This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

[illegible]

Argens, Jean Baptiste de Boyer, marquis d'

MEMOIRES
POUR SERVIR
A
L'HISTOIRE
DE
L'ESPRIT ET DU COEUR,

PAR MONSIEUR
LE MARQUIS D'ARG***
CHAMBELLAN DE SA MAJESTÉ LE ROI DE PRUSSE, DIRECTEUR DE L'ACADEMIE ROIALE DES SCIENCES ET DES BELLES LETTRES DE BERLIN,
ET PAR
MADEMOISELLE COCHOIS.

A LA HAYE,
Chez PIERRE DE HONDT,
M. DCC. XLIV.

Je ne saurois contenter entiérement votre curiosité. Je puis cependant la satisfaire en partie. Cet Ouvrage rassemblera plusieurs Pièces d'un genre très différent. Il y aura des Réflexions Métaphisiques, des Dissertations Phisiques, des Lettres Critiques, des Romans écrits dans le goût des Nouvelles. Enfin chacun poura trouver de quoi s'y amuser. C'est du moins le but que se sont proposés les Auteurs. Heureux s'ils peuvent y parvenir!

Il paroitra tous les trois Mois un Volume de ces Mémoires. Dans le prémier, il y aura des Réflexions sur les Passions, un Petit Roman, une Dissertation sur les douceurs de la bonne Société: cela appartient au Cœur. Dans ce même Volume, on placera un Discours sur la nature & la propagation du Feu, où l'on examinera les six Ouvrages qu'a fait imprimer sur ce sujet en dernier lieu l'Académie des Sciences de Paris. Ce Morceau, ainsi qu'une Lettre Critique sur les Pédans, appartient à l'Esprit. Dans les trois Tomes suivans, on trouvera trois Dissertations, une sur l'Air, l'autre sur l'Eau, la troisiéme sur la Terre. Ce qui, joint à la prémière sur le Feu, fera une espè-

ce de Cours de Phisique expérimentale.

Il y a dejà longtems que cet Ouvrage auroit paru ; mais j'ai eu toutes les peines du monde à faire consentir Mademoiselle Co** de laisser publier les Pièces qu'elle en avoit données. Vous connoissez sa modestie, elle égale son mérite. Vous avez vû avec quelle indiférence elle a soutenu l'injustice, que lui ont fait quelques personnes, de publier dans le Monde qu'elle n'avoit point écrit les dernières * Lettres qui ont paru sous son nom. Vous savez mieux qu'un autre, Monsieur, si elles sont d'elle, vous qui lui en avez vû écrire plusieurs, & qui joignant un caractère aimable à un esprit délicat, l'animez par vos conseils à continuer de mériter l'estime des honnetes Gens. Un Pédant, qui vit dans un reduit obscur à Amsterdam, lui a fait un crime d'être Cartésienne. On m'a parlé d'une Lettre qu'il avoit écrit à ce sujet à un de ses Amis. Cette Lettre a été goutée par deux ou trois personnes, qui

* Lettres Philosophiques & Critiques de Mademoiselle Co***, avec les Réponses de Monsieur le Marquis d'Arg. à la Haye. 1744.

qui sont persuadées qu'il y a beaucoup plus d'esprit à ne rien approuver, qu'à louer ce qui mérite de l'être. On ne sauroit assez exhorter les Gens à se deffendre de la passion de décider, & qui pis est, de décider sur les matières qu'ils ont le moins approfondi.

Vous savez, Monsieur, qu'on a voulu me rendre responsable de quelques interpretations malignes qu'on a donné à trois ou quatre Portraits généraux que j'avois fait dans une de mes Lettres. On a prétendu que je voulois désigner certaines Gens, auxquelles je n'avois pas pensé. Il est fort singulier qu'un Auteur ne puisse plus peindre le vice, parce qu'il y a des Vicieux qui prennent pour eux en particulier ce qui n'est dit que pour le général. Il ne faudra pas jouer desormais sur le Théâtre des Courtisans, des Fourbes, des Débauchés, des Coquettes, des Prudes, des Avares, des Marquis ridicules, des Comtesses folles; parcequ'il y a réellement de tous ces Gens-là dans le Monde, & qu'on peut leur appliquer les Portraits qu'on en a fait. On brulera Moliere, Regnard, la Bruyere. Pour Rousseau, Despreaux, il n'y aura point de suplice qu'ils n'ayent mérité,

rité, puisque peu contents de blâmer les vices & les ridicules, ils ont nommé ceux qu'ils condamnoient. Je ne veux point icy deffendre ces deux derniers; mais quant aux prémiers, qui n'ont fait que des Portraits généraux, ils ne peuvent être blâmés par tout Homme qui juge sans passion. Ce n'est pas les Auteurs qui écrivent des Portraits généraux qu'il faut accuser de malice; ce sont ceux qui font des Clefs à ces mêmes Portraits.

En voilà je crois assez pour apprendre à vivre à ceux qui ont voulu me taxer de malignité. Et quant à ceux qui croyent s'être reconnus dans mes Portraits, s'ils en sont offensés, il est un moyen bien certain pour rendre inutile ce que j'ai dit. Qu'ils deviennent bons, sages, vertueux; dès ce moment, ces mêmes Portraits qui les fachent, ne leur ressembleront plus.

Vous seriez surpris, Monsieur, si je vous apprenois les peines & les soins qu'on s'est donné pour nuire à l'Ouvrage de Mademoiselle Co**. Je l'avois prévû; mais j'avois aussi prévû que tout cela seroit inutile. Le Public juge par lui-même: on a beau vouloir arrêter ses suffrages par la brigue & par la cabale. Mais je m'apperçois que ma Lettre est

dejà très longue. Peut-être vous aura-t-elle ennuyé. Pardonnez-moi, Monſieur: l'amitié eſt un peu babillarde, & le Cœur aime à ſe répandre avec ceux qu'il eſtime. Je ſuis &c.

REFLEXIONS

Diverſes ſur les Paſſions.

Par Monſieur le Marquis d'Arg. * *.

§. I.

Sur les Paſſions en général.

PARMI les différentes Paſſions, qui regnent dans le cœur des Hommes, il en eſt un nombre de blâmables, qui naiſſant des deſirs déreglés de l'imagination, ne peuvent aboutir à rien que de criminel. Mais il en eſt d'une autre eſpèce, qui oppoſées à ces prémières, portent au bien, excitent à la vertu, & ne contribuent pas médiocrement au bonheur de la Société civile. Ceux qui diſent que les Paſſions font le malheur du Genre-Humain, & ceux qui prétendent qu'elles le rendent heureux, ont également

ment raiſon. Il ne s'agit que d'expliquer leurs ſentimens ; on découvre bientôt qu'ils n'ont rien de contraire, & qu'ils tendent au même but par des chemins différens.

UNE Paſſion eſt un mouvement de l'Ame qui la pouſſe vers un objet, ou qui l'en éloigne, ſelon qu'il lui paroît aimable ou odieux. Ce mouvement eſt occaſionné par deux cauſes principales ; ou par l'Imagination, qui étant frappée & affectée trop vivement par certaines idées, agite & émeut l'Ame, la tire de ſa tranquilité & de ſon aſſiéte ordinaire ; ou par les parties du Corps, qui n'étant point dans une diſpoſition auſſi parfaite qu'elles devroient l'être, s'altèrent & reçoivent plus de mouvement & de chaleur qu'il ne leur en faut. L'Ame prend part, par l'union que l'Auteur de la Nature a établie entre le Corps & l'Eſprit, à cette augmentation de mouvement ou de chaleur, & en reçoit une impreſſion qui lui cauſe quelque Paſſion. L'Ame fait ſa demeure dans le Cerveau, où aboutiſſent intérieurement tous les nerfs ; & ſelon que le Cerveau eſt affecté par ces nerfs, elle reçoit certaines impreſſions. Un Auteur Anglois compare l'Ame dans le Cerveau

à un Instrument bien d'accord, qui auroit des clefs en dedans que le Musicien pouroit toucher, & d'autres en dehors sur les quelles d'autres Personnes pourroient jouer aussi, & que d'autres Corps pourroient remuer. Par les clefs intérieures, cet Auteur entend les moyens par les quels les pensées de l'Entendement rejaillissent sur le Corps; c'est-à-dire comment les idées produites purement par l'Imagination se communiquent au Corps; & par les clefs extérieures il veut marquer l'action par la quelle les sensations du Corps passent jusques à l'Ame. S'il y a de la confusion dans les mouvemens des clefs intérieures ou extérieures, l'instrument ne rend plus une juste harmonie. Ainsi dès que l'Ame est affectée, ou par l'Imagination, ou par les sensations du Corps d'une manière confuse, elle ne conserve plus sa tranquilité ordinaire. Nous voyons que les Malades attaqués d'une violente fiévre sont sujets à des frénesies & à des transports; & que les gens dont l'imagination est vive, ressentent des peines & des plaisirs que les autres ignorent.

Les Passions sont plus ou moins violentes, selon que la cause qui les produit est

est plus ou moins forte. Leur durée est encore reglée par cette même cause. Tant qu'elle continue, les Passions subsistent; dès qu'elle finit, elles s'éteignent. Si l'idée qui affecte l'imagination s'évanouït; si les parties du corps qui imprimoient à l'Ame un certain mouvement, se rétablissent, & ne lui communiquent plus la même impression, la Passion, dont elle étoit touchée, cesse. Cet Homme qui aimoit si vivement sa Maitresse, est devenu indifférent. Tous les véritables Amans le regardent avec mépris; ils ont horreur de son infidélité. Au lieu de le condamner avec tant de rigueur, ils devroient le plaindre; sa faute est une suite nécessaire de l'état nouveau dans lequel a passé son Ame. On devroit moins en général accuser les Hommes d'inconstance: ce n'est point d'eux-mêmes qu'ils sont inconstans, ce sont les objets qui les affectent, qui les environnent, & qui changent à leur égard. Toutes les Passions qui sont produites par des causes dont la force supérieure détermine la volonté, rendent les Hommes leurs esclaves & leurs jouets infortunés.

LA Raison peut quelques fois nous ai-

der à ſurmonter & à vaincre nos Paſſions ; mais elle n'eſt jamais maitreſſe que de celles qui ne ſont point aſſez violentes pour l'empêcher d'agir. Dans un délire cauſé par une maladie, dans un abattement total de l'Eſprit, dans un prémier mouvement, & j'ôſerois preſque dire, dans une Paſſion qui a jetté de profondes racines, la Raiſon ne pouvant agir, devient inutile. On peut donc ranger les Paſſions dans deux claſſes différentes. Les moins fortes peuvent ſe corriger & ſe conduire par le raiſonnement. Elles s'expriment par des paroles, par une joye modérée, par des larmes. Celles qui ſont extrêmes, étonnent l'Ame, l'accablent, l'empêchent d'agir, privent de l'uſage de la parole, & ſouvent de celui de la Raiſon.

LES Paſſions ſont émuës par l'apparence, ou par la réalité d'un bien ou d'un mal. Si c'eſt un bien réel dont l'Ame jouïſſe, ce bien s'apelle joye, plaiſir. Si ce bien eſt futur, qu'il ne conſiſte que dans l'eſpérance, on le nomme deſirs, ſouhaits &c. Si au contraire c'eſt un mal réel, on l'apelle triſteſſe, douleur, chagrin &c. Si le mal n'eſt qu'en perſpective, il produit la crainte, la timidité &c.

LE

Le bien & le mal que nous voyons dans les autres Hommes, nous occasionnent à peu près les mêmes Passions que nous sentons pour ce qui nous regarde; mais elles sont un peu moins fortes: ainsi un mal qui étant en nous nous causeroit de la douleur, ne produit que de la pitié, quand nous l'appercevons dans un autre. Un évènement qui nous touche, nous fait tressaillir de joye: s'il n'est que pour les autres, il nous cause une simple satisfaction.

La source de toutes les Passions, soit vertueuses soit vitieuses, doit se chercher dans l'Amour-propre bien ou mal entendu. Deux Hommes sont ambitieux. L'un fait servir son Ambition à la vertu, l'autre au vice. Ils ont pourtant le même but, qui est de se distinguer & de s'élever au dessus de leurs égaux. L'Amour-propre agit dans tous les deux; mais l'Amour-propre de l'un est conduit par la Raison, & l'Amour-propre de l'autre par les préjugés, & par un jugement peu solide.

Après avoir fait ces réflexions générales, je vais parcourir succinctement les principales Passions, éxaminer ce qui peut les rendre utiles ou nuisibles, & dé-

découvrir, s'il m'est possible, les bons & les funestes effets qu'elles causent, suivant qu'elles sont bien ou mal ménagées.

§. II.

De l'Ambition.

C'EST dans l'Amour-propre, ainsi que je l'ai dejà remarqué, qu'il faut chercher l'origine de l'Ambition. Cette Passion est une des plus fortes & des plus violentes: lorsqu'elle s'est emparée d'un cœur, elle y regne avec un souverain empire & en règle tous les mouvemens.

LES plus belles actions des grands Hommes doivent être attribuées à l'envie qu'ils ont eu d'immortaliser leur nom. Les forfaits des Tyrans les plus cruels ont été commis en partie par l'Ambition qu'ont eu ces mêmes Tyrans de regner despotiquement, de s'élever au dessus des loix, de s'affranchir des règles qu'ils craignoient qu'on ne leur imposât. Titus fut ambitieux du nom de juste: Louïs douze de celui de Père de la Patrie: Tibère ambitionna d'élever sa Puissance sur les débris de la liberté Romaine: il sacrifia toutes les Vertus à sa Politique

litique ambitieuse. La même Passion fit de Cromwel un grand & illustre scélérat. Presque tous les Hommes ont de de l'Ambition, parce qu'ils ont de l'amour propre. On peut appliquer à cette Passion les vers de Malherbe sur la mort.

Le Pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses Loix,
Et la Garde qui veille aux barrières du Louvre,
N'en défend pas nos Rois.

L'AMBITION de Jules-César, qu'il porta jusqu'au point de vouloir être le maître de la République, ne différe de celle d'un Bourgeois, qu'en ce que celui-ci n'étend ses vuës, qu'à se rendre maître dans le Conseil de la Maison de Ville. Quant au reste, tout est égal entre le Dictateur Romain & le Bourgeois. Ils sont soigneux de saisir à propos toutes les occasions qui peuvent augmenter leur puissance & les conduire à leur but. Ils haïssent ceux qui s'opposent à leurs desseins; ils songent à se faire des Créatures, à prévenir les entreprises de leurs

leurs Ennemis. Ils font de leur élévation leur principale occupation, & l'Empire Romain ne touche pas davantage le cœur de César, que la direction des affaires de la Ville celui du Bourgeois. Nos Passions se conforment à nos jugemens; nos jugemens sont produits par nos idées, & nos idées le sont par les objets qui nous frapent & qui nous environnent. Parlez de la puissance d'un Empereur à un Paisan, il en est moins touché, que de celle du Subdelegué de l'Intendant, qui l'oblige toutes les années à payer les impots, & le fait mettre en prison lorsqu'il n'a pas de quoi le faire. Ce n'est pas la grandeur de l'objet que nous souhaitons, qui fait la mesure de notre Ambition, c'est l'envie que nous avons de posseder cet objet. Concluons donc de là, que l'Ambition est également forte dans les Gens d'un état très disproportionné, puisqu'ils desirent avec la même vivacité de parvenir à leur but.

L'AMBITION agit chez les Hommes par divers moyens, & aboutit au même point par différentes routes. Il y a un chemin battu, droit, uni, & connu généralement de tout le monde, c'est celui dans lequel ont marché les Alexan-

dres,

dres, les Césars, les Thémistocles, les Augustes, & tous ceux qui les ont imités. Il y en a un autre oblique, détourné & couvert, qui a été pratiqué par les Socrates, les Diogènes, les Zénons, & par tous les Philosophes, les Théologiens, & autres Personnages renommés qui ont écrit & parlé très fortement contre la gloire. Ces Gens ressemblent aux rameurs qui s'avancent vers le port en lui tournant le dos. Leur conduite est très sensée, & il y a plus de grandeur à mépriser les dignités & les richesses, qu'à les desirer & à en jouïr. Un excellent Auteur & contemporain de Montagne a eu raison de dire: *que l'Ambition ne se conduisoit jamais mieux, que par une voye égarée & inusitée.*

Ceux qui prétendent que l'Ambition est la plus forte des Passions, *& qu'elle maitrise*, pour me servir des termes de Charron, *toutes les autres Passions & cupidités, même celles de l'Amour, qui semble toutes fois contester de primauté avec celle-ci*; ceux, dis-je, qui soutiennent cette opinion, se trompent étrangement. Toutes les Passions sont égales: ce qui fait leurs différens degrés de force, c'est le plus ou le moins d'empire qu'elles ont dans les Cœurs.

Cœurs. La gloire a beaucoup moins d'appas, qu'un trésor pour un Avare. La bonne chère paroit plus douce à un Gourmand, que la réputation la plus brillante. S'il y a une Passion qui soit supérieure aux autres, sans doute c'est l'Amour. Mais, dira-t-on, Alexandre, Scipion, César, Pompée ont sacrifié l'Amour à leur gloire. Je réponds à cela, que c'est parce qu'ils aimoient foiblement. Si l'Amour avoit été aussi fort chez eux que l'Ambition, cette dernière Passion auroit cédé à la première. Antoine n'avoit-il pas de l'Ambition? L'Amour lui couta l'Empire de la moitié du Monde. Osman Empereur des Turcs perdit le Thrône & la vie, pour avoir épousé une Esclave qu'il aimoit. On prétend que le Mariage du feu Roy de Sardaigne fut une des principales causes de sa renonciation au Thrône. Combien de particuliers n'y a-t-il pas eu, & n'y a-t-il pas encore aujourd'hui, qui ont, quoi qu'ambitieux, sacrifié leur fortune à leur Amour? Si l'Ambition a produit de grands évènemens dans le Monde, si elle a été la cause de la destruction de plusieurs Empires; l'Amour leur a occasionné ces mêmes effets. Horace nous apprend, que

bien

bien avant Hélène, les Femmes avoient été le ſujet & la cauſe de pluſieurs guerres ſanglantes ; elles l'ont été de pluſieurs autres après le Siége de Troye, & le feront encore à l'avenir.

POUR prouver que l'Ambition a plus de force ſur les Cœurs que les autres Paſſions, on dit qu'on lui ſacrifie ſon repos & ſa tranquilité ; mais ne ſacrifie-t-on pas ce repos & cette tranquilité à d'autres Paſſions ? Quels travaux ne ſuporte pas un Avare pour acquerir de nouvelles richeſſes ? Quelles peines ne ſoufre pas un Amant pour plaire à ſa Maitreſſe ? Quels affronts n'eſſuye pas un Paraſite pour attraper un bon repas ? Quelles difficultés ne ſurmonte point un Vindicatif pour contenter ſa haine ? L'Ambition, ajoute-t-on, nous fait mépriſer la vie. L'amour ne produit-il pas le même effet ? L'Avarice ne conduit-elle pas le Marchand au travers des plus grands périls juſques dans le fond des Indes ? Celui qui tue ſon Ennemi, ne brave-t-il pas les Loix qui le condamnent à la mort ? Je le répète, il n'eſt aucune Paſſion qui par ſon eſſence ſoit plus forte que les autres.

L'AMBITION, j'entends le deſir démeſuré des grandeurs & des louanges,

me paroît de toutes les Passions la moins sensée. Les Gens assez malheureux pour attacher le contentement de leur Esprit aux sentimens du Vulgaire, ressemblent à des Fous qui prennent l'ombre pour le corps, & qui courent sans cesse après une chimère. Peut-on, dès qu'on fait usage de sa Raison, renoncer entièrement à sa liberté, pour se conformer uniquement aux volontés des autres; cesser d'être libre, pour devenir captif? Les Gens attachés par leur état à la Cour, sont les esclaves des Princes & des Ministres. Les Ambitieux le sont de tout l'Univers. Je ne connois rien de plus triste que le sort d'un Homme qui n'aime la Vertu, qu'autant qu'elle plait au Vulgaire; qui ne fait pas le bien par l'amour du bien, mais par une vaine ostentation. Un Ambitieux ressemble à un tonneau: on ne sauroit en faire sortir la liqueur qu'il contient, qu'on ne lui donne du vent: avec ce même vent, on obtient ce qu'on veut des Ambitieux: ils ne feront point une bonne action qu'ils croiront devoir rester dans le silence: ils executeront les plus belles choses, dès le moment qu'ils penseront qu'elles seront louées.

LA Vertu seroit une chose bien médiocre, ou bien peu recommandable, si elle n'étoit estimable que par les sentimens du Vulgaire. Elle est trop noble par elle-même, pour mandier une telle récompense. Elle ne cherche point, pour se faire voir, un Théâtre plus grand que le cœur de celui dans lequel elle regne. Le véritable prix des belles actions, c'est de les avoir faites. La Vertu ne sauroit trouver hors d'elle-même un prix qui puisse l'honorer.

DÈS qu'on consulte sensément ses véritables intérêts, on bannit aussi-tôt toutes les idées d'Ambition: on se contente d'une fortune médiocre dans laquelle on vit tranquille, & l'on fuit une vaine gloire qui nous ôte pour toujours le repos. Les louanges qu'on recherche avec tant d'avidité, ne peuvent jamais contenter véritablement; mais la Vertu aimée pour elle-même satisfait entièrement; & répand dans les cœurs un charme secret.

LES Ambitieux, pour excuser leur conduite, disent que l'Ambition sert d'aiguillon à la Vertu; qu'elle la pique, la reveille, & lui donne un nouveau lustre. La Vertu n'a pas besoin d'un pareil

aiguillon ; elle fait le bien ſans égard à la gloire. Cet Homme charitable qui aſſiſte les malheureux, n'attend pas, pour répandre ſur eux ſes largeſſes, qu'on puiſſe s'en apercevoir. Le Citoyen fidelle ſert ſon Prince, parce qu'il eſt de ſon devoir de le ſervir, & non pas dans le deſſein de faire une fortune brillante.

PLUSIEURS Perſonnes prétendent que l'Ambition corrige quelque-fois les vices. Quant à moi, je crois qu'elle les cache, mais qu'elle ne les détruit point. Elle pouſſe les Ambitieux à de grandes actions qui ſont utiles au Public. Ceux qui les font, ne ſont pas pour cela plus vertueux. Les actions glorieuſes, ſont des ſujets de la Paſſion, & non pas de la Vertu. Les défauts d'un Ambitieux qui ſait ſe contraindre, ne reſtent cachés, que juſques à ce qu'il ſe ſoit élevé à un point, où il puiſſe les faire paroitre publiquement & impunément.

IL eſt une certaine Ambition tempérée, & conduite pour ainſi dire par la Vertu, à laquelle je donne le nom de véritable gloire. Vouloir regner ſur les Hommes en les rendant malheureux, c'eſt avoir de l'Ambition. Aimer à gagner les cœurs & à les rendre heureux,

c'eſt allier à la Vertu l'idée de la véritable gloire.

L'AMBITION porte ordinairement avec elle ſon châtiment; elle ne peut jamais être entiérement ſatisfaite. Le Courtiſan, le Guerrier, l'Eccléſiaſtique, l'Homme de Robe ont toûjours dans leurs états quelques nouveaux deſirs qu'ils ne peuvent contenter, & qui les tourmentent. Quiconque ne ſait pas borner ſes deſirs, eſt le jouet éternel des caprices de ſon imagination. Combien peu d'Hommes y a-t-il qui ſachent ſe contenter de leur fortune? Nous vivons dans un Siécle, où les Grands & les Petits prouvent par leur conduite, qu'ils cherchent dans toutes les occaſions à ſortir des règles que ſemble leur preſcrire leur état. La Fontaine a eu raiſon de dire.

Tout petit Prince a des Ambaſſadeurs.
Tout Marquis veut avoir des Pages.

§. III.

Sur l'Amour.

L'AMOUR a cela de commun avec l'Ambition, qu'il porte également aux plus belles actions & aux plus mauvaises. L'Amour dans un cœur vertueux, est une Passion qui excite à la gloire, à la pitié, à la générosité, à la reconnoissance. Dans un cœur criminel, c'est une fureur qui pousse à la vengeance, à la cruauté, à la jalousie, à la dissimulation. L'Histoire nous fournit mille exemples d'Amans qui ont exécuté les plus sages entreprises, pour mériter l'estime de leur Maitresse, & pour se rendre plus dignes d'en être aimés. Cette même Histoire nous a conservé le souvenir d'un nombre de crimes que l'Amour a fait commettre.

On ne peut nier que l'Amour ne soit plus utile que nuisible au Genre-Humain. C'est lui qui est le plus ferme nœud de la Société: il lie les cœurs par une douce simpathie: il met le comble au bonheur des Gens heureux, & repare une partie des maux des malheu-

reux. Quel eſt l'Homme véritablement Amoureux & véritablement aimé de ſa Maîtreſſe, qui ne ſupporte avec patience les caprices & les rigueurs de la Fortune? Dans un cœur dont l'Amour eſt le maître abſolu, les autres Paſſions ſe font à peine ſentir. Dès le moment que notre imagination n'eſt point frappée vivement par des objets qui émeuvent en nous des Paſſions que nous ne pouvons contenter, nous ne ſommes plus malheureux. Qu'on parle à un Amant des grandeurs, des richeſſes, de la bonne chère; tout cela l'affectera beaucoup moins qu'un autre Homme. Pour l'émouvoir vivement, il faut quelque choſe qui ait un rapport réel à ſa Maitreſſe.

Les Poëtes ont dit ſouvent que le ſort de deux véritables Amans étoit celui des Dieux. L'expreſſion eſt trop Poëtique pour être adoptée par les Philoſophes. Mais ceux qui connoiſſent le Cœur Humain ne craindront pas de ſoutenir, que le ſort de deux Perſonnes qui s'aiment, & qui peuvent le faire ſans contrainte, eſt très heureux.

Il n'eſt Perſonne qui ait été amoureux, qui n'ait éprouvé que les chagrins

les plus cuisans sont suspendus par les careſſes & les consolations de sa Maitresse. Le reste de l'Univers n'est rien pour un Amant eu égard à l'Objet qu'il aime. Quand on est consolé par quelqu'un qu'on prise cent fois plus que ce que l'on perd, on est bientôt tranquille.

Il est un nombre de Gens qui sans l'Amour auroient été les Mortels les plus à plaindre. Il sembloit que la Fortune eut pris plaisir à les accabler. Ils étoient pauvres, rien ne leur réussissoit. Les Grands les opprimoient, leurs égaux les fuyoient, de crainte qu'ils ne leur fussent à charge. Ils aimoient, ils étoient aimés; à peine faisoient-ils attention à leurs maux. Je conseillerai toujours aux malheureux de chercher quelque consolation dans l'Amour. Ils trouveront en lui des ressources qu'ils ne peuvent espérer d'aucun autre endroit.

La Raison ne console point les cœurs aussi promptement & aussi sûrement que l'Amour. Une Personne malheureuse qui, pour surmonter sa douleur, apelle la Raison à son secours, peut être comparée à un Homme dont on pense la blessure d'une manière qui la fait saigner

gner long-tems, avant qu'elle soit fermée. Celui qui se sert de l'Amour au-lieu de la Raison, applique sur sa playe une poudre qui la consolide & la ferme d'abord. La Raison n'agit sur nous que par les réfléxions ; & les réfléxions chez un Homme malheureux, sont toujours douloureuses, même celles qu'il fait pour vaincre son chagrin. Car enfin, il ne peut songer à vouloir le vaincre, qu'il ne pense à ce qui le cause, & qu'il ne se retrace l'image de son infortune. Mais l'Amour guérit sans qu'on s'en apperçoive. Ce n'est pas parce qu'une Maitresse nous dit d'oublier nos malheurs, que nous les oublions; c'est parce que, dès que nous sommes auprès d'elle, nous cessons d'être malheureux. Horace, ce Poëte amoureux & Philosophe, a eu raison de dire en parlant de sa Maitresse: *En quelqu'endroit que l'on me place, fut-ce dans ces climats engourdis par le froid, où la Nature languit, où jamais les Zéphirs n'animèrent les arbres par leurs tiédes haleines, où Jupiter a relegué pour toujours les glaces & les frimas; fut-ce dans ces Régions trop voisines de la route du Soleil, où l'air embrasé par des soufles de feu, refuse tout accès aux Humains; j'aimerai toujours*

ma chère Lalagé, & je ferai toujours charmé de l'entendre parler & de la voir sourire avec grace. Je ne me suis jamais trouvé auprès du Pole, ou sous la Ligne avec ma Maitresse. J'ai été dans plusieurs occasions plus malheureux que si j'avois habité de pareils climats, & mes maux se sont évanouïs, quand je les ai vû plaints par une Personne que j'aimois.

QUE l'on considère d'un œil Philosophe tous les différens états de la vie; l'on conviendra bientôt que le seul Amour peut en faire le véritable bonheur. Le Grand, quelque puissant, quelque riche, quelqu'élevé qu'il soit, ne goute que des plaisirs médiocres, si l'Amour ne lui donne les siens. Il a des thrésors, des charges, des honeurs; il espère de nouvelles dignités: foible secours pour être heureux! Nous avons vû que l'Ambition ne sert qu'à tourmenter les cœurs. Cet Homme de Lettres acquiert une grande réputation. Ce Bourgeois forme un héritage considérable. Ce n'est pas là le véritable bonheur. Ce n'est qu'une image trompeuse. Tous ces prétendus biens entrainent après eux la crainte, l'envie, la haine, l'avidité; mais le plaisir d'être aimé

aimé tendrement d'une Femme qu'on aime & qu'on estime, porte avec soi une satisfaction pure & sans mêlange, qui contente notre Amour-propre, & flatte également notre Cœur & notre Esprit.

Il n'est aucun don que le Ciel ait fait aux Hommes, qui ne leur devienne quelque fois pernicieux. Tel est le triste sort de l'Humanité. Les choses qui paroissent lui être les plus favorables & même les plus néçessaires, lui sont souvent les plus nuisibles. L'Amour est une Passion donnée aux Humains pour les rendre heureux en général; elle produit sur plusieurs un effet contraire. Rien n'est si triste que le sort d'un Amant malheureux. On peut considérer ce sort sous deux points de vuë différents. Le premier offre un Amant aimé, mais éloigné de sa Maitresse, contraint dans l'Amour qu'il a pour elle, craignant de la voir soumise à la puissance d'un Rival. Le second présente un Amant qui n'est point aimé, livré à la douleur, à la jalousie & au désespoir qu'inspire un Amour méprisé. Ces deux états sont à plaindre: l'un l'est ordinairement beaucoup plus que l'autre.

Le prémier peut se changer, devenir heureux. Il n'est point de remède au dernier, que celui d'en sortir.

Si un Amant haï fait usage de sa Raison, il se guérira avec le tems de sa Passion. Si elle est si forte, que la Raison ne puisse agir que foiblement; qu'il cherche, s'il lui est possible, dans le dépit & dans son Amour-propre, un secours qu'il ne trouve point dans la réfléxion.

Ceux qui prétendent qu'on peut se guérir tout à coup, & pour ainsi dire dans un jour, d'une Passion violente, n'ont jamais été Amoureux. Quelque malheureuse que soit une Passion, dès qu'elle a jetté de profondes racines, il faut du tems pour l'arracher entièrement du fond du cœur. Un Amour combattu par la Raison ou par le dépit, ressemble à un feu qui couve sous la cendre. Il renaît tout à coup, lorsqu'on le croit éteint. *Racine* a parfaitement dépeint les mouvemens involontaires dont un cœur amoureux & méprisé se trouve encore agité dans le tems qu'il pense être déja guéri de sa Passion. Pyrrhus assure son Confident que, peu content de haïr Andromaque, il veut la braver & la punir de son indifférence.

Je

. . . . *Je vois ce qui la flatte.*
Sa beauté la rassure, & malgré mon courroux,
L'Orgueilleuse m'attend encor à ses genoux.
Je la verrois aux miens, Phœnix, d'un
œil tranquille.
Elle est veuve d'Hector, & je suis fils d'A-
chille:
Trop de haine sépare Andromaque & Pyr-
rhus.

QUE répond à cela le Confident de Pyrrhus ? Ce qu'on pouvoit répondre de plus sensé. Il sent bien que son Maitre est moins guéri de son amour, qu'il ne pense l'être : il lui conseille d'y songer le moins qu'il lui est possible.

Commencez donc, Seigneur, à ne m'en
parler plus.
Allez voir Hermione, & content de lui plaire,
Oubliez à ses piés jusqu'à votre colère.
Vous même à cet Hymen venez la disposer:
Est-ce sur un Rival qu'il s'en faut reposer?
Il ne l'aime que trop . . . .

QUELS fruits produisent les conseils de Phœnix ? Auçuns. Pyrrhus ne les é-
coute

coute pas, & plein de l'Objet qu'il aime, dans le moment qu'il croit le haïr, son cœur parle & se trahit malgré lui.

. . . . Crois-tu, si je l'épouse,
Qu'Andromaque en son cœur n'en sera pas jalouse ?

VOILA le Cœur Humain dépeint dans l'exacte vérité ; & voilà ce qui se passe dans l'Ame de ceux qui se figurent pouvoir être guéris tout à coup d'une violente Passion. Ils sont la dupe d'eux-mêmes, & ressemblent à ces Malades qui croient être hors de danger, parce qu'ils ont quelques bons intervalles. Ce moment de santé apparente est souvent suivi de simptômes plus dangereux que les prémiers. Il en est de l'Amour comme des maladies aiguës & violentes. Elles viennent tout-à-coup : il faut un certain tems pour les guérir entièrement : on doit employer des remèdes qui ne sont efficaces, qu'autant qu'ils peuvent agir. Il est des moyens pour éteindre un Amour malheureux ; mais ces moyens demandent du tems & de la patience. L'absence est le plus grand des remèdes. Le proverbe vulgaire qui dit :

qu'elle est la Mère de l'Oubli, est aussi sensé qu'il est vrai.

LES exèrcices du Corps, les occupations de l'Esprit dissipent l'imagination, & l'empèchent de se fixer toûjours sur le même objet. Dès qu'on a pris sur soi de s'éloigner de la Personne qu'on veut oublier, il faut éviter avec soin tout ce qui peut nous en rappeller l'idée. La solitude est dangereuse aux Amans malheureux, parce qu'elle leur donne l'occasion de se livrer à la réverie. Dans ces momens de mélancolie, l'image de leur Maitresse vient s'offrir à leur imagination. Je sai qu'un Homme amoureux & malheureux cherche naturellement la retraite: tout ce qu'il voit dans le grand Monde lui paroit ennuyeux; mais peu-à-peu il s'accoutume à ces objets; il n'y a que le commencement qui lui coute, & ces mêmes objets dans la suite sont les principales choses qui contribuent à son entière guérison.

LE commerce des Femmes aimables est d'un grand secours à un Amant qui veut oublier sa Maitresse. Il est impossible que parmi ces Femmes, il n'en trouve quelqu'une qui suspende sa mélancolie pendant quelques momens. C'est dé-

déja beaucoup que de gouter le génie d'une jolie Personne : peu-à-peu il s'accoutume à se plaire avec une autre Femme que sa Maitresse. Lorsqu'il est parvenu à ce point, ses plus grandes peines sont finies; l'heure de son entière liberté est proche.

J'AI déja dit que le dépit sert autant que la Raison à la guérison d'un Cœur. Si l'on ne peut s'empêcher de songer à sa Maitresse, on peut employer utilement ce dépit à rappeller les défauts de la Personne que l'on veut oublier. A force d'y penser, ils paroîtront à la fin odieux. L'Amour-propre contribuera à les peindre de la façon la plus desavantageuse. Cependant ce remède peut être dangereux; & je voudrois qu'on ne l'employat, que lorsque tous les autres ont été inutiles. Telle est la bizarrerie du Cœur Humain, qu'il vient quelque-fois à aimer davantage ce qu'il croit avoir le plus de raison de haïr. Après avoir bien raisonné sur les défauts d'une Maitresse, on les justifie tout à coup, & les réfléxions qu'on y a fait n'ont servi, qu'à enfoncer davantage le trait qu'on vouloit arracher.

JE ne puis assez le redire, l'absence & la fréquentation du grand Monde sont les

les remèdes les plus infaillibles pour éteindre une Passion malheureuse. Si on les trouve trop durs & trop amers, on doit songer que l'on endure le fer & le feu pour le rétablissement de sa santé. Pour guérir les maux de l'Esprit, ne doit-on pas souffrir autant que pour faire finir ceux du Corps?

LES Amans haïs ne sont pas les seuls que l'Amour rende infortunés: il en est plusieurs qui sont aimés tendrement, & qui sont malheureux par certaines circonstances qu'ils ne sauroient empêcher, & aux quelles ils ne peuvent remédier. La situation d'un Amant aimé est souvent aussi cruelle que celle d'un Amant haï. Telle est celle où il voit sa Maitresse passer dans les bras d'un Rival par l'autorité d'un Père, ou par un autre pouvoir au quel il ne peut s'opposer. Pour un Cœur véritablement tendre, la mort de l'Objet qu'il aime a souvent moins d'horreur, que la douleur de la ceder à son Rival. Ce sentiment est sur-tout assez commun chez les Femmes. Racine l'a fort bien dévelopé dans ces Vers. C'est Athalide qui parle à Bajazet.

Il est vrai, je n'ai pû concevoir sans effroi,
Que Bajazet put vivre, & n'être plus à moi.
Et lorsque quelque-fois de ma Rivale heureuse
Je me représentois l'image douloureuse,
Votre mort (pardonnez aux fureurs des Amans)
Ne me paroissoit pas le plus grand des tourmens.

La dureté & l'entêtement des Parens sont bien souvent la cause des travers dans les quels donnent les jeunes Gens. Les Pères violentent par caprice, par ambition, par intérêt les inclinations de leurs Enfans. Ils les mettent mal à propos dans la triste nécessité de décider entre l'obéïssance qu'ils leur doivent, & l'Amour violent dont leur cœur est rempli. L'Amour l'emporte, & la nécessité leur fait faire ensuite mille démarches, qui perdent également & les Pères & les Enfans. Il y a des Pères assez bizarres (& le nombre n'en est pas petit) qui se figurent que leurs Enfans sont faits uniquement pour eux. On ne sauroit assez exhorter les Gens de cette espèce à lire la Fable quinzième du troisième Li-

vre

tre de Phedre. Ils y trouveront leur Portrait, & y verront que ce sage Auteur y établit avec raison, que c'est l'amour paternel qui fait l'essence des Parens, & non pas la naissance qu'ils donnent à leurs Enfans. Un de nos meilleurs Auteurs François a dit dans sa Tragédie de Radamiste:

Pères cruels! Vos droits ne sont-ils pas
les nôtres?
Et nos devoirs sont-ils plus sacrés que les
vôtres?

NOUS avons une Comédie intitulée: *Les Fils ingrats*. Ne pouroit-on pas en faire une sous le titre des *Pères Tyrans?* Le Sujet me paroitroit assez abondant. J'ai connu dans ma vie beaucoup d'Enfans, dont la conduite étoit blâmable. Je crois que j'ai vû autant de Pères, à qui l'on pouvoit faire le même reproche. Puis qu'ils étoient également Hommes, ne devoient-ils pas être également sujets à l'humanité? Je ne doute pas que ce ne soit cette réflexion qui ait porté nos Jurisconsultes modernes à diminuer cette puissance outrée & sans bornes que les anciens Romains avoient accordée

aux Pères. Les Loix qui établissent & maintiennent le respect qu'un Fils doit à son Père, sont excellentes. Celles qui empêchent que le Fils ne soit le jouet & la victime des caprices d'un Père, ne le sont pas moins.

§. IV.

Sur l'Avarice & la Prodigalité.

JE n'ai jamais été étonné qu'il y ait des Gens qui recherchent les richesses pour s'en servir, & pour se procurer, non seulement toutes les commodités de la vie, mais encore les choses superfluës. Quoique cette conduite ne paroisse pas raisonnable, on voit cependant sur quoi elle est fondée. Le plaisir entraine souvent les Hommes hors des bornes de la Raison. Le même plaisir veut de l'argent, & ne peut exister sans lui. Mais qu'un Homme amasse des thrésors avec avidité, qu'il sacrifie pour les avoir le bonheur de sa vie, & qu'il n'en fasse d'autre usage que de les enterrer; cela me paroîtra toujours incompréhensible; & cependant rien n'est si commun.

JE ne sai quelque-fois, si l'on doit regarder

garder l'Avarice comme une passion ou comme une folie. Lorsque j'examine un Homme qui devient volontairement l'esclave d'une chose qui lui est inutile, dont il ne fait aucun usage, qu'il cache souvent dans le fond de la Terre; que puis-je penser d'un tel Homme? Si ce n'est qu'il a perdu la Raison, & qu'il est aussi insensé que les Indiens qui font enterrer avec eux des hardes, des provisions; de l'or & de l'argent, pour les besoins qu'ils peuvent avoir dans l'autre Monde.

L'AVARICE prive les Hommes de tous les sentimens d'honeur & de probité, dès qu'elle s'empare de leur cœur. Un Avare n'est ni Parent, ni Ami, ni Citoyen, ni Chrétien. Il cesse même très souvent d'être Homme. Le Genre-Humain comparé à son profit & à l'augmentation de ses richesses, ne lui paroît mériter aucun égard; & la Passion de l'or est dans lui un oubli total de l'honeur, de la gloire, de l'amitié, & de la reconnoissance.

LA folie des Avares prend tous les jours de nouvelles forces. Cette soif de l'or, est une espèce d'hydropisie, qui est augmentée par ce qui sembleroit devoir

l'appaiser, de même que l'eau accroît l'altération des Hydropiques. Plus un Avare a de richesses, plus il veut les augmenter, & plus il employe de mauvais moyens pour en acquerir. Il sent que ceux qui sont permis pour amasser du bien, ne sont pas suffisans pour entasser des thrésors. Il joint sans scrupule la friponnerie à l'industrie. *Dans toutes les Conditions*, dit la Bruyère, *le Pauvre est bien proche de l'Homme de Bien, & l'Opulent n'est guères éloigné de la friponnerie. Le savoir-faire & l'habileté ne mènent pas jusqu'aux énormes richesses.*

Il n'y a jamais eu d'Avares qui ayent mérité l'estime des honêtes Gens. Si l'on dit que Vespasien étoit un grand Homme, & qu'il fut cependant avaricieux, je nierai ce fait. Cet Empereur Romain eût véritablement de très grandes vertus; mais il n'amassa point de richesses pour les enfouïr. Il est vrai qu'il les chercha avec empressement; mais Suétone nous apprend que ce fut pour en faire part à ses Amis, aux malheureux, & à tous ceux qui en avoient besoin. Aimer les richesses pour en faire un bon usage, pour les répandre à propos; c'est agir très sensément; c'est

imiter

imiter les Intelligences célestes, qui se servent de leur puissance pour faire du bien aux Hommes.

Il y auroit de la folie à deffendre aux Gens vertueux de posseder des richesses & de les conserver. Ils doivent seulement prendre garde de ne les acquerir que par des moyens licites & honêtes. Ils sont obligés de s'en servir pour assister ceux qu'ils croyent mériter de l'être. *Le Sage*, dit Sénèque, *ne refusera point les biens de la Fortune. Pourquoi ne voudroit-il pas qu'ils fussent dans un bon lieu? Il ne s'en glorifiera pas mal à propos. Il ne les enfouira pas; mais il en fera un bon usage.* Se glorifier des richesses, c'est le défaut d'une Ame foible; les enfermer, c'est le vice d'une Ame basse & servile; les employer à propos, c'est le partage d'un cœur noble & vertueux.

Les richesses mal répanduës ne rendent guère plus heureux, que si on les tenoit enfouïes. Un Homme peut avoir une bonne Table, habiter dans un Hotel meublé superbement, rouler dans un Carosse doré, donner des Fêtes & des Bals, jetter de l'argent dans les ruës; & ne ressentir aucun contentement dans lui-même de ses libéralités. Un Bour-

geois qui prêtera vingt louïs dans le besoin à son Ami, & qui lui rendra un service essentiel, sera satisfait, & goutera le plaisir d'être utile. La raison en est fort naturelle. La Vertu guide le dernier ; la Prodigalité & l'Ostentation conduisent le prémier. Quelques grandes que soient les actions des Hommes, dès le moment que la Vertu n'y a aucune part, elles ne contentent jamais le cœur. Il y reste toûjours un vuide, que rien ne peut remplir que la véritable probité.

La Prodigalité est une espèce de fureur, causée par une vaine gloire. On ne s'apperçoit du mal qu'elle nous cause, que lorsqu'il n'y a plus moyen de le reparer. S'il y a de la folie à ne pas se servir de ses richesses, il n'y en a pas moins à les dissiper pour satisfaire la vanité, ou pour contenter des desirs déreglés.

Les Gens qui ont été assez fous pour se ruiner par leur prodigalité, sont cent fois plus malheureux dans l'indigence, que ceux qui étant nés Pauvres, sont restés Pauvres. Le souvenir de leur bonheur passé les tourmente sans cesse. Le tems, qui adoucit toutes les autres afflic-

tions, aigrit la leur. Ils ſentent à tout moment dans le cours de leur vie l'utilité dont leur feroit le Bien qu'ils ont perdu. Vains regrets! Ils font condamnés fans eſpoir de retour; & pour comble de maux, ils font tournés en ridicules par les Avares qu'ils avoient plaiſantés dans le tems de leur ſplendeur, & mépriſés par ceux qui leur ont aidé à manger leur Bien. Les honêtes Gens les plaignent: triſte conſolation dans un état qui demande quelque choſe de plus que la compaſſion!

IL eſt dangereux qu'un Prodigue ruiné ne devienne fripon. La coûtume qu'il avoit de contenter tous ſes deſirs, eſt un aiguillon qui le pouſſe ſans ceſſe à la friponnerie.

§. V.

De la Colère.

LA Colère eſt de toutes les Paſſions celle qui nous agite le plus violemment. Elle ofuſque notre Ame par d'épaiſſes vapeurs, & nous prive quelquefois entièrement de l'uſage de la Raiſon. Je regarde la Colère comme une courte

rage, & comme une frénesie passagére. Les Gens d'un génie foible sont beaucoup plus colériques, que ceux dont l'esprit est mâle & vigoureux. C'est ce qu'on voit par expérience. Les Femmes, les Vieillards, les Enfans, les Malades sont plus sujets à la Colère, que les autres Hommes, parce qu'ils sont dans un état plus débile.

C'est une erreur de penser que la Colère est une marque de courage. Les mouvemens violens de l'Esprit marquent toujours sa foiblesse. Lorsqu'il est ferme & courageux, il resiste à ces impressions qui le font sortir malgré lui de son assiète naturelle. La tranquilité est la plus essentielle des qualités de l'Ame. Sans elle, l'Imagination est toujours agitée; elle ne peut se fixer à rien de bon, de sage, de durable. La Colère change, pour ainsi dire, l'essence de l'Esprit: la Raison & le Jugement constituent sa nature. Cette Raison & ce Jugement s'évanouïssent dans les accès de Colère.

C'est dans les occasions où les Ames foibles se laissent emporter, que les fortes en affectent de conserver toute leur tranquilité. César étoit aussi serein

dans le moment qu'on alloit livrer Bataille, qu'il l'étoit auprès de sa Maitresse. Le grand Turenne n'avoit jamais témoigné aucun mouvement de Colère. La véritable valeur agit sans fureur, sans emportement. La timidité revoltée cherche un appui dans la Colère qui lui cache une partie du danger. Un Homme véritablement brave, n'est point en Colère même au milieu des Combats: il est animé, mais il est à lui-même: il est conduit par la gloire, par l'amitié, par le devoir; mais jamais par la fureur, par la frénesie & par la rage.

RIEN n'est plus capable de corriger les Hommes du penchant qu'ils ont à s'emporter, que de les faire reflèchir sur les objets qui les font sortir si souvent des bornes de la modération. Les Gens qui ne domptent point le penchant qu'ils ont à la Colère, viennent insensiblement au point d'entrer en fureur pour les plus légères bagatelles. La perte d'un Chien, d'un Oiseau, d'un Verre, d'une Image, arrache certaines Gens à eux-mêmes.

ON a dit avec raison, qu'il seroit impossible qu'un Homme pût se livrer à la Colère, si, lorsqu'il sent les accès de cette Passion, il se regardoit dans un mir-

roir.

roir. Il auroit honte de lui-même, & jugeroit de l'état où doit se trouver son Ame, par celui où il verroit son Corps. Les simptômes de la Colère approchent assez de ceux de la rage. Ils changent le visage, enflamment les yeux, rendent le regard furieux, la bouche écumante, la langue béguayante, les dents serrées, la voix forte & enrouée, privent de l'ouye, & répandent un feu violent dans toutes les parties du Corps. Quelle doit être la situation de l'Esprit dans un Corps agité de mouvemens aussi convulsifs!

Il n'est aucune mauvaise action que la Colère ne puisse faire commettre, & quelle ne fasse exécuter quelques fois. Les meurtres, les assassinats en sont les suites funestes. Aveugle comme elle est, elle blesse quelque-fois les Amis, les Parens, les Bienfaicteurs, & ne conserve aucun égard pour ce qu'il y a de plus saint & de plus sacré.

Si la Colère est dangereuse dans tous les Hommes, elle l'est encore plus dans les Grands, & sur-tout dans les Souverains. Homère a dit plusieurs fois que *la Colère des Rois est terrible.* Il avoit raison. Elle l'est d'autant plus, qu'on ne peut ni la pu-

nir,

tir, ni l'arrêter. Elle a porté quelquefois les plus grands Princes à des crimes odieux, & le repentir qu'ils ont eu de leur emportement, n'a pû en réparer ni le dommage, ni la honte.

Si quelque chose rend la puissance Souveraine dangereuse, c'est lors qu'elle est entre les mains d'un Prince colérique. Le pouvoir dont il jouït, peut être justement comparé à une épée qu'on confie à un Furieux. Que de maux n'a pas causé la Colère de quelques Princes! Elle ne s'est pas bornée à la perte de plusieurs Particuliers; elle a détruit des Villes, désolé des Provinces, ruiné des Royaumes. On ne sauroit s'empêcher de déplorer l'état malheureux des Hommes, lorsqu'on en voit plusieurs millions devenir les victimes innocentes de la fureur d'un seul.

Ceux qui sont chargés de l'éducation des Princes doivent leur inspirer, autant qu'il est possible, de l'horreur pour une Passion qui peut ternir à jamais leur réputation. Les Historiens chargés de transmettre à la Postérité les mauvaises actions des Souverains, leurs vertus, & leurs défauts, ne sauroient peindre avec des couleurs trop fortes les

excès

excès que la Colère leur a fait commettre.

Je ne puis m'empêcher de condamner la fausse délicatesse de quelques Personnes, qui blâment les Historiens qui ont rapporté avec naïveté les débauches & les crimes de plusieurs Princes, dont les vices ont étonné l'Univers. J'ai lû dans *les Boeleana*, qu'on a imprimés dans la dernière Edition des Oeuvres de Despreaux, que Mr. Colbert ne pouvoit souffrir Suétône, parce qu'il avoit rapporté avec sincérité les vices des Empereurs dont il avoit parlé. Il prétendoit que l'exemple de cet Historien étoit dangereux. Je pense au contraire qu'il est fort utile, & pour les Princes & pour les Peuples. Les descriptions des infamies les plus criantes ne servent de rien aux mauvais Souverains; & c'est peut-être la seule chose qui puisse encore les retenir. Il n'est point de Tyran qui ne craigne les reproches que lui fera la Postérité, lorsqu'il voit les Portraits odieux que Suétône & Tacite ont fait de quelques Empereurs Romains, & qui ne frémisse, en songeant jusqu'à quel point il sera détesté. Quoi! un Prince se livrera à la Colère, fera tuer des Innocens dans son

son emportement, outragera la Vertu, bravera les Loix divines & humaines, & l'on trouvera mauvais qu'on le cite à un autre Prince, comme un exemple des défauts qu'il doit fuïr? On blâmera qu'on punisse le vice, afin qu'il ne se perpétue pas? S'il y a jamais eu de fausse délicatesse, c'est celle que je condamne dans ce moment.

Si la Colère des Princes se portoit toûjours à des effets, dont le mal ne retombât que sur eux, je consentirois, si on l'exigeoit, que l'Histoire en suprimât le recit. Mais Horace a eu raison de dire que les Grecs portoient la peine de l'emportement & de la Colère de leurs Rois. Tous les Peuples sont dans le même cas; & si le courroux d'Achille a fourni le sujet de l'Iliade, il n'y a point de Siècle où l'on ne puisse faire plus d'un Poëme Epique sur un sujet pareil.

§. VI.

De la Haine & de la Vengeance.

Si les Hommes, qui cherchent naturellement ce qui peut les rendre heureux, faisoient quelques réflexions sérieu-

rieuſes ſur les inconvéniens que la Haine entraine après elle, ils banniroient bientôt de leur cœur une Paſſion qui empoiſonne les plus beaux momens de leur vie. Loin de nuire ordinairement à ceux que nous haïſſons, nous nous nuiſons à nous-mêmes. Le dépit dont nous ſommes dévorés, nous tourmente ſans ceſſe, & nous eſſuyons les chagrins que nous voudrions faire retomber ſur les autres. Ceux qui ne veulent pas ſe guérir de leur Haine par l'amour de la Vertu, devroient chercher à l'éteindre pour leurs propres intérêts. Un excellent Auteur, c'eſt Charon, a dit, en parlant de la Haine: *Que par cette Paſſion nous mettons en la puiſſance de ce que nous haiſſons de nous affliger & vexer. La vuë nous en emut les ſens, la ſouvenance nous en agite l'Eſprit & veillant, & dormant. Le haineur eſt en tourment; le haï eſt à ſon aiſe.* Il ne dépend pas de nous d'aimer & d'eſtimer une Perſonne que nous avons ſujet de haïr; mais nous pouvons changer en pitié ou en mépris la Haine que nous avons pour elle. Un Homme m'offenſe. Pourquoi me punirois-je moi-même de ſa ſottiſe? C'eſt m'en punir, que de garder profondément le ſouvenir de cette

ſotti-

ſottiſe, & d'en être affecté, de façon que je ne ſonge qu'aux moyens de m'en venger, moyens que je ne trouverai peut-être jamais.

LE mépris punit ſouvent, & mieux & plus ſûrement une injure, que la vengeance. Bien des Gens ne craignent point d'être haïs: il n'eſt Perſonne qui ne ſoit fâché & mortifié d'être mépriſé.

LES grands Hommes ſe ſont diſtingués par la manière généreuſe dont ils ont agi avec leurs Ennemis, lors qu'ils étoient en leur puiſſance. Céſar, après avoir vaincu les ſiens, leur pardonna. Titus fit grace aux Conjurés qui avoient voulu lui ôter l'Empire & la vie. Tout le Monde ſait le beau mot de Louïs XII. On vouloit qu'il ſe vengeat de quelques Perſonnes qui lui avoient nui, lorſqu'il n'étoit encore que Duc d'Orleans. Il répondit ſagement à ceux qui le preſſoient de faire une action qui eut flétri ſa gloire: *un Roy de France ne venge point les injures d'un Duc d'Orleans.* Henri IV. parvenu à la Couronne oublia toutes les offenſes qu'il avoit reçûes.

J'ÔSERAI le dire, l'Hiſtoire ancienne & moderne ne nous a pas conſervé la mémoire d'un Homme véritablement

grand, qu'elle ne nous ait donné en même tems des preuves qu'il avoit un cœur incapable de haine & de vengeance.

On demande, s'il dépend de nous de ne point haïr. Oui ſans doute, il dépend de nous. Quand on forme la ferme réſolution de ne point nuire à une Perſonne dont on croit avoir raiſon de ſe plaindre, on ceſſe bientôt de la haïr. La Haine ne ſe nourit que par l'eſpoir de la vengeance. Lorſque le deſir de la vengeance eſt étouffé, la Haine s'éteint peu après, & l'indifférence lui ſuccède.

Les plus grands maux qui ont accablé le Genre-Humain, n'ont eu ordinairement d'autre origine, que la haine perſonelle de quelques Particuliers. Les démêlés de Pâris & de Ménelas armèrent la Grèce pendant dix ans. La diviſion de Pompée & de Céſar mit le Monde en feu. La haine des Guiſes & des Condés inonda la France de ſang. Celle de Guelfes & des Gibelins bouleverſa l'Italie. Les Anglois ont penſé envahir entièrement la France, & ont été Maitres de Paris, par la haine de la Maiſon de Bourgogne contre celle d'Orleans. De dix guerres, il y en a cinq, où la haine particulière de deux ou trois Perſon-

nes

ñes a autant de part, que toutes les raiſons politiques. Pauvres Humains, infortunés Mortels, quel eſt votre ſort! Vos biens, vos vies dépendent de la haine d'un Souverain, du caprice d'une Maitreſſe outragée, de la colère d'un Miniſtre. Ces Gens ne ſont pourtant, ainſi que vous, que de ſimples Mortels, ſouvent moins juſtes & moins équitables.

§. VII.

De l'Envie & de l'Emulation.

L'ENVIE eſt la Sœur de la Haine. Elle cauſe dans les cœurs les mêmes égaremens & les mêmes tourmens.

L'ENVIE eſt encore plus contraire au repos & à la tranquilité de l'Eſprit, que ne l'eſt la Haine; car elle s'afflige également du mal & du bien. La Haine ne tombe que ſur quelques Perſonnes, dont on croit avoir ſujet de ſe plaindre. L'Envie s'étend en général ſur tout le Monde. Elle n'épargne pas même les Gens les plus vertueux; & ſouvent ce ſont ceux-là contre leſquels elle s'exerce avec le plus de force.

LES Génies foibles ſont preſque tou-

jours envieux. Quiconque ſent qu'il a un mérite réel, n'eſt point jaloux de celui des autres. Racine ne cherchoit point à abaiſſer la gloire de Sophocle & d'Euripide; il étoit au contraire leur admirateur. Boileau fut le deffenſeur zélé de Virgile & d'Homère. Monſieur de Turenne étoit l'admirateur du grand Condé; & le grand Condé eſtimoit infiniment M. de Turenne. Ces deux Hommes illuſtres avoient été dans des partis ennemis & oppoſés. La diverſité de leurs intérêts n'empêchoit pas qu'ils ne ſe rendiſſent mutuëllement la juſtice qui leur étoit duë. Qu'on examine, dans tous les différens états de la vie, ceux qui ſe ſont véritablement diſtingués; on verra que leur cœur a preſque toujours été exempt d'envie.

Il ne faut point confondre l'Envie avec l'Emulation. Le dernier ſentiment eſt auſſi noble, que l'autre eſt bas. Un Guerrier peut ſouhaiter d'égaler la gloire de Céſar, un Poëte celle d'Horace, ſans qu'il y ait dans leur cœur une Envie maligne contre la réputation de Céſar & d'Horace. Thucidide, par exemple, n'étoit point fâché des honeurs qu'on rendoit à Hérodote; mais il auroit ſouhaité

haité pouvoir obtenir ces mêmes honeurs. Ce desir n'avoit rien que de vertueux, & les Historiens qui nous ont conservé cette anecdote littéraire, l'ont tous approuvé. Ils racontent que Thucidide, lorsqu'il étoit encore jeune, se trouvant avec son Père aux jeux Olimpiques, & y entendant lire à Hérodote les Livres d'Histoire qu'il avoit composés, saisi d'une noble émulation, & agité du desir d'acquerir la réputation de grand Historien, qui excitoit sa noble jalousie, il ne put retenir ses larmes. Hérodote, qui en fut le témoin, & qui remarqua toute l'étenduë du génie du jeune Thucidide, prédit à son Père Clorus, qu'il s'estimeroit un jour heureux d'avoir produit un Fils qui se rendroit illustre. Le tems justifia la prédiction d'Hérodote, & Thucidide éternisa sa mémoire par son excellente Histoire.

L'EMULATION est aussi nécessaire au bien de la Société Civile, que l'Envie lui est contraire: l'une porte les cœurs aux plus belles actions, l'autre aux plus mauvaises: l'une excite à la gloire, l'autre cherche des moyens pour diminuer la réputation des grands Hommes; l'une enfin forme les Héros & les grands Gé-

nies, fait les Achilles, & les Homères; l'autre ne produit que les Therſites, & les Zoïles.

Si les Envieux réfléchiſſoient ſérieuſement ſur les ſujets qui cauſent leur jalouſie, ils banniroient bientôt de leur cœur une Paſſion qui les pouſſe à deſirer des choſes qui coutent plus cher qu'elles ne valent. On ſouhaite ordinairement les richeſſes, les honeurs, les faveurs des Grands: on ignore à quel prix tous ces prétendus biens ont été achetés par ceux à qui on les envie. Si on le ſavoit, on ſeroit bien éloigné de les deſirer. Il a fallu pour les obtenir eſſuyer des afflictions, des menaces, des injures, perdre ſa liberté, complaire & s'accommoder à l'eſprit d'un Maitre dur & ſévère, ſe conformer à la façon de penſer des autres, flatter leurs Paſſions, ſe ſoumettre à leurs caprices. Il faut, pour conſerver ces honeurs & ces richeſſes, eſſuyer les mêmes peines que pour les acquerir. Un Homme qui fait uſage de ſa raiſon, peut-il envier des biens qui coutent tant de ſoin, & qui dans le fond ne contribuent que très médiocrement, & ſouvent point du tout, au véritable bonheur? *Je n'ai jamais crû*, dit Cicéron,

ron, *qu'on pût mettre au rang des biens & des choses désirables, ni l'argent, ni les maisons magnifiques, ni la considération, ni le Commandement des Armées, ni la volupté même, à quoi la plus-part des Hommes sont si attachés. J'ai toujours remarqué que ceux mêmes qui sont dans l'abondance de toutes ces sortes de choses, en desirent d'autant plus qu'ils en ont d'avantage; aussi l'Envie d'avoir est elle insatiable de sa nature; & ce n'est pas seulement par la passion d'avoir, & d'avoir toujours de plus en plus, que ceux qui sont possedés de l'amour de ces sortes de biens sont tourmentés, ils le sont encore plus par la crainte de les perdre.*

L'ENVIE porte avec elle sa punition. Elle fait perdre à ceux qui en sont atteints l'usage des biens, pour les faire courir après d'imaginaires qu'ils n'attrapent jamais. Il n'est pas besoin d'être vertueux pour connoître la nécessité d'arracher l'Envie de son cœur. Il ne faut pas même être sensé, il suffit d'aimer sa tranquilité. Tout Homme qui est sujet à l'Envie, sent que cette Passion le rend malheureux. Le seul instinct aprend aux Animaux à éviter ce qui leur nuit Pour connoître la nécessité de bannir l'Envie, il

il n'eſt donc beſoin que de s'élever juſqu'aux notions des Animaux.

On aura en horreur l'Envie, ſi l'on examine les maux qu'elle a faits, & qu'elle fait encore aujourd'hui à la Société Civile. C'eſt elle qui rendit Pompée & Céſar ennemis irréconciliables, & qui détruiſit la liberté Romaine. C'eſt elle qui a oppoſé tant de fois les Miniſtres aux Généraux, & les Généraux aux Miniſtres. C'eſt elle qui anima M. de Louvois contre M. de Turenne. C'eſt elle qui mit tout en uſage par le ſecours de quelques Auteurs, pour dégouter Corneille du Théâtre. C'eſt elle qui de nos jours a maltraité dans des Feuilles & des Gazettes Littéraires pluſieurs Savans, auſſi recommandables par leur génie que par leur caractère. C'eſt elle qui a été la cauſe que les plus beaux Ouvrages de le Sueur ont été gâtés : elle arma les mains ſacrilèges qui effacèrent en partie pluſieurs têtes des Tableaux que ce grand Homme a peints dans le Cloître des Chartreux de Paris. C'eſt elle qui fait aujourd'hui bien des choſes que nos Neveux diront, & que nous ſommes obligés de garder dans le ſilence. C'eſt elle enfin qui perſécute les grands Hom-

mes

mes de tous les différents états, qui s'oppose à l'exécution des plus belles entreprises, arrête les progrès que pourroient faire les Sciences & les Arts dans un siécle aussi éclairé que le nôtre.

§. VIII.

De la Cruauté.

ON peut établir comme une vérité, que presque tous les Gens cruels sont lâches & poltrons. Après le gain d'une Bataille, ce sont ordinairement les Soldats les plus timides, & qui ont témoigné le moins de valeur pendant le combat; qui s'acharnent sur les Malheureux qui sont hors d'état de se deffendre. La véritable valeur, n'agit qu'autant qu'elle trouve de la résistance. La vertu Romaine consistoit à vaincre les Superbes, & à pardonner aux Vaincus.

LES Tyrans sont cruels, parce qu'ils sont timides. Ils croyent assurer leur puissance & leur vie en faisant périr lâchement tous ceux qui leur font ombrage. Rien ne peut calmer leurs soupçons, ni la vertu, ni la soumission, ni le zéle, ni les services. Ils n'ont aucu-

ne idée de la probité, & ils se figurent que les autres Hommes pensent comme eux. Ils considèrent les bonnes actions qu'ils leur voyent faire comme des pièges qu'on veut leur tendre, & attribuent à la dissimulation ce qui vient de la vertu. Le crédit qu'eut Germanicus d'appaiser les Légions, & la grandeur d'ame qu'il fit paroître en refusant l'Empire que ces mêmes Légions lui offroient, lui coutèrent la vie. Tibère également lâche & cruel fut moins ému de la soumission de Germanicus, que de la crainte qu'il n'acceptât l'Empire, si on le lui offroit une seconde fois: il fit réflexion que celui qui avoit sû ramener les Troupes à leur devoir, pouroit les en faire sortir, s'il le vouloit. Caligula fut encore plus timide que Tibère; il fut aussi plus cruel. Néron fut le plus lâche & le plus cruel des Hommes. Qu'on parcoure l'Histoire ancienne & moderne, on trouvera presque toujours la cruauté alliée avec la timidité. Il s'est pourtant trouvé quelque fois des Ames cruelles, qui méprisoient le danger; mais si l'on examine attentivement quelle étoit leur bravoure, on verra que la fureur, l'avarice, la haine, ou quelqu'autre Passion vio-

violente avoient plus de part à leur valeur qu'un courage véritable.

La cruauté se trouve encore unie très souvent avec la superstition. Elle est alors d'autant plus dangereuse, qu'elle croit avoir une excuse légitime. Quelles horreurs, quels meurtres, quels assassinats n'a-t-on pas commis dans les Guerres civiles ? Le Fils égorgeoit le Père, le Père massacroit le Fils, & ces actions qui font frémir la Nature, étoient consacrées sous le voile de la Religion. Les meurtres commis sans nombre dans l'exécrable nuit de la St. Barthelémi, & les massacres faits par les Protestans dans cent occasions, n'ont été exécutés, que par la cruauté conduite & animée par la superstition.

La cruauté n'est point incompatible avec la fausse dévotion. Il est des Gens cruels par tempérament & religieux par crainte, qui accommodent leur Religion à leur caractère sanguinaire. Brantôme nous a conservé la Prière que faisoit Louïs XI. devant l'Autel de Notre-Dame de Cleri pour obtenir le pardon de la mort de son Frère. Cette Prière est singulière. *Ah! ma bonne Dame, ma petite Maitresse, ma grande Amie, en qui*

j'ai toujours eu mon renconfort, je te prie de supler Dieu pour moi & être mon Avocate envers lui; qu'il me pardonne la mort de mon Frère que j'ai fait empoisonner par ce méchant Abbé de St. Jean. Je m'en confesse à Toi comme à ma bonne Maitresse. Le même Louïs XI. baisoit fort humblement une Image qu'il portoit attachée à son chapeau, toutes les fois qu'il faisoit périr quelqu'un pour satisfaire à sa cruelle Politique.

LES Tyrans portent ordinairement la peine de leur cruauté. Plusieurs ont péri d'une mort violente. Les commencemens de l'Empire Romain furent fertiles en Tyrans. Ils le furent aussi en Révolutions. Le Peuple & les Soldats passant tout-à-coup de la servitude à la fureur, massacrèrent quelques uns de ces Souverains Barbares, & en forcèrent quelques autres de se donner eux-mêmes la mort. L'Histoire moderne nous offre plusieurs exemples des Catastrophes des Princes cruels, & les Siècles avenir n'en seront pas plus exempts, que ceux qui se sont écoulés. Quelque puissance qu'ait un Souverain, il est toujours très dangereux pour lui de reduire le Peuple à la dure extrémité de souffrir

les maux les plus grands, ou de se revolter.

La cruauté a ses différents degrés. Elle ne se porte pas d'abord au dernier point chez les Particuliers, ni chez les Princes. Les plus méchants Hommes ont commencé par l'être médiocrement, & le sont devenus entièrement par l'habitude qu'ils se sont faite du crime. Les prémières années de Néron furent dignes du Règne de Titus. Racine a eu raison de dire.

Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes.
Quiconque a pû franchir les bornes légitimes,
Peut violer enfin les droits les plus sacrés.
Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés;
Et jamais on n'a vû la timide innocence
Passer subitement à l'extrême licence.
Un seul jour ne fait point d'un Mortel vertueux,
Un perfide Assassin, un lâche Incestueux.

La cruauté des Tyrans augmente nécessairement. Les prémiers forfaits qu'ils commettent, les conduisent malgré eux à de plus grands. Comme celui qui of-
fense

fenfe eft le premier à haïr, les Sujets deviennent odieux à un Tyran par le mal qu'il leur fait. Plus il les outrage, plus il les perfécute; plus il les craint, plus il veut les détruire. Enfin il ne fe contraint plus, & les traite comme fes plus cruels ennemis, parce qu'il leur a donné fujet de le devenir. On ne doit donc pas s'étonner que certains Princes que l'Hiftoire nous dépeint comme bons dans les premières années de leur Règne ayent pû tomber enfuite dans les excès les plus affreux. Je citerai encore ici Racine. Lorfqu'il s'agit de peindre les mouvemens & les Paffions, peut-on prendre un meilleur guide?

Toujours la Tyrannie a d'heureufes prémices.
De Rome pour un tems Caïus fut les délices;
Mais fa feinte bonté fe changeant en fureur,
Les délices de Rome en devinrent l'horreur.

Il eft rare que les Gens qui ont pouffé la cruauté jufqu'à un certain point, puiffent redevenir vertueux, & avoir horreur de leur crime. Comme ils ont violé toutes les loix & tous les principes de l'humanité, il leur eft très difficile de reprendre des fentimens humains. C'eft

à

à la cruauté principalement qu'on peut attribuer ce que Boileau a dit du vice.

Dans le crime il suffit qu'une fois on débute:
Une chute toujours attire une autre chute.
L'Honeur est comme une Isle escarpée & sans bords;
On n'y remonte plus, lorsqu'on en est déhors.

ON a vû cependant quelques Gens qui avoient commis plusieurs cruautés redevenir clémens & généreux. L'exemple d'Auguste est connu de tout le monde. Il y en a encore quelques autres, mais ils sont bien rares; & je ne vois que celui de Sylla lorsqu'il se fut démis de la Dictature. Je ne sai pourtant si ce dernier peut être allegué avec fondement.

§. IX.

De la Jalousie.

LA Jalousie est une Passion presqu'inséparable de l'Amour, & qui en empoisonne les douceurs. Elle inspire aux Amans une crainte souvent très mal fondée,

dée, qui ne leur permet pas de se fier aux sermens les plus forts.

J'ai connu des Jaloux qui soupçonnoient leurs Maitresses d'être infidelles, parce qu'il leur sembloit qu'elles prenoient trop de soin à leur témoigner leur tendresse. Tant de marques d'amour leur paroissoient des pièges qu'on tendoit à leur crédulité. Ces memes Jaloux se feroient crus trahis, si on ne leur avoit pas témoigné les empressemens les plus vifs. Il étoit destiné que les choses les plus opposées exciteroient également leur Jalousie. Tout allarmoit ces Gens soupçonneux. L'Eglise leur paroissoit aussi dangereuse que l'Opera, la solitude que le grand Monde. Un Pédant leur sembloit aussi redoutable, que le petit Maitre le plus aimable: ils étoient Jaloux de l'Univers entier, sans avoir raison de l'être; & ce qu'il y a de plus particulier, sans songer à cesser de l'être,

Il y a des Gens qui sont jaloux des Personnes que leurs Maitresses ont connu avant eux, avec lesquelles elles n'ont jamais eu aucune familiarité, & qu'elles ne doivent plus revoir. Il se figurent, qu'el-

qu'elles ont eu quelque goût pour ces Perſonnes. Rien n'eſt capable de pouvoir leur ôter cette idée ; elle eſt toujours préſente à leur imagination. Ils ſont aſſez bizarres pour faire des reproches ſur un ſujet auſſi mal fondé. Si on leur répond avec vivacité, & qu'on veuille leur faire ſentir leur erreur, ils ſe perſuadent que ce qu'ils penſent eſt vrai, puiſqu'on paroit y être ſenſible. Si on mépriſe ce qu'ils diſent, ils croyent qu'on n'ôſe ſe juſtifier, & qu'on eſt forcé de convenir de la vérité de leur accuſation.

LA Jalouſie conduit à une curioſité impertinente & inſenſée. Les choſes les plus ſimples deviennent pour un Jaloux des Miſtères qu'il croit qu'on cherche à lui cacher. Il veut tout ſavoir, tout connoître, tout aprofondir ; & lorſqu'on a ſatisfait ſon envie, il penſe qu'on l'a trompé, & qu'on lui a fait une fauſſe confidence. Il médite ſur ce qu'on lui a dit ; il examine s'il apercevra quelque choſe qui puiſſe fortifier ſes ſoupçons ; il ne découvre rien qui ne paroiſſe conforme à la vérité, & cependant il continue de douter qu'on lui ait parlé ſincèrement.

LES Cœurs jaloux ſont dans une agitation continuelle qui a ſon flux & reflux

comme les flots de la Mer, & qui augmente quelques fois par des tempêtes soudaines & imprévuës. Un coup d'œil, un geste, un mot, un sourire forment ces tempêtes. Il ne faut qu'un regard que le hazard fait tomber sur quelqu'un qui déplait à un Jaloux, pour lui faire sentir les transports les plus violens.

Mer vaste, mer profonde,
Dont les flots sont émus par les vens en courroux,
Les Cœurs amoureux & jaloux
Sont cent fois plus troublés que vous.

CE n'est pas là la seule vérité instructive que Quinaut ait mis dans ses charmans Operas.

DÈS qu'un Homme est Amoureux, il ne dépend point de lui de n'être pas Jaloux. Tous les raisonnemens, toutes les réfléxions ne servent dans cette occasion, qu'à le convaincre qu'il a tort d'être Jaloux; mais il ne cesse pas cependant de l'être.

PLUSIEURS Personnes croyent que la Jalousie vient d'une défiance de soi-même, & d'une connoissance intérieure du peu de mérite que l'on a. Je crois qu'elles se

ſe trompent. Les Hommes en général ont trop d'amour-propre, pour ſe perſuader qu'ils ne ſont pas dignes d'être aimés, & pour connoître les défauts qui peuvent les rendre moins aimables que leurs Rivaux. Je penſe que la cauſe ordinaire de la Jalouſie, c'eſt l'idée que les Hommes ont du caractère des Femmes. Ils ſavent qu'elles ſont en général inconſtantes, légères, capricieuſes, & ils craignent les ſuites de leur caractère changeant & inquiet. Ne voit-on pas tous les jours des Femmes quitter des Amans aimables, & les ſacrifier à des Imbéciles? De pareils exemples qui ſont fréquens ſuffiſent pour allarmer le cœur de l'Homme le plus prévenu en ſa faveur. Plus j'y penſe, & plus je ſuis perſuadé que de dix Jaloux, c'eſt beaucoup s'il s'en trouve un qui le ſoit par la connoiſſance de ſon peu de mérite.

TOUT Amant Jaloux aime plus qu'un autre. Je tiens non ſeulement pour vraye, mais pour inconteſtable la Maxime: *qu'on ne peut aimer ſans être Jaloux.* Quiconque fait tout ſon bonheur d'une choſe, ne peut s'empêcher de craindre de la perdre. L'excluſion de la Jalouſie dans un

cœur amoureux y admet bientôt l'indifférence.

La Jaloufie augmente l'Amour & lui donne de nouvelles forces. Il eft difficile à un Amant Jaloux de fe guérir de fa Paffion. Ce qui fembleroit devoir l'aider à rompre fes chaines, c'eft ce qui les rend plus fortes. *L'Amour*, dit le tendre & ingénieux Ovide, *qui eft nouri par la défiance, dure long-tems. Si vous cherchez à vous en défaire, commencez par bannir la crainte. Celui qui appréhende de ne pas jouïr toujours de fa Maitreffe, & qu'un autre ne la lui enlève, pouroit à peine être guéri par les remèdes de Machaon. Une Mère qui a deux Enfans, a d'ordinaire plus de tendreffe & de crainte pour celui qui eft à la guerre.*

Quelque-fois la Jaloufie n'eft fondée que fur l'orgueil, & fur l'amour-propre. Il y a bien des Maris qui ne font point Amoureux, & qui cependant font très Jaloux. Ils craignent qu'on ne leur enlève le cœur de leur Femme, non pas à caufe qu'il leur eft cher, mais parce qu'ils croyent que leur honeur eft attaché à fa confervation. Une pareille Jaloufie peut aifément fe guérir par la réfléxion; & la rai-

raison qui n'a presqu'aucun pouvoir sur les Jaloux que fait l'Amour, en a beaucoup sur ceux qui ne le sont que par vanité.

TOUT Mari Jaloux doit penser que la plus-part des grands Hommes sont tombés dans le prétendu malheur qu'il craint. Lucullus, César, Pompée, Caton, Antoine, & tant d'autres, dont les noms sont presqu'aussi fameux, ont été dans le cas des Maris trompés, sans que leur gloire en ait été diminuée. Le jugement de La Fontaine sur le Cocuage est plus vrai qu'on ne pense.

Quand on le sait, c'est peu de chose;
Quand on l'ignore, ce n'est rien.

LES Gens qui sont Jaloux par vanité fondent ordinairement leur Jalousie sur la nécessité d'éviter les plaisanteries qui suivent le Cocuage. Foible prétexte que celui-là! puisque leur Jalousie précipite le mal qu'ils craignent au lieu de l'empêcher, & ne sert qu'à le rendre plus connu. Charon dit dans son vieux Langage quelque chose de fort sensé à ce sujet: *mais le Monde le sait, en parle. Eh! de qui ne parle-t-on pas en ce sens? Du plus grand*

au plus petit, on engage tous les jours tant d'honêtes Hommes en ce reproche en ta présence. Si tu t'en remues, les Dames mêmes s'en moqueront. La fréquence de cet accident doit mès-hui en avoir moderé l'aigreur.

§. X.

De la Douleur & du Desespoir.

CEUX qui soutiennent dans leurs Discours, ou dans leurs Ecrits, que la Douleur n'est point un mal, & qui prétendent qu'il dépend du Sage de n'y être pas sensible, ne disent point ce qu'ils en pensent; ou n'ayant jamais éprouvé que des douleurs très légéres, ils n'ont aucune connoissance des impressions que font les fortes & les vives. Les discours des Stoïciens étoient capables de perdre de réputation les Philosophes chez tous les Gens de bon sens. Comment auroient-ils pû gouter des idées fausses que la seule vanité occasionnoit? La Raison n'a-t-elle pas droit de traiter de folie une opinion qui met au faîte du bonheur un Homme accablé de maux, de douleur & d'infortunes? Cicéron a beau dire qu'il n'a jamais trouvé la condition de Régu-

lus

lus ni malheureuse, ni fâcheuse, ni digne de pitié; que les Carthaginois pûrent se saisir de son Corps, lui faire souffrir ce qu'ils voulurent; mais que son Ame munie en cette occasion de toutes les vertus resta hors d'atteinte. Ce grand raisonnement ne me fera jamais comprendre qu'un Homme à qui l'on fait souffrir les plus cruels suplices, soit fort heureux, & que son Ame ne soit pas forcée de participer aux maux du Corps. Vainement elle se guinde, s'élève & se livre aux plus grands sentimens. Il faut qu'elle subisse les Loix générales de l'Ame dans le Corps, & qu'elle prenne part aux douleurs que le Corps ressent. Toute la vertu Philosophique n'empêche point qu'on ne soit très réellement malheureux, lorsque l'on souffre & que l'on meurt. C'étoit une plaisante & singulière folie que celle des Stoïciens. Il n'y a peut-être pas de Créature destinée par son essence à plus de maux que l'Homme; & ces Philosophes en vouloient faire une espèce de Divinité exempte de la douleur & de l'infortune. Ce qui les avoit jettés dans une erreur aussi grossière, c'étoit l'idée fausse & chimérique qu'ils s'étoient fait de leur Sage, à qui ils ac-

cordoient toutes ſortes de privilèges. Il étoit, ſelon eux, riche, puiſſant, beau, heureux; enfin il réuniſſoit en lui tous les diférens biens attachés à l'humanité, & il poſſedoit ces biens dans quelque état qu'il ſe trouvât. Horace ſe moquant du Sage des Stoïciens lui accorde toutes les qualités & tous les avantages qu'ils lui attribuoient. Il dit enſuite, *qu'il jouït toujours d'une parfaite ſanté, ſi ce n'eſt lors qu'il a la pituïte.*

PAR le même principe que les Stoïciens vouloient qu'un Homme ſage fut toujours heureux, ils prétendoient auſſi fauſſement qu'un Homme vitieux ne pouvoit gouter de plaiſir. Ils diſoient qu'il étoit pauvre au milieu des richeſſes; qu'il étoit malade jouïſſant de la ſanté; enfin ils en faiſoient le contraire parfait de leur Sage. *Comme il n'y a point*, dit Cicéron, *d'état heureux pour ceux qui ſont dépourvûs de ſageſſe & de vertu, de même il n'y en peut avoir de mauvais ni de malheureux pour ceux qui ont de la Vertu, de la ſageſſe, & de la force.*

ON voit combien fauſſes étoient les idées des plus ſévères Philoſophes de l'Antiquité ſur la douleur. Les Epicuriens au contraire raiſonnoient très ſen-

ſé-

sément sur cet Article. Ils convenoient que la Douleur étoit un mal réel, & ils ajoutoient sagement qu'on ne pouvoit trop prendre de précaution pour l'éviter.

Les douleurs de l'Esprit sont quelques fois plus aiguës que celles du Corps, & souvent plus difficiles à guérir. Il est même dangereux de vouloir les arrêter tout à coup. La resistance leur donne une nouvelle force. Il faut ne pas s'opposer à leur cours pendant un certain tems, après lequel elles s'affoiblissent & deviennent plus aisées à vaincre.

La Raison, lorsqu'on veut l'écouter, est d'un grand secours dans les peines de l'Esprit; car enfin quelque chagrin que l'on ait, on doit songer qu'il n'y a que deux partis à prendre. Si le sujet de la douleur peut être changé, au lieu de perdre le tems à s'affliger, il faut l'employer à trouver les remèdes dont on a besoin; & s'il n'y a pas moyen de réparer ce qui cause notre affliction, le bon sens veut que nous n'allions point nous tourmenter d'une chose que nous ne saurions faire changer; nous devons bien plutôt l'oublier & la bannir de notre mémoire. Quand nous ne pouvons pas en venir à bout,

auſſitôt qu'il ſeroit néceſſaire pour notre repos, nous devons tâcher de hâter le moment qui doit finir notre peine, en faiſant réfléxion ſur l'inutilité de notre douleur.

Nous pleurons la mort d'un Père, d'une Maitreſſe, d'un Ami. Il eſt juſte de donner quelque choſe à la Nature, à l'Amour, à l'Amitié. Ce tribut payé, notre affliction devient une foibleſſe impardonnable. Pleurons-nous les Gens qui ſont morts depuis deux mille ans? Un Homme mort hyer eſt égal à celui qui eſt mort il y a dix Siècles: il n'eſt plus entre eux aucune différence. Nos pleurs, nos regrets ne rendront point la vie ni à l'un ni à l'autre. Ils ſont tous les deux inſenſibles à notre douleur, ils l'ignorent; pour quoi donc nous affligeons-nous? Eſt-ce pour eux? Ils n'y prennent aucune part. Eſt-ce pour nous? Cela eſt inutile, & ne ſert qu'à nous tourmenter. Une douleur outrée pour un mal irréparable, lorſqu'elle dure longtems, doit être regardée comme une eſpèce de folie.

Les douleurs de l'Eſprit pouſſées à un certain point, ſont naitre le deſeſpoir. Cette Paſſion eſt une véritable frénéſie qui nous prive de l'uſage de la raiſon, &

& qui, loin de nous faire faire des actions fortes & courageuses, comme nous nous le figurons, nous rend semblables à un Enfant qui par dépit de ce qu'on lui ôte un de ses jouets, jette les autres dans le feu. Un Homme perd son bien, sa Maitresse, ou quelqu'autre chose qui lui est chère: il veut se tuer. N'est-ce pas, au lieu de réparer la perte dont il se plaint, vouloir y en joindre encore une plus considérable?

On regarde, & sur-tout en Angleterre, les Personnes qui se tuent comme étant très courageuses. Pour moi, je suis fermement persuadé, que presque tous les Gens qui se tuent, se tuent par foiblesse. Il faut une grande constance pour supporter de grands malheurs. Il ne faut que du desespoir pour les finir.

Les seuls cas, à parler en Payen, où la mort paroit permise, c'est lors qu'on est obligé de vivre dans une honte qui couvre d'infamie, ou dans des douleurs perpétuelles. Je conviens que dans ces situations, si la Religion ne nous le défendoit pas, il sembleroit naturel de terminer des maux qui n'ont d'autres remèdes que la mort.

§. XI.

§. XI.

De la Triſteſſe.

LA Triſteſſe eſt une langueur dangereuſe qui attaque également l'Eſprit & le Corps. Cette Paſſion ſe déguiſe ſouvent, & prend différentes formes. Tantôt elle ſe gliſſe dans les cœurs ſous le nom de Philoſophie, tantôt ſous celui de dévotion, quelque-fois ſous celui d'amour de la ſolitude, & elle eſt d'autant plus difficile à guérir, quelle cherche à s'autoriſer par ces noms reſpectables qui ſemblent la juſtifier.

LA Triſteſſe diminue la vigueur de l'Eſprit, l'accoutume à une eſpèce de moleſſe qui le rend incapable de penſer d'une manière forte & élevée. Un Ancien a dit que la triſteſſe rendoit les Hommes Eunuques. Il eſt certain, & l'expérience nous le montre, qu'elle leur ôte le goût, l'envie, & la diſpoſition de faire des actions mâles & vigoureuſes. Les Romains qui avoient fait des Loix pour exclure tout ce qui pouvoit amolir le cœur des Citoyens, condamnoient ces Triſteſſes comme contraires à l'eſſence

de

de l'Homme, & capables de le rendre mou & effeminé.

LES Gens aſſez malheureux pour être livrés à la Triſteſſe, reſſemblent à ces Malades dans l'eſtomac des quels les bonnes & les mauvaiſes viandes s'aigriſſent également. Les Perſonnes triſtes s'affligent du bien & du mal. Elles ſont préciſément dans le cas de Phèdre.

Que ces vains ornemens, que ces voiles me pèſent !
Quelle importune main, en formant tous ces nœuds,
A pris ſoin ſur mon front d'aſſembler mes cheveux ?
Tout m'afflige & me nuit, & conſpire à me nuire.

LA Triſteſſe vient également des chagrins de l'Eſprit, & de la mauvaiſe diſpoſition du Corps. Dans ce dernier cas, elle eſt jointe à une maladie aſſez commune aux Gens de Lettres. C'eſt l'Hypocondrie. Il faut, pour la guérir, de la diſſipation, de l'exercice, & quelques remèdes que fournit la Médecine. Mais ſi la Triſteſſe eſt une ſuite des chagrins & des peines de l'Eſprit, on doit, pour la

la bannir, consulter la Raison, l'écouter, & songer que notre mélancolie ne peut remédier à ce qui nous afflige.

Il faut du tems pour guérir un cœur dont la Tristesse s'est emparée depuis long tems, & ce n'est pas l'ouvrage d'un jour. Le secours d'un Ami est alors très nécessaire. Son habileté consiste à attacher peu-à-peu l'Esprit de la Personne qu'il veut tirer de la mélancolie sur des objets différens de ceux qui nourissent sa Tristesse. Il doit lui faire naître imperceptiblement les idées du plaisir, & sans qu'elle s'en apperçoive. Autrement elle ne pourroit les souffrir. Ces idées ne produiroient aucun effet. *Il faut dans ces occasions*, dit Montagne, *gauchir, décliner & ruser au mal.*

§. XII.

Sur la Compassion.

De toutes les Passions, la Compassion est sans doute la plus estimable. Elle rend l'Homme véritablement Homme en le faisant sensible aux maux des autres. Quiconque plaint les malheureux, & cherche à les soulager, connoît la véritable ver-

vertu. Un Seigneur, aussi renommé par sa probité que par son génie, écrivoit au Dauphin: *Monseigneur, vous avez pris Philisbourg. Il n'y a rien là de bien surprenant; vous aviez Vaubant & du canon. On dit que vous avez montré de la valeur. Il y a peu de Grenadiers dans votre armée qui n'en aient fait paroître. Mais on assure que vous avez témoigné de la pitié & de la compassion pour les malheureux: je vous en félicite, Monseigneur; continuez; voilà des vertus véritablement rares & dignes d'un grand Prince.*

La Compassion poussée trop loin, peut devenir vitieuse. On ne doit point l'étendre sur des Criminels qui méritent d'être punis. Une pareille Compassion devient une foiblesse nuisible à la Société Civile. Avoir pitié d'un Assassin, d'un Empoisonneur, c'est protéger les crimes les plus énormes; c'est sacrifier les honêtes Gens aux Scélérats.

La Compassion déplacée est ordinairement le partage des Ames foibles. Les Femmes plaignent indiféremment ceux qui méritent d'être plaints, & ceux qui méritent d'être punis. Un Criminel qu'on exécute leur fait autant de peine à voir mourir

mourir, qu'un Soldat qui perd la vie par des blessures reçuës pour le service de sa Patrie, & de son Prince.

La Compassion chez les Ames foibles est une foiblesse. Chez les fortes, c'est une vertu noble & compatissante.

§. XIII.

De la Crainte.

LA crainte est une prévoyance presque toujours fâcheuse. Elle devance les malheurs dont la Fortune nous menace, & nous les fait sentir avant qu'ils soient arrivés. Cette Passion est de tous les maux le plus incommode; car les autres ne sont réels, qu'autant qu'ils durent; & ils n'existent, qu'autant de tems qu'existe leur cause. Mais la Crainte est occasionnée également, par ce qui est, & par ce qui n'est point, quelque-fois même par ce qui ne sera jamais, & qui ne peut jamais être. Combien ne doit-on pas chercher à se guérir d'une Passion, qui forme d'un mal imaginaire un mal réel, & tire du bien même de quoi nous tourmenter?

La Crainte produit souvent les évè-

nemens qu'elle appréhende, & qui ſans elle n'auroient jamais eu lieu. Bien des Gens ont perdu leurs Amis, parce qu'ils s'en ſont défiés. Pluſieurs Perſonnes ont eu des maladies, parce qu'ils les ont apprehendées. Il y en a à qui la peur de la mort a couté la vie. Je le répete, la crainte ne ſert ordinairement qu'à nous faire trouver ce que nous fuyons.

L'APREHENSION de perdre les biens qu'on poſſède, empoiſonne leur douceur. La vie même ne peut être regardée comme un bien: ſi l'on craint ſans ceſſe de mourir, elle eſt alors un ſuplice. Je regarde un Homme toujours occupé de la frayeur de la mort comme un Criminel qui attend à chaque inſtant la lecture de l'arrêt qui doit le condamner.

LES effets que produiſent les grandes craintes ſont ſi violens, qu'ils privent quelque-fois de l'uſage de la raiſon. On a vû très ſouvent des Gens fuïr, quoique perſonne ne les pourſuivit. On a vû des Généraux ſe retirer, quoiqu'ils ne fuſſent point inférieurs à ceux devant qui ils fuyoient, & qu'ils commandaſſent à des Troupes remplies de bonne volonté. Enfin on a vû ces mêmes Généraux prendre tout à coup la fuite, abandonner des

Places de guerre presque imprenables, laisser hacher en pièces les Malades, perdre les équipages, jetter dans la rivière plusieurs millions de provisions, & ne commencer à reprendre leurs esprits, qu'après avoir mis un fleuve rapide entre eux & les Ennemis.

POUR bannir la crainte, si tant est qu'on la puisse bannir, il faut songer que bien des Gens ont évité les plus grands dangers en les méprisant. *La Fortune aime les audacieux, & perd les timides.* Celui qui craint un péril médiocre, périt: celui qui brave un péril éminent, l'évite, & se couvre de gloire. Un Homme se trouve renfermé dans une Place immense avec les débris d'une Armée malheureuse. Il est attaqué pas les Ennemis. Il leur épargne la peine d'approcher de la Ville. Il va lui-même les chercher dans leur tranchée. Il leur prend leur Canon, leur ruine leur meilleure Infanterie. Après trois mois, ils sont aussi peu avancés que le prémier jour. Rebutés d'une attaque aussi infructueuse, ils changent en Blocus un Siége dont ils connoissoient l'inutilité. Cet Homme rare, dont je parle, trouve le moyen de faire subsister ses Troupes, sans qu'elles puissent comprendre comment il peut operer un pa-

pareil miracle. Enfin tous les moyens d'avoir des provisions lui manquent. Il sort avec sa Garnison presque toute composée d'Infanterie. Il emmène ses Bagages, son Artillerie. Il a à craindre d'être poursuivi par quinze ou vingt-mille Hommes de Cavalerie Légère. Il doit marcher dans la plus rigoureuse Saison, depuis la Capitale d'un Royaume jusqu'aux frontières de ce même Royaume. Il est obligé de camper pendant toute sa marche au milieu des Neiges; rien ne l'arrête. Il brave le danger, il le surmonte. Il réussit dans ses projets. Il sauve l'honeur de sa Patrie; & il est plus admiré de ses Ennemis qui connoissent la grandeur de son courage par la hardiesse de son entreprise, qu'il n'est loué de ses Concitoyens, dont une partie hait son mérite. La Postérité donnera aux actions de cet Homme les louanges qui lui sont duës. A peine est-il permis de les approuver aujourd'hui; & je ne sai pas, si ce que je viens d'en dire, ne m'aura pas fait quelques Ennemis.

Le Sage doit prévenir les maux qui le menacent, mais ne pas en être épouvanté. Les Ames timides apprehendent les malheurs, lors même qu'ils sont encore éloignés: elles s'en affligent d'avance.

Cependant nos craintes sont aussi sujettes à se tromper que nos espérances. Souvent le moment que nous avons regardé comme le commencement d'une grande infortune, est celui d'une grande fortune. Il n'est rien de si sujet à l'erreur que la prudence humaine. Ce qu'elle espère & croit prévoir, n'arrive point. Ce qu'elle regarde comme impossible, s'exécute. Il faut être bien ennemi de son repos, pour se rendre malheureux par la crainte d'une chose qui n'arrivera point!

LA crainte poussée à l'excès devient terreur. Alors elle suspend en partie l'usage des sens, & altère ces mêmes sens. On a vû des Gens qu'une terreur subite a rendus fous; d'autres qu'elle a privés de l'ouye. Elle a causé la mort à plusieurs. Pour prévenir de pareils accidens, il faut s'accoutumer de bonne heure à nous représenter les dangers les plus effroyables où l'on peut tomber; réfléchir sur ceux où se sont trouvés les plus grands Hommes; examiner la constance & la fermeté avec la quelle ils les ont soutenus, & nous convaincre par leur exemple que rien ne diminue plus le danger, que la fermeté qu'on lui oppose.

Fin des Réflexions diverses sur les Passions.

LETTRE
DE
MADEMOISELLE CO**.

Sur les Réfléxions précédentes.

J'AI lû avec plaisir vos Réfléxions. Elles me paroissent vrayes & naturelles. Je les trouve instructives. Mais permettez-moi de vous dire que vous avez oublié, & peut-être négligé de raporter le meilleur moyen pour surmonter la violence des Passions, & pour resister aux chagrins & aux douleurs qu'elles causent. Ce moyen dont je vous parle, c'est la persuasion des points fondamentaux de la Religion universelle : l'existence de Dieu, & l'immortalité de l'Ame. Sans la croyance de ces deux vérités, l'Homme fait veinement des efforts pour vaincre ses Passions; ils sont inutiles, ou ne produisent qu'un effet très leger. Je crois que le sentiment que je soutiens peut se prouver aussi évidemment qu'une démonstration Mathématique.

commun aux Philoſophes & aux Hommes illuſtres, ne peut ſoutenir l'examen de la Raiſon. Elle démontre bientôt que la paſſion d'être loué après la mort, n'eſt qu'une ſuite d'un orgueil, & d'un amour propre que cette même mort détruit. Eſt-il ſage & raiſonnable de ſouhaiter avec fureur une choſe dont nous n'aurons aucune connoiſſance, & qui nous ſera auſſi indiférente que nous l'étoient les êtres qui ont exiſté avant notre naiſſance? Mais je vais plus loin, & je ſoutiens qu'il n'eſt aucun Homme de bon ſens qui puiſſe ſe perſuader, quelque mérite qu'il ait, que ſa mémoire ſera éternelle chez les Hommes.

Les Héros, les Conquerans, les Rois ne ſont connus dans la Poſtérité, que par ce qu'en ont écrit les Gens de Lettres. On ignoreroit qu'il y ait eu un Achille, un Agamemnon, un Alexandre, un Miltiade, un Thémiſtocles, un Alcibiade, ſans les Auteurs Grecs. Horace remarque ſagement qu'il y avoit eu avant Agamemnon pluſieurs Héros qui étoient inconnus, parce qu'ils n'avoient pas trouvé un Poëte tel qu'Homère qui les eut fait connoître. En montrant qu'il eſt impoſſible que les meilleurs Auteurs ail-

aillent à l'immortalité, on prouve évidemment que ceux dont ils parlent ne peuvent jouïr de cette même immortalité. Or en ſuppoſant qu'un Auteur écrive des Ouvrages dignes d'être lus dans ſon Siècle, qui peut aſſurer que chaque jour ils ne perdront point de leur prix, le goût des Hommes étant ſi ſujet aux changemens? On ne peut nier qu'Homère ne ſoit moins eſtimé en général, qu'il ne l'étoit du tems de la Grèce floriſſante, & même du tems des prémiers Empereurs Romains. Puis qu'Homère ſemble avoir perdu quelque choſe par l'éloignement qu'il y a des mœurs & des uſages qu'il nous peint à ceux du Siècle où nous vivons, qui peut ſe flater de toujours plaire? Mais ſuppoſons que les Ecrits d'un Auteur auront une longue durée. De combien d'années ſera-t-elle? De dix mille? Où eſt l'Ouvrage qui ait ſurmonté tant de Siècles? Peut-on citer l'exemple d'un ſeul qui ait vaincu la durée de quatre mille ans? Homère n'en a point encore trois mille. Cependant admettons qu'un Auteur dure dix mille ans. Qu'eſt-ce que dix mille ans pour quelqu'un qui viſe à l'immortalité? Ce n'eſt rien. Ce tems, eu égard à ce que

peut durer le Monde, doit à peine être considéré comme un grain de sable comparé à ceux qui bordent les rivages immenses de la Mer. Et si l'on approche l'idée de ce même tems avec l'idée de ce que l'on doit entendre par l'immortalité, les dix mille ans ne paroissent pas plus considérables qu'un instant. Ces deux espaces de tems, qui semblent si différents, sont égaux, lorsqu'on les compare à l'Eternité.

L'Envie d'immortaliser son nom n'est donc qu'une chimère, dont on se démontre l'impossibilité, dès qu'on la considère attentivement ; & l'on est forcé de convenir que ceux qui ne croyent pas l'immortalité de l'Ame, ne peuvent jamais trouver une véritable consolation dans la trompeuse espérance d'éterniser leur mémoire. Ils ne sont pas plus satisfaits des autres choses sur les quelles ils fondent leur consolation ; car leurs espérances, leurs pensées, leurs jugemens n'ayant aucune stabilité, ils n'ont rien qu'ils se puissent promettre de conserver un jour entier. Leur prévoyance n'a pour objet que les choses présentes, & à leur égard tout est à la merci de la Fortune, jusqu'à leur Raison même, puisqu'elle n'est oc-

occupée que des choſes dont le Deſtin ſe jouë. Ils vivent, comme l'on dit, du jour à la journée, ſans ſonger aux maux qui peuvent leur arriver. N'eſt-il pas naturel que des Gens qui penſent de cette façon ne faſſent que de médiocres efforts pour dompter leurs Paſſions? Si ces efforts ſont plus pénibles que les chagrins que peuvent leur procurer ces Paſſions, ils doivent ſelon leur ſiſthême céder à tous les mouvemens qu'elles leur inſpirent. Ils ne ſont occupés que du moment préſent. C'eſt aſſez pour eux de rendre ce moment le moins malheureux qu'ils peuvent.

Un Homme, qui croit l'immortalité de l'Ame, cherche, non ſeulement à ſe guérir de ſes Paſſions pour être tranquile dans ce Monde; mais encore pour être heureux dans l'autre. Un Avare, qui dompte l'Amour qu'il a pour les richeſſes, conſidère qu'il ne doit pas craindre de perdre des biens paſſagers pour en recouvrer d'éternels. Le Pauvre, qui eſt dans l'indigence, prend patience, & ſuporte ſa miſère; il ne ſonge point à la faire finir par quelque mauvaiſe action, parce qu'il eſpère que ſon malheur ſera ſuivi d'une félicité qui durera toujours.

Un Vindicatif tâche d'oublier l'offence qu'on lui a faite, & fait ses efforts pour donner des bornes à sa Passion, parce qu'il attend la récompense des soins qu'il prend pour arrêter les mouvemens qui portent à la vengeance. Enfin tout Homme qui croit l'immortalité de l'Ame a un but bien plus attrayant, que celui qui ne vise qu'à une vertu humaine, & qui ne travaille que pour un moment.

MAIS, dira-t-on, nous voyons plusieurs Personnes qui croyent l'immortalité de l'Ame, & qui cependant ne pensent point à dompter leurs Passions. Je réponds que parmi les Gens qui disent être persuadés de l'immortalité de l'Ame, il y en a beaucoup, qui en étant foiblement convaincus, cherchent à en douter. Leur mauvaise conduite les anime à cultiver & à fomenter leurs doutes. Il y en a d'autres qui s'étourdissent, & qui cherchent à étouffer les remords dont ils sont déchirés. Enfin il y en a quelques uns en qui la raison agit si foiblement, que les secours qu'on retire de la croyance de l'immortalité de l'Ame leur sont moins utiles qu'aux autres. Mais, parce que certains Malades ne se serviroient point par entêtement, par caprice d'un remède excellent, & qui

qui feroit très propre à les guérir, faudroit-il conclure que ce remède ne vaut rien, & qu'on doit lui préferer un autre beaucoup plus foible & plus incertain?

Les Gens qui nient l'immortalité de l'Ame, n'ont que le fecours de la Vertu humaine pour vaincre les Paffions. Ceux qui admettent une autre Vie ont ce même fecours, & y joignent encore l'efpérance d'une Vie éternelle & heureufe. Je ne vois à cela aucune réponfe, & je ne me figure pas qu'on en puiffe faire.

Je crois vous avoir ouï dire, en lifant ma Lettre, que je deviens tous les jours plus dévote. Non: je tâche de devenir plus raifonnable, & de munir mon efprit & mon cœur contre les progrès que fait l'incrédulité dans notre Siècle. Je cherche à trouver en moi des reffources pour n'être point ébranlée par les Difcours & par les Ecrits de cette Secte d'Hommes téméraires, qui employent leur génie à élever les fondemens du Matérialifme & de l'Athéifme fur les ruines des vérités fondamentales de la Religion naturelle. Ces Hommes devroient être également odieux à tous les honnêtes Gens, de quelque Religion qu'ils foient; puisque le Turc, le Socinien, l'Arien, le Payen même, ne

font

ſont pas moins intéreſſés à la deffence de la divinité & de l'immortalité de l'Ame, que le Catholique, le Luthérien, & le Calviniſte. Je dis plus: c'eſt que tout bon Citoyen eſt obligé de contribuer, autant qu'il lui eſt poſſible, à combattre des opinions qui détruiſent toutes les vertus morales, qui enhardiſſent les Hommes à commettre ſans crainte les plus grands crimes, & qui aſſurent une éternelle tranquilité aux plus grands Scélerats.

Je finirai ma Lettre par cette Réfléxion. Dès qu'il n'y a ni vice ni vertu, comme il faut le ſoutenir en admettant la mortalité de l'Ame, il s'enſuit néceſſairement que, loin de chercher des moyens pour ſurmonter nos Paſſions, nous devons embraſſer avidement tout ce qui peut ſervir à les contenter. A quoi ſert de ſe tourmenter, & quelle récompenſe eſpère-t-on de la contrainte qu'on s'impoſe? Il faut être inſenſé pour préferer le bien public à ſa propre ſatisfaction. La ſeule félicité qu'il y ait, c'eſt de ſatisfaire tous ſes déſirs. Voilà les conſéquences affreuſes qui découlent néceſſairement d'une opinion qui n'admet après cette Vie aucune récompenſe réel-

le

le pour le bien, ni aucune punition pour le crime, & qui par conséquent regarde les bonnes & les mauvaises actions comme indiférentes à l'Auteur de la Nature.

JE vous enverrai dans quelque tems une petite Dissertation sur l'immortalité de l'Ame: j'espère qu'elle vous satisfera. Je suis &c.

LETTRE
DE
MONSIEUR LE MARQUIS D'ARG**,
A
MADEMOISELLE CO**.

VOTRE Lettre est très sensée, ainsi que le sont toutes celles que vous écrivez. Elle suplée parfaitement à ce qui manquoit à mes Réfléxions sur les Passions, & je ne puis me dispenser de convenir que le meilleur moyen qu'il y ait pour vaincre nos Passions m'avoit échapé. N'allez pas me faire l'injustice de croire, que c'étoit parce que je préferois, au secours que nous pouvons tirer de la croyan-

Il faut poſer comme un principe incontestable, que la véritable félicité de l'Homme consiſte dans un bien qui ne ſauroit lui être enlevé malgré lui. Doit-on regarder comme un bien ſolide une choſe qui peut nous être ravie à chaque inſtant, & qu'il n'eſt point en notre pouvoir de conſerver? Cette Vertu, dans la quelle les anciens Philoſophes, & pluſieurs modernes ont fait conſiſter la félicité, eſt impuiſſante, & ne ſauroit nous garantir du moindre mal. La ſatisfaction qu'elle donne, n'eſt qu'un orgueuil que la mort nous enlève avec tout le reſte. Pluſieurs Payens ont ſenti cette vérité. Ils ont connu qu'il falloit chercher hors de cette vie des idées qui flattaſſent l'Ame, & qui la recompenſaſſent des peines qu'elle eſſuyoit dans le Corps. Ceux même qui doutoient de l'immortalité de l'Ame aimoient à ſe perſuader que leur mémoire ſeroit éternelle, & convenoient que ſans cette eſpérance, la perte de la vie leur eut paru affreuſe. *La Mort*, dit Cicéron, *a quelque choſe de terrible pour ceux qui perdent tout en mourant; non pas pour ceux dont la gloire ne ſauroit mourir.* Voilà un ſentiment naturel à l'Ame qui reclame cet-

te

te immortalité qui est son partage, & sans l'idée de laquelle elle ne peut être heureuse. ¡Quelle triste ressource contre la nécessité de mourir, que cette prétendue gloire immortelle, qui ne consiste que dans les louanges que l'on nous donnera lorsque nous n'y serons plus sensibles! Que dis-je? Lorsque selon ces Philosophes nous serons anéantis! Quel desespoir, pour un Homme qui croit l'Ame mortelle, de savoir qu'il va mourir! S'il a été malheureux dans ce Monde, quels regrets de ne pouvoir pas gouter dans l'autre quelque bonheur! Et s'il a été heureux, quels regrets encore de ne pouvoir pas jouïr d'une immortalité heureuse!

Tous les raisonnemens Philosophiques sont de foibles secours pour consoler de la mort. Epicure recommandoit avec vivacité, dans ses derniers momens, à ses Disciples d'avoir soin de publier, de répandre ses Ouvrages, & de les rendre immortels, s'il étoit possible. Combien n'auroit-il pas été satisfait, s'il avoit cru que son Ame jouïroit de cette immortalité qu'il demandoit avec tant d'empressement pour ses Ecrits?

Le desir d'éterniser sa mémoire, si

croyance de l'immortalité de l'Ame, celui que nous recevons de l'amour de la gloire & des louanges. C'est par un oubli condamnable que j'ai manqué, & point du tout par une prévention, pour un sentiment que je suis bien éloigné d'adopter. Je fais moins de cas que vous ne le prétendez de cette prétenduë immortalité dans l'esprit des Hommes, dont les Auteurs sont ordinairement si flattés. J'ajouterai même quelque chose à ce que vous avez dit, c'est que soit que l'Ame soit immortelle, soit qu'elle soit mortelle, si nous raisonnions conséquemment, nous serions fort peu sensibles aux louanges que nous souhaitons qu'on nous donne après notre mort. Si l'Ame est mortelle, à quoi lui sert, lorsqu'elle n'existe plus, qu'elle soit louée des beaux Ouvrages qu'elle a produit, ou des belles actions qu'elle a exécutées? Et si elle est immortelle, elle regarde avec trop d'indiférence ce qu'elle a fait sur la Terre, pour que ses plaisirs puissent être augmentés par ce souvenir. A quoi sert donc après la mort cette gloire dont les plus grands Hommes sont si idolâtres? Je conviens que lorsque nous vivons, il est flatteur d'être loué. Les soins que nous nous

don-

donnons pour mériter l'estime des honêtes Gens, ont un but réel. Mais ceux que nous prenons pour obtenir des louanges quand nous n'y serons plus sensibles, me paroissent aussi ridicules qu'à vous. Je vous avoue naturellement que si je n'espérois que d'être approuvé après ma mort, je prendrois beaucoup moins de peine, que je n'en ai pris jusques-ici pour mériter les suffrages du Public, & des Gens avec qui je vis journellement.

Je ne trouve de véritable bien que celui qui flatte mes sens & mon esprit. L'estime de mes Contemporains m'affecte, me touche, me satisfait. Celle de la Postérité me paroit un beau songe; mais ce n'est qu'un songe qui finira dès que je mourrai. Jouïssons du moment présent, sans nous inquiéter de l'avenir. Suivons le précepte du sage & spirituel Horace; & disons avec lui: que celui-là seul est heureux & maître de lui-même, qui peut dire chaque jour: j'ai vécu. Vivons donc. Eloignons, autant qu'il nous est possible, les soins & les inquiétudes. Songeons sans cesse que l'heure perduë ne se retrouve plus, & que les plaisirs de ce Monde ne peuvent nous toucher que pendant le tems que nous y restons. Aimons

constamment la Vertu pour la satisfaction qu'elle nous donne, & non par l'espérance qu'elle immortalisera notre mémoire chez les Hommes. Je suis &c.

ADELAIDE,

Nouvelle Africaine,

PAR MADEMOISELLE CO**.

APRÈS deux ans d'amour, de peines & de soins, Dom Sanchez, Gentil-Homme Espagnol, avoit obtenu sa Maitresse en mariage. Les Parens de cette belle Personne s'étoient opposés assez long-tems au bonheur de Dom Sanchez. Ils trouvoient qu'il avoit peu de bien; mais ayant été nommé Colonel d'un Régiment de Dragons, en faveur de ce grade, & dans l'espoir du rang où il pouvoit parvenir, ils consentirent à lui accorder leur Fille.

LE mariage, loin de diminuer la tendresse de Dom Sanchez, lui donna de nouvelles forces. La possession d'Elvire lui paroissoit un bien inestimable. Il étoit dans ces sentimens, lorsqu'il reçut l'ordre de

de partir pour Ceuta. Il devoit rester selon toutes les apparences dans cette Ville plus d'une année. L'idée de se séparer d'Elvire pour un tems qui lui paroissoit aussi long, l'accabloit de douleur. Quelque peine qu'il eut d'exposer aux dangers de la Mer ce qu'il avoit de plus précieux, il résolut de mener son Epouse avec lui. Elvire l'y détermina entièrement. Elle ne pouvoit suporter l'absence d'un Mari qu'elle adoroit. Elle lui témoignoit sa peine par ses pleurs. Quand Dom Sanchez n'auroit point songé à faire voyager en Afrique son Epouse, il en eut pris la résolution pour tarir des larmes qui lui étoient si chères. Il s'embarqua donc avec elle à Cadix. Il comptoit faire le trajet en moins de 24. heures. La Fortune en avoit disposé autrement. Un sort fatal étoit reservé à ces tendres Epoux. Ils étoient destinés aux maux les plus cruels.

Un Pirate Tunissien attaqua le Vaisseau sur lequel étoit Elvire & Dom Sanchez. Après un Combat assez long, & dans lequel Dom Sanchez fit des actions d'une valeur héroïque, le Pirate se rendit maître du Vaisseau Espagnol. Qu'on se figure la douleur d'Elvire, & le desespoir

de Dom Sanchez. Il étoit bleſſé au bras. Sa tendre Epouſe étoit auprès de lui, lorſque les Corſaires entrèrent dans le Bâtiment. Le Capitaine Tuniſſien fut frapé de l'air noble de Dom Sanchez, & de la beauté d'Elvire. Quelque peu affables que ſoient les Gens de ſon eſpèce, il ſentit tout-à-coup une partie de ſa fureur s'évanouïr. Il parla d'une manière fort douce à ces illuſtres Malheureux. Il ordonna qu'on prit ſoin de Dom Sanchez & qu'on pensât ſa bleſſure.

LES Pirates, contens de leur priſe, firent route vers Tunis. A peine y furent-ils arrivés, qu'ils partagèrent le butin & les Eſclaves. Elvire & Dom Sanchez n'avoient pas été ſéparés pendant le Voyage. Ils avoient eſpéré qu'ils ne le ſeroient pas à Tunis. Le Capitaine les avoit flattés qu'ils ſeroient vendus au même Maître. Mais en débarquant les Priſonniers, & en les préſentant au Dei, ſelon la coutume du Païs, afin qu'il choiſit en qualité de Souverain ceux dont il pouvoit avoir beſoin, la beauté d'Elvire fit ſon malheur & celui de Dom Sanchez. Le Prince, charmé de l'air noble de cette Eſpagnole, réſolut de la placer auprès de ſa Fille unique qu'il aimoit extrêmement. Il

ordonna qu'on la conduisît dans son Serrail, & permit aux Corsaires de disposer à leur gré des autres Esclaves.

LORSQUE le Dei se fut retiré, & que l'on eut annoncé à Elvire la funeste nouvelle qu'elle alloit être séparée de son Epoux, elle pensa expirer de douleur. D'épais nuages couvrirent ses yeux; la voix lui manqua; elle ne put prononcer que ces mots en tombant évanouïe dans les bras de son Epoux: *Laissez-moi mourir: la mort seule peut me sauver du malheur qui m'attend.* Dom Sanchez étoit encore plus malheureux que son Epouse. L'évanouïssement dans lequel elle étoit tombée suspendoit le cours de sa douleur. Mais la connoissance qu'il conservoit dans une situation aussi triste lui faisoit sentir toute la rigueur du sort qui l'accabloit. Il fut cent fois tenté de se saisir du poignard d'un Turc qui étoit auprès de lui, & de se donner la mort. Si l'état où il voyoit Elvire ne l'eut retenu, il eut mis fin à son infortune. Son Ame flottoit entre le desespoir & la pitié. Il considéroit Elvire qu'il alloit perdre, Elvire dont il alloit être séparé pour toujours, Elvire qu'il adoroit, Elvire du malheur de laquelle il étoit la cause inno-

 cente.

cence. La mort lui paroiſſoit alors un bien, & ſa fureur étoit prête à prendre le deſſus. Mais l'état d'Elvire qui alloit être privée pour toujours d'un Epoux qu'elle aimoit tendrement, un reſte d'eſpérance de pouvoir la rejoindre, tout cela fit reſoudre Dom Sanchez à vivre, & à ſupporter des maux qu'on ne peut connoître ſans avoir aimé. La mort qui ſépare deux Amans eſt beaucoup moins cruelle à celui qui ſurvit, que n'eſt affreux un éloignement qui prive de l'Objet qu'on aime. Il eſt terrible pour un cœur bien épris de voir mourir ſa Maîtreſſe : il l'eſt encore plus de la voir dans la puiſſance d'un Rival.

Elvire ne revenoit point de ſon évanouïſſement. Dom Sanchez la preſſant dans ſes bras lui diſoit en verſant un torrent de pleurs : belle Elvire, écoutez la voix de votre Epoux. C'eſt lui qui vous prie de revenir à vous-même. Nos maux ne ſont point ſans remède. Le Ciel qui nous force à nous ſéparer aujourd'hui, nous rejoindra peut-être plutôt que nous ne penſons. Les larmes de Dom Sanchez qui tomboient en abondance ſur le viſage d'Elvire la rapelèrent à la vie plutôt que ſes diſcours. Elle ouvrit les yeux,

yeux, les tourna foiblement vers son Epoux, & ne pouvant retrouver l'usage de la parole, elle poussa un soupir. Ce soupir fut suivi de quelques pleurs qui sembloient s'échaper involontairement. Dans le prémier moment d'une douleur telle que celle d'Elvire, le cœur saigne, & les yeux pleurent fort peu. Ce n'est qu'après un certain intervalle entre l'accablement & la douleur, que les larmes coulent en abondance. Elvire resta encore quelques momens sans paroître aussi affligée qu'elle l'étoit; mais enfin, lorsqu'elle eut recouvré entiérement l'usage des sens & de la voix, elle s'écria en jettant un bras au cou de son Epoux: c'en est donc fait! Je vous perds, & je vous perds pour toujours! Ha! voyage fatal, funeste envie de vous suivre! C'est moi, qui suis la cause de notre malheur. Je vous ai pressé de me conduire à Ceuta. Hélas! infortunée que je suis, pour n'avoir pas voulu rester une année sans vous voir, je vais être séparée de vous pour jamais! A ces mots, Elvire fut encore prête à perdre la connoissance: une nouvelle pâleur se répandit sur son visage. Dom Sanchez l'embrassant & mêlant ses larmes aux siennes, lui dit: non, belle Elvire, nous

ne sommes point séparés pour toujours. Je vais écrire en Espagne. Vos Parens auront soin de payer notre rançon. Nous retournerons encore dans notre Patrie, J'en ai une certitude intérieure qui suspend une partie de ma douleur. Ha! dit Elvire, & si le Maitre que je vais avoir, prend du goût pour moi? Si ce peu de beauté qu'on me trouve, & que je déteste aujourd'hui, vient à lui plaire? Qu'allons-nous devenir, malheureux Dom Sanchez? Ah! laissez-moi mourir: je ne puis suporter cette idée; elle m'accable, elle me desespère. Au nom du Ciel, Madame, repliqua Dom Sanchez, ne frappez point mon cœur par l'endroit le plus sensible, & n'offrez point à mon Ame une image qui la tuë. Espérons un sort moins cruel que celui que vous craignez. Puisqu'il est une Providence qui conduit & qui règle tout, comptons sur son secours. Deux cœurs aussi vertueux & aussi tendres que les nôtres, ne sont point faits pour servir d'exemple de la grandeur des maux que peut causer la plus rigoureuse Fortune. J'entrevois déjà dans notre sort, continua Dom Sanchez, une espèce de bonheur. Vous restez à Tunis, & l'on poura plus aisément a-

voir

voir de vos nouvelles en Espagne. Vous êtes, il est vrai, Esclave du Dei; mais il vous destine à être auprès de sa Fille. Je l'ai appris de ceux à qui il a donné l'ordre de vous conduire, & vous n'êtes point dans l'appartement de ses Femmes.

CETTE dernière circonstance calma un peu le desespoir d'Elvire. Quand les chagrins sont parvenus au plus haut point, & qu'on croit être perdu sans ressource, une foible lueur d'espérance produit alors un effet pareil à celui que feroit une consolation plus réelle dans une autre situation. Eh bien donc, dit Elvire, je vivrai, puisque vous me l'ordonnez; je ferai plus, j'espèrerai. Mais vous, qu'allez-vous devenir? Je l'ignore, répondit Dom Sanchez, & je ne sai entre les mains de qui je tomberai; mais ne craignez rien pour moi, puisqu'aïant la liberté de sortir, il me sera aisé, quelque Maître que j'aie, de donner de nos nouvelles en Espagne. Que sais je? Peut-être en attendant notre liberté trouverai-je le moyen d'avoir des vôtres? L'amour est ingénieux. Espérons tout de lui.

ELVIRE alloit répondre, mais les Gens destinés à la conduire chés le Dei,

la pressèrent de partir. Cet ordre renouvella ses douleurs. Le peu de consolation qu'elle avoit reçuë se dissipa. Elle se jetta au cou de Dom Sanchez. Non, dit-elle, j'aime mieux mourir dans ce moment, que de me séparer de vous. Les Gens que le Dei avoit chargés d'amener Elvire, étoient si touchés de sa douleur, qu'ils n'ôsoient agir de force pour l'arracher des bras de son Epoux. Dom Sanchez s'aperçut de leur embarras. Il craignit qu'appréhendant de déplaire à leur Maitre, ils n'agissent de force, & que cela n'aigrit & n'augmentat le desespoir de sa chère Epouse. Il vit qu'il étoit tems de faire un effort sur lui-même. Adieu, dit-il, belle Elvire, en cessant de la tenir dans ses bras. La fin de notre malheur ne peut venir que de notre constance. Commençons donc dès ce moment à nous roidir contre les coups de la Fortune. Conservez votre vie. Songez que les jours d'un Epoux qui vous adore, sont attachés aux vôtres, & que notre seul desespoir peut nous empêcher de nous réunir. A ces mots, Dom Sanchez s'éloigna d'Elvire. Les Domestiques du Dei l'emmenèrent fondante en larmes. Elle tint les yeux attachés sur Dom

Dom Sanchez jusqu'au moment qu'elle cessa de le voir.

Après le départ d'Elvire, Dom Sanchez resta immobile, & entiérement absorbé dans son desespoir. On fit le partage des Prisonniers, sans qu'il s'en apperçût, quoiqu'il y fut présent. Il n'en eut connoissance que, lorsqu'étant échu à un Pilote Corsaire qui demeuroit ordinairement à Portofarino, Port de Mer à huit ou dix-mille de Tunis, son nouveau Maître l'avertit de se tenir prêt à partir le lendemain. Dom Sanchez fut fâché d'être obligé de s'éloigner de Tunis. Il laissoit dans cette Ville ce qu'il avoit de plus cher au Monde. Mais sachant qu'il n'auroit pu voir Elvire, quoiqu'il eut vécu dans le même endroit qu'elle, & considerant qu'il étoit encore plus à portée d'avoir des nouvelles d'Espagne dans la Ville où il alloit, qu'il ne l'auroit été à Tunis, il se consola de ce nouveau désagrément que lui causoit sa mauvaise fortune, tous les autres Espagnols, hors lui seul, étant restés à Tunis.

Lorsque Dom Sanchez fut arrivé à Portofarino, il tâcha d'adoucir la rigueur de son esclavage en gagnant l'amitié de son Maître. Il entendoit parfaitement

l'art

l'art de cultiver les fleurs. Le Corsaire, avoit un fort beau jardin. Dom Sanchez en prit soin, & réussit si bien, que Benazira (c'étoit ainsi qu'on appelloit son Patron) l'aima bientôt véritablement. Ce fut une consolation pour Dom Sanchez. Il en avoit besoin dans l'état où il se trouvoit. Il avoit écrit en Espagne, & ne recevoit point de nouvelles. Il ne savoit à quoi attribuer le silence des Parens de son Epouse; car pour les siens, ils n'étoient point en état de pouvoir fournir sa rançon. Il se trouvoit dans cette triste situation, lorsqu'un nouveau malheur vint se joindre à tous ceux qui l'accabloient déja. Il apprit que le Père de son Epouse avoit eu des démêlés avec un Prêtre pour des affaires d'intérêt, & que l'ayant fait condamner par les Juges séculiers, le Prêtre de qui il avoit été autrefois intime Ami, & qui connoissoit ses sentimens & le fond de son cœur, l'avoit accusé à l'Inquisition d'avoir tenu des propos licentieux sur la Religion. On l'avoit arrêté, condamné à deux ans de prison, & à une amende si considérable, qu'elle excédoit la valeur de tout son bien. Par ce funeste accident, Dom Sanchez perdoit presque l'espoir de sortir

tir d'esclavage. Près de quatre mois s'étoient écoulés depuis qu'il étoit à Portofarino. Ces quatre mois lui avoient paru quatre Siécles de tourmens & de peines. Son Maître qui n'ignoroit pas le sujet de sa tristesse, tâchoit de la diminuer par les bonnes manières qu'il avoit pour lui. Il le considéroit plutôt comme un Ami, que comme un Esclave. Il ne l'employoit uniquement qu'à cultiver les fleurs de son jardin. Quelque doux que fut cet emploi, il devoit cependant paroître dur à un Homme tel que Dom Sanchez. On conçoit sans peine qu'un Officier élevé & nourri parmi des Gens de distinction qui ont accoutumé de regarder avec mépris les Personnes destinées à servir les autres par le malheur de leur naissance, souffre toujours de se trouver dans un état qu'il considère comme honteux. Les seuls vrais Philosophes peuvent suporter tranquillement une pareille disgrace. Ils se sont fait un usage de regarder tous les Hommes comme égaux. Ils sont aussi fermes, aussi grands, aussi généreux dans les fers, qu'ils le seroient sur le Thrône. L'Amour fit pour Dom Sanchez ce qu'auroit pu faire la Philosophie. La tendresse qu'il ressentoit

demandât une rançon trop considérable. Elle n'ôsoit pas même dire que c'étoit l'amour qui faisoit couler ses larmes. Si les Eunuques l'eussent appris, ils auroient redoublé leur vigilance, & lui auroient peut être ôté le peu de liberté dont elle jouïssoit. Elle avoit la permission de se promener dans les jardins du Serrail, ce qui étoit pour une Esclave comme elle une faveur singulière.

La tristesse d'Elvire augmentoit chaque jour. Depuis près de cinq mois, elle n'avoit reçu aucune nouvelle ni de Dom Sanchez, ni de sa Famille. Elle craignoit quelque-fois que son Epoux ne fut mort. Elle ne pouvoit déviner le malheur qui étoit arrivé à son Père; & comme elle ne doutoit point que s'il avoit été instruit de son Esclavage, il n'eut pris des mesures pour le finir, elle en concluoit qu'il devoit être arrivé quelque nouvel accident à Dom Sanchez. Cette idée cruelle la frappa si fort, que peu s'en fallut qu'elle ne fut la cause de sa mort. Elle tomba dans une si grande mélancolie, que la fièvre qui s'y joignit, la mit bientôt à l'extrémité.

L'Amitié d'Adelaïde étoit déjà si forte, que cette belle Africaine ne put

voir

voir sa chère Elvire en danger, sans être elle-même malade de chagrin. Le Dei, qui aimoit sa Fille à l'excès, fut au desespoir de son incommodité; & comme il savoit que le secret le plus sûr pour lui rendre la santé, c'étoit de rétablir celle d'Elvire, il ordonna qu'on employât tous les moyens pour guérir cette Esclave. Les soins qu'on prit, produisirent quelque effet; mais le mal d'Elvire n'étoit point de ceux qui peuvent être guéris entièrement: la fièvre cessa, & la mélancolie continua. Le Dei craignit qu'Elvire ne fut bientôt aussi malade qu'elle l'avoit été; & ne voulant plus exposer, s'il étoit possible, la santé de sa chère Fille Adelaïde, qui étoit entièrement rétablie depuis que les jours d'Elvire paroissoient n'être plus en danger, il résolut d'envoyer pour quelques semaines Adelaïde & Elvire dans une belle Maison de Campagne, dont l'air étoit excellent, & beaucoup meilleur que celui de Tunis. Cette Maison étoit située au bord de la Mer. Elle apartenoit à un Turc nommé Osman favori du Dei. Toutes les années Adelaïde alloit y passer une partie de l'Eté avec ses Esclaves & les Eunuques destinés à sa garde. Elle y

jouïssoit cependant d'une liberté assez grande, & son Père, qui cherchoit à lui procurer tout ce qui pouvoit lui faire plaisir, avoit permis qu'on la laissât promener dans les Jardins, quoiqu'ils ne fussent point fermés du côté du rivage de la Mer où ils aboutissoient.

Le Dei ayant averti Adelaïde de son dessein, elle en fut charmée, croyant que la liberté dont sa chère Elvire jouïroit à la Campagne diminueroit sa mélancolie. Elle se hâta de partir le plutôt qu'elle put. Envain Osman demanda quelque tems pour pouvoir mettre sa Maison dans un état convenable à y loger la Fille de son Souverain. Adelaïde ne lui donna que trois jours, après lesquels elle partit pour la Campagne. Elvire la suivit avec quelque plaisir. Elle ne fut point insensible à la satisfaction de sortir d'un Palais, où elle étoit enfermée depuis cinq mois. La liberté a des charmes, même pour les Cœurs les plus malheureux. Elvire espéroit d'ailleurs y pouvoir trouver quelque occasion de s'informer de Dom Sanchez, & d'en apprendre des nouvelles. Cette idée étoit seule capable de dissiper sa mélancolie. Adelaïde s'aperçut dès le prémier jour qu'el-

le fut arrivée dans sa nouvelle demeure, que sa chère Elvire étoit moins triste. Elle lui en témoigna sa joye de la manière la plus tendre & la plus empressée, & fit ce qu'elle put pour la persuader de bannir de son esprit toutes les idées qui pouvoient l'affliger.

CINQ ou six jours s'étoient deja écoulés depuis qu'Adelaïde étoit dans cette Maison de Campagne, sans que sa gayeté & sa bonne humeur parussent diminuer. Un soir, après s'être promenée dans les Jardins assez long-tems, elle se retira dans son appartement plus réveuse qu'à l'ordinaire. Sa réverie ne diminua pourtant rien des caresses qu'elle avoit accoutumé de faire à Elvire. Elle l'embrassa plusieurs fois, & la serrant dans ses bras, ses yeux se remplirent de larmes. Envain elle voulut les cacher, Elvire s'en aperçut. Qu'avez-vous, belle Adelaïde, lui dit-elle, & que vous est-il donc arrivé qui ait pu vous chagriner jusqu'à vous faire verser des pleurs? Pourquoi voulez-vous me déguiser vos sentimens? Vous avez quelque peine que j'ignore. Vous n'ôsez me la confier. Craignez-vous que je n'y prenne pas assez de part? Ha! les obligations

que je vous ai, les bontés dont vous m'accablez journellement sont trop gravées dans mon Cœur. Parlez-moi naturellement. On soulage ses chagrins en les racontant à des Personnes qui s'y intéressent. Ne me déguisez rien. Peut-être pourai-je servir à votre consolation. Nous sommes souvent si occupées de nos douleurs, que nous n'apercevons point les remèdes que nous pouvons y apporter. Les conseils de nos Amis moins prévenus, nous sont très utiles dans ces momens. Un Cœur trop sensible grossit toûjours les malheurs qui le touchent.

CES derniers mots arrachèrent un profond soupir à Adelaïde. Ha! dit-elle, en versant quelques pleurs, mes maux sont sans remède. J'avois resisté aux prémiers coups que m'avoit porté un Destin barbare; mais ma constance s'est entièrement évanouïe aujourd'hui. Envain ai-je voulu appeller la raison & la gloire à mon secours; un mouvement plus fort m'a entrainée; je n'ai pû resister à une impression qui m'a privée par sa force des ressources que j'ai cherchées inutilement dans les réfléxions que je faisois sur l'état affreux que je me préparois.

J'AI

J'AI peine à vous comprendre, dit Elvire. Je ne ſai comment expliquer vos diſcours. Vous parlez comme une Perſonne dont l'amour cauſeroit les malheurs ; mais la manière dont nous vivons me fait ſentir le faux de mes conjectures. Il faut voir pour aimer, & vous ne voyez ici Perſonne.

ELVIRE alloit continuer de parler, lorſqu'Adelaïde lui ſerrant tendrement la main, lui dit d'une voix foible & tremblante. Hélas! ma chère, il n'eſt que trop vrai ; j'aime, & pour toute ma vie. Mais c'eſt peu de dire aimer ; j'idolâtre l'Objet qui ma ſû plaire. Je voudrois lui ſacrifier ma grandeur, mes richeſſes, le rang de mon Père. Contente de ſa tendreſſe, l'état abjet dans le quel il eſt me paroitroit plein de charmes; car enfin, ma chère Elvire, après vous avoir appris mes malheurs, je ne dois pas vous cacher mes égaremens. Cet Amant que j'aime avec tant de vivacité, n'eſt qu'un ſimple Eſclave employé à la culture des Jardins de cette Maiſon. Que me dites-vous, repartit Elvire, avec un air ſurpris? Eſt-il poſſible! .... Arrêtez, Elvire, dit Adelaïde, en interrompant ſa Confidente: je me ſuis dit à moi-même

tout ce que vous pouriez me dire. Si vous m'aimez, n'augmentez point ma douleur. Je suis déja assez infortunée, sans que vous m'accabliez par des reproches. Je ne vous demande point que vous preniez pitié de mon sort; je n'exige point que vous serviez ma tendresse, que vous flattiez ma passion. Je veux mourir; le sort en est jetté; & vous ignoreriez un secret que j'emporterai dans le tombeau, si vous ne me l'aviez arraché. Cependant je vous demande par toute l'amitié que vous m'avez jurée, par celle que j'ai pour vous, de ne jamais me reprocher ma foiblesse. Il seroit inutile que vous essaiassiez de la guérir. Le trait dont je suis frapée est trop enfoncé dans mon cœur; la mort seule peut l'en arracher.

ECOUTEZ-moi, Adelaïde, dit Elvire, écoutez-moi. Ce n'est point contre vous que je me recrie, c'est contre un Sort cruel qui poursuit obstinément les cœurs les plus vertueux. Ha! souffrez qu'en vous plaignant, je condamne ce Destin fatal qui répand un poison dangereux sur vos plus beaux jours. Quoi! la solitude profonde dans la quelle nous vivons n'a pu garantir votre cœur d'une passion

passion violente! Barbare Fortune, il falloit donc qu'Adelaïde fut aussi malheureuse qu'Elvire! En finissant ces mots, l'idée de Dom Sanchez l'affecta si fort, que les sanglots lui coupèrent la parole : elle vouloit parler, & elle ne pouvoit retrouver l'usage de la voix.

Adelaide étoit dans un état aussi douloureux que celui d'Elvire. Ces deux aimables Personnes se regardoient, s'embrassoient de tems en tems, fondoient en larmes, & ne se disoient rien. Enfin Adelaïde rompit la prémière le silence. Cessez, dit-elle à Elvire, d'augmenter mon affliction par la vôtre. Je suis sensible autant qu'on le peut être aux marques d'amitié que vous me donnez. Ne craignez point que j'en abuse. Je ne vous presserai jamais de servir ma passion, & je suis trop contente que vous me plaigniez, & que vous ayez assez de complaisance pour excuser ma foiblesse. Vous n'aurez pas long tems à souffrir mes égaremens. Je sens qu'il m'est impossible de resister au chagrin qui me dévore; & j'ai résolu de finir par le fer ou par le poison une vie qui m'est à charge. Juste Ciel! quel dessein, s'écria Elvire! Ha! je ne souffrirai point que

vous l'exécutiez. Eſt-ce là l'amitié que vous m'avez promiſe? Vous voulez donc abandonner aux maux les plus cruels votre chère Elvire? Que deviendra-t-elle, dès qu'elle ne vous aura plus? Dans quels nouveaux malheurs ne va-t-elle pas être plongée? Mais que voulez-vous que je faſſe, repliqua Adelaïde? J'aime, & rien ne peut me guérir de mon amour. L'idée de mon Amant eſt toujours préſente à mon eſprit; ſans ceſſe je le vois, je le conſidère, je le ſuis des yeux; chaque moment augmente ma tendreſſe. Si vous ſaviez combien il m'a couté de peines & de ſoins de me contraindre depuis quelques jours. Hélas! lorſque je vous paroiſſois gaye & enjouée, je venois un inſtant auparavant de me baigner dans mes larmes. Enfin le feu dont je ſuis dévorée prenant toujours de nouvelles forces, il m'a été impoſſible de vous cacher plus long-tems mon trouble. Vous voulez que je vive. Quels triſtes jours vont donc être les miens! Pouvez-vous demander que je ſouffre un mal qui m'accable, & auquel je ne vois aucun remède? Laiſſez-moi mourir: votre pitié & votre amitié exigent que vous me rendiez ce ſervice. C'eſt le plus grand

que

que je puiſſe attendre de vous. Non, vous ne mourrez point, dit Elvire, vous vivrez, & vous vivrez pour être heureuſe. Vous ne pouvez vous deffendre d'aimer: aimez donc. Si l'Amour eſt une foibleſſe, l'excès la juſtifie. Vous ſuivez une impreſſion à la quelle votre raiſon n'a pû reſiſter. Vous devriez rougir de votre paſſion, ſi vous aviez cedé ſans combattre; mais vous obéiſſez à un pouvoir ſuprême. Vivez, vivez, Adelaïde, & perdez pour toujours la funeſte envie de finir de ſi beaux jours. Mais ces jours, repliqua Adelaïde, en vivant & en aimant ne ſeront-ils pas toujours remplis d'amertume? Eſt-il un ſort plus cruel que celui d'aimer ſans eſpoir d'être aimée? He! pourquoi ne ſerez-vous point aimée, reprit Elvire? N'êtes-vous pas faite pour l'être? Fille de Souverain, belle, charmante, vous craignez de ne pouvoir plaire à un ſimple Eſclave? Perdez un ſentiment auſſi peu vrai-ſemblable, & ne vous forgez point des maux imaginaires. Mon cœur, dit Adelaïde, écoute avidement des diſcours qui raviſſent mon Ame. Je viverai, puiſque vous le voulez, & je vivrai contente, ſi vous

m'aidez de vos conſeils, & ſi vous me conſervez votre amitié.

ELVIRE embraſſa tendrement Adelaïde, & après l'avoir aſſurée d'une amitié éternelle, & d'un zèle que rien ne pouroit diminuer; puis-je, lui dit-elle, vous prier de m'apprendre par quel hazard l'Amour a ſéduit votre cœur? Je vais, lui répondit Adelaïde, vous raconter l'Hiſtoire la plus ſingulière, & qui peut ſervir de preuve qu'il n'eſt point de cœur, quelque précaution que l'on prenne, qui ſoit à l'abri des traits de l'Amour. Vous vous rapellerez ſans doute que le ſecond jour que nous fumes arrivées dans cette Maiſon de Campagne, j'allai me promener toute ſeule dans le Boſquet qui termine les Jardins du coté de la Mer? J'apperçus un Eſclave qui arroſoit des fleurs. Sa phiſionomie me frappa. Il eſt fait, belle Elvire, pardonnez ces expreſſions à ma tendreſſe, comme on dépeint l'Amour. Sa phiſionomie eſt douce & ſpirituelle, ſes yeux ſont remplis de feu, ſes traits ſont réguliers, ſa taille eſt avantageuſe, l'habillement d'Eſclave n'ôte rien à la nobleſſe de ſon air. Je le regardai avec un

un plaisir dont je ne démêlai point d'abord la cause. Je restai près d'un quart d'heure à le considérer sans sortir de la place où j'étois. Je craignois, si je venois à marcher, si je faisois le moindre bruit, qu'il ne m'aperçut, & qu'apréhendant d'être puni pour s'être rencontré dans le même lieu où j'étois, il ne se retirât. Cependant plus je le voyois, & plus je trouvois du plaisir à le voir. Je ne pus resister à la tentation de m'avancer un peu plus vers lui pour le mieux examiner. Je me glissai derrière les arbres, & je m'approchai assez près pour avaler à longs traits le poison qui s'est répandu dans mon cœur. Ha! ma chère Elvire, que cet Esclave me parut aimable! J'aurois passé le reste de la journée à le contempler; mais l'idée de le revoir tous les jours au même endroit sans qu'il s'en aperçut, m'obligea à me retirer le plus doucement qu'il me fut possible pour n'être point découverte. Je ne manquai pas le lendemain à la même heure de me rendre dans le Bosquet. Je le vis encore; je le considérai attentivement; je le trouvai plus beau que le premier jour. Mon Amour prit de nouvelles forces. Je commençai à con-

connoitre mon égarement. J'en rougis de honte & de dépit; je voulus fuir, mais il n'étoit plus tems; je ne pus jamais m'arracher du Bosquet; je m'y arrêtai beaucoup plus que la prémière fois. Enfin, que vous dirai-je, belle Elvire? Je n'ai jamais manqué un seul jour d'aller admirer mon Amant. Mais hier l'Amour acheva de me priver de ma raison. . Je trouvai l'Esclave assis, regardant le Ciel tristement, & versant des larmes. Il me sembla l'ouïr parler; mais je ne pus entendre ce qu'il disoit. Sans doute il se plaignoit du sort qu'il éprouve. Si quelqu'un fut jamais fait pour n'être point Esclave, c'est lui. Il semble être né pour donner des fers, & non pour en porter. Si j'ôsois, ma chère Elvire, vous ouvrir le fond de mon cœur; si j'ôsois vous déclarer des sentimens que je crains que vous ne condamniez. Mais pourquoi appréhenderois-je de vous dire mes plus secrettes pensées? N'êtes-vous pas cette Elvire qui m'a juré une amitié éternelle, cette Elvire qui a pitié de l'état où elle me voit? Oui, ma chère, je ne veux rien vous cacher. Si vous voulez m'aider, & que le Ciel favorise mes desseins, je romprai les fers de mon Amant,

Amant, je vous rendrai la liberté, & je deviendrai la Personne du monde la plus heureuse. Vous m'avèz si souvent parlé du bonheur dont jouïssoient les Femmes Européennes. Ce bonheur, si je pouvois le partager avec mon Avant, me paroîtroit cent fois plus précieux, que l'état où je vis aujourd'hui. Je suis Fille de Souverain, il est vrai; mais je n'en suis pas moins Esclave. Mes jours s'écoulent dans une triste solitude. Si je reste dans ce Pays, je deviendrai un jour le partage d'un Mari jaloux, barbare; qui partagera son cœur entre moi & un nombre de Rivales; peut-être me donnera-t-il la douleur de me préferer la dernière de ses Esclaves. D'ailleurs, le cœur plain d'une Passion aussi forte que l'est celle que je sens, je ne regarderois jamais un Époux que comme un Tyran odieux. Croyez-moi, chère Elvire, profitons de l'occasion: saisissons le moment, vous de recouvrer votre liberté, & moi de posseder pour toujours mon Amant. Nous sommes encore dans cette Maison pour six semaines: employons-les à notre bonheur. Parlez à mon Amant; sondez-le; voyez si nous pouvons compter sur lui. Assurez-le que je l'adore. Quand un cœur aime aussi ten-

tendrement, aussi fortement que le mien, la contrainte n'est plus de saison, & le déguisement est un crime. S'il veut m'enlever, je lui en donnerai les moyens. Nous partirons tous trois pour l'Espagne. J'emporterai assez d'or & de diamans pour vous rendre riches tous deux.

ELVIRE avoit été agitée de tant de différens mouvemens en entendant parler Adelaïde, qu'elle n'avoit point songé à l'interrompre. L'idée de retourner en Espagne, de pouvoir apprendre des nouvelles de son cher Epoux; l'espoir de lui rendre la liberté, & d'être réunie avec lui; tout cela l'avoit d'abord affectée au point qu'elle n'auroit pas balancé d'accepter le parti qu'on lui offroit. Mais des réflexions fâcheuses succedoient à ses desirs flatteurs. Elle trembloit qu'un projet aussi hardi que celui de s'enfuir ne fut découvert; qu'elle n'essuyât toute la rigueur du courroux du Dei; & que la tentative qu'elle feroit pour se procurer la liberté, ne rendit inutiles les soins qu'elle pensoit que Dom Sanchez devoit se donner pour la lui procurer. Elle n'avoit eu aucune connoissance du malheur arrivé à son Père; elle espéroit toujours que ses maux finiroient. L'embarras

où étoit Elvire dura encore quelques inſtans, après qu'Adelaïde eut ceſſé de parler. Cette belle Africaine attendoit en tremblant & les yeux baiſſés la réponſe de ſa Confidente. Elle lui fut plus favorable qu'elle n'avoit ôſé le penſer. L'empreſſement de revoir Dom Sanchez l'emporta enfin dans le cœur d'Elvire ſur la crainte. Elle ne pouvoit plus ſuporter l'abſence de ſon Epoux. La mort lui paroiſſoit plus douce que l'état où elle ſe trouvoit. Elle ſe réſolut d'employer tous les moyens pour en ſortir, & accepta ceux que lui offroit Adelaïde. Je veux, lui dit-elle, tout ce que vous voulez. Je n'ignore point le danger où nous allons nous expoſer; mais enfin quelque ſoit le ſort que le Ciel nous reſerve, il ne ſauroit être plus triſte que celui que nous éprouvons. Vous ignorez encore la moitié de mes malheurs, & lorſque je vous aurai appris ce que je vous ai caché juſques-ici, vous verrez bien que l'eſclavage n'étoit pas le plus grand de mes maux.

ADELAIDE fut ſi charmée des prémières paroles d'Elvire, qu'elle fit peu d'attention aux dernières. Dans un autre tems elle eut voulu ſavoir quels étoient ces maux dont ſon Amie ſe plai-

gnoit;

gnoit; mais pour lors, elle ne ſongeoit qu'à la promeſſe qu'on lui faiſoit de ſervir ſa Paſſion. Elle ſe jetta au cou d'Elvire, & la tenant dans ſes bras; ma chère, lui dit-elle, je ſuis la plus heureuſe Perſonne du monde. Tout ira bien, puiſque vous entrez dans mes deſſeins. Mais continua-t-elle, avec un air d'impatience qui fit ſourire Elvire, quand eſt-ce que vous parlerez à mon Amant? Il faut que ce ſoit dès demain matin. Vous le trouverez dans les Jardins au même endroit où je le vois tous les jours. Je ne vous accompagnerai point, parce que ne ſortant ordinairement que lorſque le Soleil eſt déjà tombé, on pouroit être curieux de ſavoir où je vais, & tout feroit perdu, ſi l'on avoit le moindre ſoupçon. Comme il pouroit peut-être refuſer d'ajouter foi à vos diſcours, vous prenant pour une ſimple Eſclave, vous lui donnerez de ma part ce préſent. Il verra bien qu'il vient de quelqu'un plus riche que ne l'eſt une Perſonne qui ſe trouve dans votre ſituation. Elle tira en prononçant ces derniers mots un Croiſſant de brillans qu'elle avoit à ſa coiffure, & le donna à Elvire. Cette aimable Eſpagnole que l'eſpoir de recouvrer ſa liberté

ren-

rendoit un peu plus gaye, qu'elle ne l'étoit ordinairement, dit en plaisantant à Adelaïde : en vérité nous ne traitons point nous autres Européennes nos Amans si favorablement. Ils sont bienheureux, lorsqu'après plusieurs mois, & quelque-fois plusieurs années, nous leur permettons de nous déclarer leur passion.

Quoi! dit Adelaïde avec un air étonné, vous aimez un Homme pendant plusieurs mois; vous savez que cet Homme vous aime; & vous vous faites tous deux un mistère de ce que vous ne sauriez assez vous hâter de vous communiquer? Que de tems perdu inutilement! Et que les Africaines sont bien plus sages que les Européennes! Dès le moment que nous aimons, notre prémier soin est de chercher à le dire le plutôt qu'il nous est possible. Nous croyons qu'un instant perdu en amour, est un tems précieux, dont on ne peut réparer la perte. Dans la contrainte où nous vivons, nous sommes obligées de bannir les vaines simagrées que pratiquent les Européennes. Si elles étoient aussi génées que nous le sommes, elles connoîtroient mieux qu'elles ne font le prix du tems qu'elles perdent. Mais quand même nous serions

aussi libres qu'elles, nous n'imiterions point leur conduite. A quoi sert la feinte, quand on aime véritablement? L'on ne doit point aimer en Europe aussi tendrement qu'en Afrique. Un cœur où l'amour domine, plein de l'Objet qu'il adore, peut-il être susceptible de dissimulation & de contrainte? Il faut que l'usage & les préjugés soient bien forts chez vous; où il faut que ce qu'on apelle tendresse ne soit qu'une légère affection, sans force & sans vivacité. On aime, dit Elvire en soupirant, on aime en Espagne aussi tendrement qu'à Tunis: peut-être en conviendrez-vous un jour. Mais il est tems que vous songiez à prendre du repos. La nuit est déjà fort avancée: comptez sur ma fidélité & sur mon amitié. Vous aurez à votre reveil des nouvelles de votre Amant, & je me rendrai dans les Jardins dès que le jour paroîtra.

ELVIRE ne manqua pas à la promesse qu'elle avoit faite à Adelaïde. Elle se trouva le lendemain dès le lever du Soleil dans le Bosquet. Elle aperçut d'assez loin l'Esclave qui arrangeoit des Vases de fleurs sur le bord du Parterre. Il avoit le dos tourné, & elle ne put voir son visa-

ge;

ge, que lorſque n'étant plus qu'à deux pas de lui, le bruit qu'elle faiſoit en marchant lui fit tourner la tête. A la vuë du viſage de l'Eſclave, Elvire reſta immobile ; & l'Eſclave n'eut pas conſideré Elvire, qu'il demeura auſſi frapé qu'elle. Ces deux Perſonnes, après s'être regardées un moment, ne pouvant retrouver l'uſage de la parole, s'embraſſèrent tout à coup, & reſtèrent encore quelque tems ſans parler. L'Eſclave enfin s'écria avec le tranſport le plus tendre : je vous revois enfin, belle Elvire, je vous revois. Elvire ne répondit point : elle étoit évanouye dans les bras de Dom Sanchez. Mais la voix de ſon Epoux la rapella à la vie. C'eſt donc vous, dit-elle, c'eſt vous qu'il m'eſt permis d'embraſſer. Oh, jour heureux ! J'oublie dans ce moment tous les maux que m'a cauſé votre abſence. Mais, Dom Sanchez, continua Elvire, vous ne ſavez point encore tout notre bonheur. Il nous ſera permis de nous voir tous les jours. Peut-être pourons-nous prendre des meſures pour retourner en Eſpagne. Eſpérons tout de la Fortune & de notre amour, dit Dom Sanchez. Le Ciel ne nous aura pas rejoint, pour nous cauſer encore la douleur de nous ſéparer. Oui,

oui, répondit vivement Elvire, je me flatte que le Destin va désormais nous être moins contraire. Mais aprenez-moi, cher Sanchez, par quel hazard vous vous trouvez ici. Apartenez-vous au Maître de cette Maison? Non, repliqua Dom Sanchez, je n'y suis que depuis six jours. Je tombai en partage, lors de la distribution des Esclaves, à un Turc nommé Benazira, qui me conduisit à Porto-farino, où il fait sa demeure ordinaire. La veille que je suis parti pour venir dans cette Maison, il me dit: écoute, Chrétien; tu sais que je t'ai donné des marques de mon amitié; il faut aujourd'hui que tu m'en donnes de la tienne. Osman m'a fait demander un Homme entendu dans ce qui regarde les Jardins. Il faut que tu partes demain pour aller chez lui: tu y resteras le tems qu'il aura besoin de toi. Je te ferai conduire par un Turc dans sa Maison de Campagne. Tâche qu'Osman soit content: je prendrai sur mon compte les services que tu lui rendras. Je suis donc venu ici, où en arrivant je n'ai point trouvé Osman; mais un de ses principaux Domestiques me dit, que je devois avoir soin des fleurs pendant le tems que resteroient dans la Maison

des Femmes qui y étoient. Hé quoi! ignoriez-vous quelle étoit la Maitresse de ces Femmes, dit Elvire? Je l'ignore encore actuellement, répondit Dom Sanchez; & je crois même, qu'excepté le Chef des Esclaves d'Osman, aucun des Gens qui sont à lui n'en est instruit. Si vous l'aviez su, repliqua Elvire, vous auriez pensé que peut-être votre Epouse n'étoit pas éloignée. C'est la Fille du Dei qui est ici, & c'est elle qui sans doute terminera vos maux & les miens. Que direz-vous, lorsque vous saurez qu'elle veut elle-même finir votre esclavage? Je ne sai, dit Dom Sanchez, par quel hazard elle veut s'intéresser à mon sort, ne me connoissant point pour votre Epoux, & ne m'ayant jamais vû. Mais il faut profiter de tous les expédiens qui s'offriront pour finir notre captivité. Je ne veux point, belle Elvire, altérer notre joye, ni mêler de l'amertume à la douceur de notre réunion. Cependant je dois vous aprendre, afin que vous ne soyez point trompée dans vos projets, que nous ne devons plus compter sur le secours de vos Parens. Dom Sanchez apprit alors à Elvire le malheur arrivé à son Père. Il en adoucit le plus qu'il lui fut possible les

circonstances, dans la crainte de l'affliger. Il en dit pourtant assez pour lui ôter tout espoir de rançon du côté de l'Espagne.

CETTE nouvelle affligea Elvire; mais dans l'état où elle étoit, voyant son Epoux qui lui parloit, & espérant de n'en être plus séparée, son cœur s'ouvrit foiblement à la douleur. Les grandes joyes qui saisissent entièrement l'Esprit, & qui s'emparent avec impétuosité de l'Ame, ne laissent presqu'aucune place aux idées chagrinantes qui peuvent survenir. Dans un cœur rempli de l'Objet présent, les images éloignées ne font qu'une impression légère. Dans un autre tems, Elvire apprenant la perte du bien de son Père, & le chagrin qu'il avoit essuyé, eut répandu des larmes; dans la situation où elle se trouvoit, venant de recouvrer un Epoux qu'elle adoroit, & qu'elle croyoit perdu pour toujours, elle ne fit que de légères réfléxions. Puisque tout espoir, dit-elle, nous est ravi du côté de l'Espagne, & que notre mauvaise fortune a ainsi influé sur mon malheureux Père, il faudra donc profiter de ce que le hazard & l'Amour nous offrent ici. Le Ciel m'est témoin que ce n'est qu'à l'extrémité que je viole les droits de l'amitié, &

pour

pour rendre la liberté à mon Epoux. Je sens une peine mortelle d'abuser de la foiblesse d'une Amie qui s'est confiée à moi. Mais l'idée d'être séparée de vous l'emporte dans mon cœur. Ce que je vous dis, continua Elvire, vous paroit un mistère. Vous ne comprenez rien sans doute, Dom Sanchez, à mes discours. Il faut vous les éclaircir en deux mots. Adelaïde, la Fille du Dei, vous aime. Elle vous a vû plusieurs fois dans ce Bosquet, sans que vous l'ayez apercuë. Elle m'a chargé de vous faire present de ces Diamans. Elle est prête à partir avec vous & avec moi pour l'Espagne. Puisque la Fortune nous ôte tous les autres moyens d'obtenir notre liberté, il faut, mon cher Sanchez, profiter de celui-là. Ce n'est qu'à regret que je m'en sers. Je sai que vous gemirez au fond du cœur de tromper une Personne qui ne le mérite pas; mais enfin le plus grand des crimes pour vous & pour moi, c'est de négliger les moyens de nous réunir pour toujours. Quoi! continua Elvire, voyant que Dom Sanchez ne répondoit point, vous hézitez sur le parti que vous devez prendre! Vous balancez entre le bonheur de me posseder, & la peine de trom-

per la crédulité d'une Personne que vous ne connoissez point ! Ha ! vous ne m'aimez plus, Sanchez. Cinq mois d'absence m'ont bannie de votre cœur. Que sera-ce donc, si cette absence devient plus longue ?

JUSTE Ciel ! s'écria Dom Sanchez, pouvez-vous, chère Elvire, me faire un reproche si injurieux ? Moi ! ne plus vous aimer ! Moi ! vous avoir oubliée ! Ha ! cruelle, ce cœur qui vous adore a-t-il mérité que vous le perciez du trait le plus sensible ? N'en doutez point, je suis prêt à tout entreprendre. Je ne connois d'autre bien que celui de vous voir & de vous adorer. Mais pouvez-vous trouver extraordinaire qu'un cœur vertueux, tel que le mien, qui hait la feinte & la dissimulation, gemisse d'être forcé d'avoir recours au plus triste des expédiens ? Belle Elvire, je vous paroitrois moins estimable, si vous me trouviez plus facile. Acceptons, j'y consens, tout odieux qu'il est, le moyen que nous offre la Fortune de rompre nos fers. Mais plaignons-nous amèrement de cette même Fortune qui, après nous avoir rendus malheureux, ne met fin à nos maux, qu'en nous faisant commettre un crime. Car

enfin,

enfin, Elvire, il ne faut point s'aveugler. La diſſimulation dont nous allons uſer, en eſt un; & nous aurons à nous reprocher éternellement l'état où ſe trouvera Adelaïde en arrivant en Eſpagne. Pourquoi l'y conduire, interrompit Elvire? Vous pouvez, ſi vous voulez, vous ſervir d'elle pour préparer tout pour notre départ; & lorſque nous partirons, nous la tromperons elle-même en la laiſſant ici. Vous me donnez un conſeil, repliqua Dom Sanchez, dont je me ſervirai très utilement. Dès qu'Adelaïde reſte chez ſon Père, mes peines s'évanouïſſent preſqu'entièrement. Mais, chère Elvire, où vous verrai-je à l'avenir? L'idée du moment où vous m'allez quitter me fait frémir. Je viendrai dans ce Bois, reprit Elvire, tous les jours à la même heure. Je m'y trouverai auſſi lorſque le Soleil ſera couché. Selon toutes les apparences, Adelaïde m'accompagnera ſouvent. Je crains ſa vuë lorſque nous ſerons tous deux. Je juge de l'excès où ſe porteroit ſa jalouſie par la connoiſſance que j'ai de la violence de ſon amour. Nous ne pourons, cher Sanchez, nous empêcher de nous regarder avec trop d'attention; nos yeux nous trahiront, nos geſtes, nos mouve-

 mens.

mens. Une Amante, telle qu'Adelaïde, eſt clairvoyante. Prévenons, s'il ſe peut, les malheurs que j'appréhende. Il me vient une idée qui me paroît bonne. Je dirai à Adelaïde que j'ai trouvé dans l'Eſclave un de mes Frères appellé Dom Sanchez, que je croyois perdu. Elle m'en aimera davantage me croyant la Sœur de ſon Amant, & je pourai ſans lui cauſer aucun ſoupçon, parler & agir avec vivacité pour nos affaires.

DOM Sanchez aprouva la penſée qu'avoit Elvire. Il conſentit d'attendre vers le coucher du Soleil Adelaïde dans le Bois, & de lui dire tout ce qui pouroit l'engager à perſiſter dans ſa paſſion. Elvire, craignant qu'une trop longue abſence ne donnât quelque ſoupçon aux autres Femmes, embraſſa Dom Sanchez, & fût trouver Adelaïde pour lui rendre compte du ſuccès de ſa négociation, ou plutôt pour tromper ſa crédulité.

DÈS que la belle Africaine aperçut Elvire, elle changea de couleur. Avez-vous, lui demanda-t-elle d'une voix mal aſſurée, quelque choſe de gracieux à m'apprendre? Je ſouhaite de ſavoir ce que vous m'allez dire, & je crains de l'entendre. Ha! qu'on eſt timide & craintif, quand

quand on aime autant que moi! Vous obtiendrez, dit Elvire, tout ce que vous souhaitez. Votre Amant est prêt à faire ce que vous voudrez. Je vous réponds de son cœur. J'ai des droits sur lui, ajouta Elvire en rougissant, assez forts pour pouvoir vous en être caution. Hé! quels sont donc ces droits, demanda Adelaïde avec beaucoup de vivacité? Auriez-vous plu à l'Esclave? Vous auroit-il dit qu'il vous aime? Vous me couteriez la vie, si vous étiez ma Rivale. Quand même vous n'aimeriez point mon Amant, je n'en serois pas moins malheureuse, s'il avoit pris du goût pour vous. Je ne suis point votre Rivale, repliqua Elvire, qui avoit eu le tems de se remettre de l'émotion que lui avoient causé les prémières paroles d'Adelaïde, je suis la Sœur de votre Amant. La Fortune, par un de ses caprices heureux, me rend en lui un Frère que je croyois mort depuis plusieurs années,

QUOI! s'écria Adelaïde, mon Amant est votre Frère! Ha! ma chère, qu'il m'est doux de pouvoir vous rendre tous deux à votre Patrie, & de briser vos fers! Quel plaisir pour un cœur comme le mien de contenter tout à la fois l'A-

mour & l'Amitié ; de donner à ma chère Elvire un Frère, & à mon Amant une Sœur ! Que ne puis-je encore vous accabler de nouveaux bienfaits ! Que ne puis-je vous donner tous les trésors de mon Père ! Mais nous en apporterons assez pour n'envier point les richesses de Personne. Ditez-moi, ma Sœur (car dorénavant je ne vous appellerai plus que de ce nom) peut-être, lorsque votre Frère m'aura vuë, je ne lui plairai point. Aimable comme il est, accoutumé aux charmes des Européennes, il ne retrouvera pas dans moi leurs graces, leur enjoument. Il ne verra dans mon cœur que de l'amour. En faveur de cet amour, il doit me passer mes défauts. Vous parlerez en ma faveur, ma chère Sœur. Vous excuserez auprès de lui ce qui pouroit lui déplaire en moi.

Elvire étoit si émuë des discours d'Adelaïde, & si pénetrée d'être obligée de la tromper, qu'il ne falloit pas moins que la nécessité de rendre la liberté à Dom Sanchez, pour la faire continuer d'abuser son Amie. Si Adelaïde avoit été moins prévenuë & moins occupée de l'idée de son Amant, elle se seroit sans doute apperçuë du trouble d'Elvire. Mais elle étoit

étoit bien éloignée d'y faire la moindre réfléxion. Emportée par sa passion, l'espoir de parler à son aimable Esclave, ne lui permettoit pas de porter son attention sur aucun autre objet. Elle attendoit avec l'impatience la plus vive que l'heure d'aller promener fut arrivée. Elle se mettoit à chaque instant à sa fenêtre pour voir la hauteur du Soleil. Le moment où il devoit se coucher paroissoit à Adelaïde le plus fortuné de sa vie. Ce moment arriva. Adelaïde même le prévint de quelque tems. L'Astre du jour étoit encore sur l'Orison, & l'ombre commençoit à peine à s'étendre, qu'Adelaïde conduite par Elvire prit le chemin du Bosquet. En y arrivant, elle apperçut d'assez loin son Amant attaché à son occupation ordinaire. Je n'ai plus, dit-elle à Elvire, la force de me soûtenir; mes genoux se dérobent chez moi; je cède à ma timidité, il me sera impossible de lui parler. Avant de le voir, j'avois dans l'esprit mille choses à lui dire. Je ne sai actuellement quels discours je dois lui tenir. Aidez-moi par pitié, ma Sœur, à sortir de mon embarras. En parlant ainsi, Adelaïde s'avançoit toujours vers Dom Sanchez, qui voyant approcher des

Fem-

Femmes, fit semblant de vouloir se retirer, selon la coûtume du Pays. La crainte qu'Adelaïde eut de son départ, l'enhardit à lui adresser la parole la prémière. Pourquoi nous fuyez-vous, lui dit-elle? Seroit-ce moi qui vous empêcherois de gouter le plaisir d'entretenir une Sœur que vous n'aviez pas vuë depuis long-tems, & dont vous ignoriez avant ce matin le triste sort? J'ai cependant fait ce que j'ai pû pour l'adoucir; & si ma chère Elvire vous a dit mes sentimens, elle vous aura appris qu'il ne tiendra pas à moi que je ne fasse changer le vôtre.

Madame, répondit Dom Sanchez, d'un air respectueux & soumis, ma Sœur m'a fait entrevoir un destin dont je n'aurois ôsé me flatter. Quoi! dit Adelaïde avec un air empressé, elle n'a fait que vous faire entrevoir ce destin? Ha! elle a dû vous l'assurer. Je ne lui avois point parlé d'une manière douteuse. Elle connoit le fond de mon cœur; je le lui ai ouvert. Pourquoi n'a-t-elle pas évité à ma timidité l'embarras de vous le découvrir? Apparemment que le plaisir de retrouver son Frère l'a si fort occupée, qu'à peine a-t-elle songé à son Amie. Il

ne lui eut pas beaucoup couté de vous dire que la conquête de votre cœur étoit l'unique bien qui pouvoit me plaire. Que j'étois prête à lui sacrifier la grandeur de mon Père, celle à la quelle je puis aspirer. Une Européenne croiroit manquer à ce qu'elle se doit, en vous faisant un aveu pareil la prémière fois qu'elle vous parleroit. Mais je rends graces au Ciel dans ce moment d'être née Africaine, pour ne point contraindre par la feinte & par la dissimulation les mouvemens d'un cœur qui vous adore. Ouï, Dom Sanchez, je vous aime plus que moi-même. Mon amour est né, dès le prémier moment que je vous ai vû: il s'est accru dans le silence. Ne soyez donc pas étonné de sa vivacité. Je vous avouerai naturellement que s'il avoit dépendu de moi de l'éteindre, vous n'en auriez jamais eu connoissance. Mon cœur a combattu long-tems entre mon Père & vous. Ne me sachez point mauvais gré des efforts que j'ai faits pour surmonter une passion que mon état & ma raison sembloient condamner. Ces efforts n'ont servi, qu'à rendre votre triomphe plus parfait, & ma passion plus forte.

ADELAIDE s'arrêta à ces mots; & Dom Sanchez, les yeux baiſſés vers la terre pour cacher ſon trouble, ne répondant point aſſez-tôt, elle reprit la parole, & lui dit d'un air tendre, mais inquiet: vous ſemblez ſurpris de ce que je vous dis: vous ne répondez point. A quoi dois-je attribuer votre ſilence? Dom Sanchez étant un peu plus raſſuré, tourna les yeux vers Adelaïde, & lui répondit aſſez naturellement. Madame, l'excès des bontés dont vous me comblez me rend confus. Comment pourai-je jamais vous prouver combien je ſuis ſenſible aux graces dont vous m'accablez? Ma vie ne ſuffiroit pas pour m'acquiter de la plus legère. Jugez de ma reconnoiſſance par la grandeur de vos bienfaits. Ils ne ſortiront jamais de ma mémoire, & je chérirai éternellement la main dont je les tiens.

QUOIQUE la réponſe de Dom Sanchez ne fut qu'un ſimple compliment, il apréhendoit cependant d'avoir parlé trop tendrement. Il tâchoit de démêler dans les yeux d'Elvire ſi elle ne trouvoit point qu'il en eut trop dit. Cette chère Epouſe au contraire craignant toujours les ſoupçons de l'Amoureuſe Africaine, eut

eût souhaité que Dom Sanchez se fut exprimé plus vivement. Mais Adelaïde donna aux paroles de son Amant un sens bien plus étendu qu'elles n'avoient. Elle crut y découvrir la déclaration d'amour la plus forte, & une protestation d'une fidélité éternelle. L'esprit se persuade aisément ce qu'il souhaite, sur-tout quand le cœur le conduit. Dans ces situations, le prémier est presque toujours la dupe de l'autre, qui se laisse entrainer par ses mouvemens. Adelaïde suivit ceux de son cœur. Elle répondit à Dom Sanchez: vous ne me devez rien: c'est moi qui vous dois tout, puisque vous acceptez ce que je vous offre. Votre reconnoissance est d'un prix inestimable à mes yeux. Je suis à vous pour toujours, Dom Sanchez. Vous n'avez qu'à prendre les mesures que vous trouverez nécessaires pour notre départ. J'entrerai aveuglément dans tous vos projets. Je vous fais dès à présent le Maître de mes jours, de mon bien, de mon bonheur, comme vous l'êtes de mon cœur. J'aurai soin de vous faire remettre par Elvire l'argent qui vous sera nécessaire: elle vous verra tous les jours. Quant à moi, je ne pourai vous parler aussi sou-

vent que je le souhaiterois : je suis trop observée; & je renverserois tous vos desseins, si j'étois découverte. Mais je vous verrai; & c'est pour moi un bonheur que j'acheterois aux dépens de ma vie. Vous viendrez tous les matins, sous prétexte de cultiver le Parterre qui est sous mes fenêtres, & je serai à mes jalousies. Je m'y plaindrai de la gêne qui m'empêchera de vous parler. L'espérance qu'elle finira bientôt, me consolera ; & le plaisir de vous voir, me rendra heureuse en dépit de la barbare contrainte dans la quelle la coutume de ce Païs ordonne que je vive. Adieu, Dom Sanchez ; il est tems de nous séparer. Je m'arrache à regret d'auprès de vous. Un jour viendra (& faites que ce jour ne soit pas éloigné) où rien ne poura plus me forcer de me séparer de ce que j'aime. A ces mots, Adelaïde tendit la main à Dom Sanchez. Il hésita s'il la prendroit. Elvire qui connut sa pensée, & qui craignit ses vains scrupules, prit la parole, & lui dit: mon Frère, quand deux cœurs sont épris l'un de l'autre, le respect ne doit plus avoir part à leurs mouvemens. Dom Sanchez sentit ce que vouloit Elvire. Il baisa en mettant un genouil en terre la

main

main d'Adelaïde. Levez-vous, dit cette belle Africaine. Votre Sœur a prévenu mes desirs. Il n'est plus question entre nous, Dom Sanchez, d'inégalité de rang. Je ne suis plus pour vous la Fille de votre Souverain. Vous n'êtes plus pour moi un Esclave. C'est à mon Amant, c'est à mon futur Epoux que je tends la main. L'amour & l'amitié fuyent également ces distinctions embarrassantes. L'union peut-elle être véritablement parfaite entre deux cœurs, dont l'un conserve sur l'autre une supériorité génante, qui tot ou tard devient odieuse? Promettez-moi donc, cher Sanchez, avant de nous séparer, que vous oublierez pour toujours la distance que le Sort a mis entre votre état & le mien. Adelaïde tendit encore la main à Dom Sanchez. Il la baisa moins respectueusement que la prémière fois, & répondit à la belle Africaine: vos bontés pouront m'enhardir à vous montrer dans toutes les occasions l'excès de mon zèle; mais, sans manquer aux sentimens que je sens pour vous, souffrez que je conserve éternellement le respect que je vous dois. Adelaïde charmée de la réponse de son Amant, lui repliqua en souriant: non, je

vous deffends absolument ce respect: je le crois trop contraire à l'amour ; & puisqu'enfin vous voulez encore me regarder comme la Fille de votre Prince, je vous ordonne en cette qualité de m'aimer, & de bannir pour toujours des manières, qui sont plus propres à allarmer ma tendresse, qu'à la contenter. Je vous réponds, repartit Elvire, qu'il obéïra. J'en fais mon afaire ; & s'il n'agissoit pas selon vos desirs, il feroit peu de cas des conseils & des prières de sa Sœur. Mais, Madame, continua Elvire, vous oubliez qu'il y a long-tems que vous êtes absente. Que penseront vos Femmes? Allons, dit Adelaïde; quelques cruels que soient vos avis, j'en dois profiter. Adieu, Dom Sanchez; votre Sœur vous donnera bientôt de mes nouvelles. Elles me sont précieuses, Madame, repartit Dom Sanchez, enhardi par ce qu'Elvire avoit dit un instant auparavant, & je les recevrai toûjours avec le plus grand empressement. Et moi, répondit Adelaïde, je ferai tout mon bonheur d'apprendre des vôtres, & d'en savoir par moi-même toutes les fois que je le pourai.

ADELAIDE en finissant ces mots se retira suivie d'Elvire. A peine fut-elle ar-

arrivée dans son appartement, qu'embrassant sa Confidente, ma chère Sœur, lui dit-elle : hâtons le moment qui doit vous rendre la liberté, & m'unir pour toujours à votre Frère. Elle ouvrit ensuite une cassette remplie d'or. Voilà, reprit-elle, ce qu'il faut que vous remettiez à Dom Sanchez. Il doit chercher à s'assurer du Capitaine de quelque Bâtiment Chrétien, qui peut envoyer dans l'obscurité sa Chaloupe au bord du Jardin. Nous navigerons toute la nuit, & une partie de la matinée, sans qu'on s'apperçoive de notre évasion; & quand on l'apprendra, nous n'aurons plus rien à craindre.

ELVIRE gouta d'autant plus le projet d'Adelaïde, qu'il lui paroissoit très propre à la tromper, & qu'elle pouvoit partir elle & son Epoux, sans que cette belle Africaine en fut instruite. Elle se chargea de rendre la cassette dès le soir-même. Elle vint dans le Bosquet à l'heure ordinaire. Voici, dit-elle à Dom Sanchez en lui remettant la cassette, de quoi finir votre contrainte. Elle l'instruisit ensuite du dessein que lui avoit communiqué Adelaïde. Ha ! Elvire, dit Dom Sanchez, qu'il faut que je vous aime, pour

me resoudre à tromper quelqu'un, dont le cœur est aussi bon & aussi sincère que celui d'Adelaïde ! Si vous n'aviez point été témoin de notre conversation, si vous n'aviez pas soutenu ma timidité chancellante, il m'eut été impossible de me contraindre jusqu'au bout. Juste Dieu! quel suplice pour un cœur vertueux, que celui d'être obligé de feindre! La bonté, la confiance d'Adelaïde me couvroient de confusion. Je souffrois tout ce qu'on peut souffrir. Au nom de notre amour, évitez-moi, s'il est possible, une seconde conversation pareille à la prémière. Non, je ne pourai jamais la soutenir: jamais je n'aurois assez de noirceur pour voir la sincérité la plus aimable trompée par une perfidie dont je suis le principal Auteur. Il faut que je vous parle vrai, Elvire: je ne réponds plus d'être maître de moi-même. Mon embarras, ma honte, ma douleur nous trahiront.

Ce que vous demandez, répondit Elvire, est impossible Vous serez sans doute obligé de revoir encore plus d'une fois Adelaïde.... Mais ne pouvez-vous pas prendre sur vous?..... Non, dit Dom Sanchez, en interrompant Elvire,

vire, je ne puis vous aſſurer d'être mon maitre dans une ſituation auſſi triſte & auſſi génante. Vainement je vous prometrois ce que vous exigez; mes yeux, mes diſcours ennemis du menſonge me trahiront; mon déſordre montrera ce que je chercherai à cacher; & ma feinte alors ne ſervira qu'à nous perdre, & à exciter le courroux d'Adelaïde contre nous deux. Hé bien, cruel, dit Elvire, ceſſez donc de vous contraindre. Peu content de faire votre malheur par une fauſſe délicateſſe, faites auſſi celui d'une Epouſe qui vous adore. Abandonnez-la à un éternel eſclavage. Mais ſongez, ingrat, lorſque vous ſerez éloigné, qu'il a dépendu de vous d'être réuni pour toujours avec elle.

CHÈRE Elvire, s'écria Dom Sanchez, de quel trait percez-vous mon cœur! Ne ſuis-je point déjà aſſez malheureux, ſans que vous m'accabliez des reproches les plus injuſtes! Si je vous aimois moins, je ne craindrois pas les reproches d'Adelaïde, & je ne me défierois pas de ma timidité. Dans le moment que vous exigez que je lui promette de l'aimer, mon cœur, qui ne peut adorer que vous, ſe revolte malgré moi, & dément mes diſ-

cours. Ha! ſi vous m'aimez, repliqua Elvire avec un air de dépit, ſauvez-moi donc du danger où je ſuis de vous perdre pour toujours. Songez, lorſque vous parlerez à Adelaïde, que je ſuis Eſclave, ſéparée de vous, prête peut-être à ne plus vous revoir. Combien d'autres malheurs ne crains-je point encore, outre ceux que j'éprouve! Alors vous trouverez chez vous aſſez de fermeté pour vous contraindre quelques momens.

Hé bien, Elvire, dit Dom Sanchez, je ferai tous mes efforts, pour ſurmonter ma honte, & pour cacher mon embarras. Mais, par pitié, aidez-moi à calmer mon trouble. Venez à mon ſecours dans ces momens cruels. Hé! n'ai-je pas, repartit Elvire, donné aux diſcours que vous avez fait ce matin un ſens favorable, & tel que ſouhaitoit Adelaïde? Faites ſeulement de votre côté ce que vous devez faire pour rendre la liberté à votre Epouſe, & ſoyez aſſuré qu'elle previendra tout ce qui pouroit nuire à vos deſſeins. Mon cœur n'eſt pas moins ennemi du menſonge que le vôtre; mais il eſt plus tendre, & il aime plus vivement. Finiſſons, dit Dom Sanchez, un diſcours qui m'accable. Epargnez, Elvire,

le

le cœur d'un Epoux prêt à faire tout ce que vous souhaitez. Je vais presser notre départ. J'espére terminer bientôt nos peines. Pour parvenir à notre but, il faudroit qu'Adelaïde parût souhaiter d'avoir quelques fleurs qui ne se trouvent point dans ce Jardin; cela me donneroit le prétexte d'aller à Tunis, ou à Porto-farino, pour m'assurer de quelque Capitaine dont le Bâtiment fit voile pour l'Espagne. Rien n'est si aisé que ce que vous demandez, dit Elvire; & dès demain Adelaïde vous fera ordonner d'aller à Tunis. Sans doute elle voudra vous parler avant que vous partiez. Songez à vous contraindre, & à tenir la promesse que vous m'avez faite. Elvire étant obligée de retourner auprès de sa Maitresse, embrassa son cher Epoux, & fut apprendre à Adelaïde qu'elle devoit faire ordonner à l'Esclave d'aller à Tunis chercher une sorte d'œillets, qui ne se trouvoit pas dans les Jardins. Elle lui apprit ensuite la raison de ce voyage. Voilà qui est à merveille, dit Adelaïde; mais il faut que je le voye avant qu'il parte. Je veux aller promener demain dans le Bosquet. Elle y alla en effet. Dom Sanchez tint sa parole à Elvire. Il parut as-

sez empressé ; & cette seconde entrevuë entre lui & Adelaïde augmenta encore l'amour de cette infortunée Africaine.

Dom Sanchez étant arrivé à Tunis, s'informa adroitement des Bâtimens qui étoient prêts à mettre à la voile, & apprit qu'il y avoit un Vaisseau Anglois qui partoit pour Barcelone, dont le Capitaine étoit à terre depuis quelques jours, & logeoit chez le Consul de sa Nation. Il trouva le moyen de lui parler secrettement, & convint avec lui qu'il mouilleroit un certain jour à la distance d'un demi-mille de la Maison de Campagne d'Osman, & qu'il enverroit sa Chaloupe sur le bord du Jardin vers la minuit.

Dom Sanchez, ayant pris toutes les mesures qu'il croyoit nécessaires pour son départ, retourna rendre compte à Elvire des arrangemens qu'il avoit pris. Ils conclurent tous deux qu'ils diroient à Adelaïde qu'ils partiroient deux jours plus tard qu'ils ne l'avoient résolu. Elvire devoit joindre Dom Sanchez dans le Bosquet pendant le sommeil d'Adelaïde ; & tout étoit si bien reglé, qu'il sembloit impossible que ce dessein put ne pas réussir. Cependant le Destin en avoit décidé autrement, & la Fortune reservoit à

ces

ces Epoux des maux plus cruels que tous ceux qu'ils avoient éprouvé jusqu'alors.

Adelaide ayant appris le retour de Dom Sanchez, ne manqua pas d'aller au rendez-vous ordinaire. La joye qu'elle avoit de l'approche de son départ, rendoit sa tendresse encore plus vive. Elle donna à son Amant les marques les plus sincéres de la passion la plus forte. Dom Sanchez éclairé des regards d'Elvire, & encouragé par l'espérance prochaine de la fin de ses maux, parut plus empressé qu'auparavant. Adelaïde fut persuadée qu'elle étoit aussi aimée qu'elle aimoit. Elle retourna dans son appartement le cœur rempli des idées les plus flateuses. La joye qu'elle ressentoit ne lui laissa pas toute la prudence nécessaire dans l'exécution des grandes entreprises. Sa gayeté extraordinaire fit naitre quelques soupçons à l'une de ses Femmes, qui voulant connoître ce qui pouvoit flatter si fort sa Maitresse, se cacha dans un Cabinet voisin de la Chambre où Adelaïde s'entretenoit ordinairement avec Elvire. Elle entendit tout ce qu'elles disoient; & comptant avoir une grande récompense du Dei, si elle lui découvroit un secret qui l'intéressoit infiniment, elle lui écrivit la résolution que sa Fille avoit prise

de s'enfuir avec Dom Sanchez & Elvire,

Le Dei, ayant reçu la Lettre de cette Femme par un Eunuque qu'elle en avoit chargé, partit lui-même dans l'instant pour se rendre à la Maison de Campagne où étoit Adelaïde. La tendresse qu'il avoit pour elle étoit si forte, qu'en faisant périr Elvire & Dom Sanchez, il vouloit cependant adoucir le chagrin qu'il sentoit qu'auroit sa chère Fille. Jamais Père n'aima autant ses Enfans, que ce Dei aimoit Adelaïde. Dès qu'il fut arrivé, il ordonna qu'on arrêtat Elvire & Dom Sanchez, & passa ensuite dans l'appartement de sa Fille, à qui il avoit fait deffendre d'en sortir. Il la trouva versant un torrent de larmes. Elle n'avoit pas douté, sachant que son Père avoit fait arrêter Elvire, qu'il ne fut instruit de la resolution qu'elle avoit prise ; & craignant pour les jours de son Amant, elle étoit prête à tous momens de finir les siens. Le Dei, voyant l'état de sa chère Fille & son accablement, ne put s'empêcher d'y être sensible. Sa colère s'évanouït presque à la vuë d'Adelaïde mourante. Ha! ma Fille, lui dit-il, que t'avoit fait ton Père, pour vouloir lui porter les coups les plus cruels? Est-ce là la consolation que j'attendois de toi dans ma vieillesse? Adelaïde,

laïde, as-tu pû t'oublier jusqu'au point de te deshonorer toi-même ? Reviens, ma chère Fille, de ton aveuglement. Je suis trop touché de ta douleur, pour ne point te pardonner le passé. Je vois qu'on ta séduite; qu'on a abusé de ta facilité. Mais les suplices les plus rigoureux seront la juste récompense des Malheureux qui sont cause de ta faute. Ha ! s'écria Adelaïde, si Dom Sanchez meurt, il faut donc que je meure. Mes jours sont attachés aux siens. Mon Père, si jamais je vous fus chère, ne me refusez point de m'unir par la mort à mon Amant. C'est moi qui l'ai séduit; c'est moi qui porte aujourd'hui le poignard dans son sein. Je suis prête à mourir à vos genoux que je tiens embrassés. Arrachez-moi des jours que je déteste, mon Père; vangez-vous ; punissez-moi ; votre colère est juste; elle ne fait que prévenir le coup que je me donnerai moi-même, si la pitié vous retient. Si vous craignez de répandre le sang de votre Fille, prêtez-moi votre poignard ; ma main va me délivrer des maux que je souffre. Oh ! Dom Sanchez, Oh ! Elvire, pardonnez-moi les maux que je vous cause. Hélas ! je

je ſuis encore, quel que ſoit votre deſtin, plus à plaindre que vous.

JUSTE Ciel! dit le Dei, à quels malheurs m'avez-vous reſervé! Faut-il que le coup qui me tuë parte d'une Fille, que, malgré ſon crime & ſon égarement, j'aime plus que moi-même! Dis-moi, Adelaïde, peux-tu exiger que ton Père, que ton Roi pardonne à un Malheureux, qui a voulu te deſhonorer, te faire perdre un rang illuſtre que le Ciel t'a donné, & aller montrer ton infamie dans tous les Pays Chrétiens? Ma gloire, reprit Adelaïde, étoit en ſûreté. Je partois ſon Epouſe; & dès le moment que j'arrivois en Eſpagne, nous étions unis pour toujours. Sa main étoit pour moi un bien plus précieux qu'une Couronne. Tu te laiſſois tromper, repliqua le Dei; tous les enlèvemens n'ont jamais fait que des Parjures. Mais as-tu pu, ſans rougir, vouloir faire ton Epoux d'un malheureux Eſclave? La naiſſance de cet Eſclave, répondit Adelaïde, eſt très illuſtre; & la Fortune qui l'a maltraité dans tant d'autres circonſtances, l'a avantagé dans celle-là. Mais fut-il né dans le rang le plus abject, ſes vertus auroient mérité cent fois

fois plus que je ne lui donnois. Hélas! tous les dons que j'ai voulu lui faire ont causé sa perte! Sans moi, sans mon amour, il vivroit Esclave aujourd'hui; mais il vivroit; il auroit pû recouvrer sa liberté dans la suite. C'en est fait, tout est perdu pour lui; il va périr. Mais s'il peut après la mort être encore sensible, il saura que je ne lui ai point survécu, & que j'ai sacrifié ma vie aux piés de son Meurtrier. A ces mots, Adelaïde se saisit du poignard que son Père avoit à sa ceinture. Elle le prit si brusquement, que le Dei eut à peine le tems de le lui ôter, dans le moment qu'elle alloit se le plonger dans le sein.

LE Dei, saisi de crainte à la vuë du péril qu'avoit couru sa chère Fille, resta dans un étonnement dont il ne pouvoit revenir. Cependant Adelaïde lui disoit en baignant ses genoux de larmes. Oh! mon Père, pourquoi voulez-vous m'empêcher de mourir? Le crime que j'ai fait est-il donc si grand, qu'il faille le punir par les plus cruels suplices? La vie est pour moi une horreur. Je ne puis resister aux maux que je souffre. Mon Père, par pitié, finissez mes tourmens. En me donnant la mort, vous me donnez

cent

cent fois plus, que lorsque vous m'avez donné la vie.

Le Dei aimoit trop sa Fille, pour pouvoir suporter l'état où il la voyoit. Lève-toi, Adelaïde, lui dit-il. Ton Amant ne mourra pas ; & je fais encore grace à Elvire. Mais, après l'éclat qu'à fait ton avanture, il faut, en conservant cet Amant, que je l'élêve à un rang où il puisse devenir ton Epoux. Je sens qu'il est absolument nécessaire, pour mettre ta gloire & la mienne en sûreté, ou qu'il meure, ou qu'il t'épouse. L'amour que j'ai pour toi, amour peut-être trop aveugle, a surmonté ma juste colère. La grace de ton Amant t'est accordée ; mais c'est à condition qu'il deviendra Musulman. S'il t'aime ; & s'il veut mériter le pardon de son crime, il ne doit pas balancer à quitter une Religion qu'il ne pouroit conserver, sans te perdre, & sans mourir. Mon Père, dit Adelaïde, dans vos bontés je reconnois votre cœur. Oh ! jour le plus heureux de ma vie, où je retrouve la tendresse du meilleur Père du monde, & où je sauve la vie de mon Amant & de mon Amie ! Mais, mon Père, achevez ce que vous avez si heureusement commencé pour mon bonheur.

Vous

Vous connoissez l'attachement des Chrétiens pour leur Religion; permettez que ce soit moi qui apprenne vos volontés à Dom Sanchez. Ordonnez qu'on l'amenne dans mon appartement, & que je puisse l'entretenir seule. J'y consens, répondit le Dei. Mais souviens-toi, ma Fille, que s'il étoit assez insensé pour ne point vouloir devenir Musulman, tu ne pourois plus t'opposer à sa mort. S'il refuse de chancher de Religion, je jure par l'Alcoran qu'il mourra. Je consens qu'il vive comme ton Epoux; mais, dès qu'il ne peut l'être, je ne puis lui laisser la vie, sans me couvrir d'une honte éternelle. Adelaïde, contente de ce qu'elle venoit d'obtenir, promit à son Père tout ce qu'il voulut. Elle ne pensoit pas que son Amant put mettre quelque chose en balance avec le bonheur de sauver sa vie, celle de sa Sœur, & d'épouser une Maitresse qui l'élevoit au plus haut rang.

Le Dei, étant sorti de l'appartement de sa Fille, ordonna qu'on y conduisit Dom Sanchez. Dès qu'Adelaïde l'apperçut, nous sommes, lui dit-elle, beaucoup plus heureux que nous n'aurions ôsé l'espérer. Revenez, Dom Sanchez, de votre crainte. Mon Père vient d'ac-

corder à mes pleurs & à mon desespoir votre grace & celle d'Elvire. Il fait plus.... Dom Sanchez ne donna point le tems à Adelaïde d'achever ce qu'elle vouloit lui dire. La joye qu'il ressentit de savoir qu'il n'avoit rien à craindre pour sa chère Elvire le transportant, il se jetta aux piés de la belle Africaine. Ah! Madame, lui dit-il, par quel endroit ai-je pu mériter les bontés dont vous me comblez? Le Ciel m'est témoin, que j'aurois quitté la vie sans regret, si Elvire, cette Elvire que vous aimez tant, n'avoit pas été envelopée dans le triste sort qui m'attendoit. Madame, achevez mon bonheur. Montrez-la moi. Après tant de crainte & tant de frayeur, me sera-t-il permis de la voir? Adelaïde ayant tendu la main à Dom Sanchez pour le relever, lui dit: vous serez satisfait en sortant d'ici. Vous reverrez une Sœur si chère, & vous pourez désormais lui témoigner sans contrainte toute vòtre amitié. Mais vous ignorez encore à quel prix vous est accordée votre vie & celle d'Elvire. Ah! quelque chose, répondit Dom Sanchez, qu'il faille faire pour la conservation des jours d'Elvire, il n'est rien que je n'exécute, rien que je n'accepte. Si je dois en croire,

re-

repliqua Adelaïde, mon cœur & votre promeſſe, ce qu'on exige de vous ne vous paroîtra pas bien fâcheux. On veut que vous acceptiez la main & la foi de cette Adelaïde qui vous adore; mais vous devez, pour plaire à ſon Père, devenir Muſulman.

La propoſition de la belle Africaine jetta Dom Sanchez dans une conſternation inexprimable. Il reſta immobile; & prévoyant les maux qui alloient tomber ſur ſa tête & ſur celle d'Elvire, il n'eut pas la force de pouvoir répondre à Adelaïde. Elle s'aperçut de ſon trouble; & en attribuant la cauſe à l'averſion qu'il avoit de devenir Muſulman, elle lui dit les larmes aux yeux: écoutez-moi, Dom Sanchez. Je ſai l'attachement que les Chrétiens ont pour leur Religion; mais cette Religion exige-t-elle qu'on lui ſacrifie l'amour, l'amitié, ſa vie, & celle de ſes Parens, lorſque, ſans la quitter véritablement, il s'agit ſeulement de feindre pour quelque tems d'en avoir pris une autre? La diſſimulation n'eſt point un crime, quand elle n'eſt employée que pour empêcher le mal & pour parvenir au bien. Soyez Chrétien, Dom Sanchez, dans le fond du cœur,

ſoyez-le avec Elvire, ſoyez-le avec Adelaïde; paroiſſez Muſulman avec les autres. Le Dieu des Afriquains n'eſt-il donc pas le Dieu des Européens? Le Maitre de l'Univers eſt le Père commun de tous les Hommes. Le Chrétien vertueux, le Muſulman qui fait le crime ſont également ſes Enfans. Il hait dans tous les deux le parjure, l'infidélité, & condamne dans tous les deux un faux zêle qui fait périr des innocens. Si vous voulez vous perdre par votre obſtination pour une loi tyrannique, n'entrainez pas dans votre perte la malheureuſe Elvire, & la trop crédule Adelaïde. Oui, ingrat, je commence à comprendre que vous ne m'aimâtes jamais. Quoi! il dépend de vous d'être mon Epoux, vous pouvez me poſſeder de l'aveu de mon Père, &, je ne ſai par quel ſcrupule ridicule, vous refuſez un ſort auquel vous n'auriez jamais ôſé prétendre? Dites-moi, cruel, ai-je eu ces craintes, ce faux zèle, lorſque j'ai voulu vous ſuivre chez les Chrétiens? La foi des Muſulmans me touchoit peu. La loi que je comptois d'embraſſer étoit celle de mon Amant. S'il eut été Muſulman, j'aurois reſté Muſulmane: il étoit Chrétien, je

de-

devenois Chrétienne. Pour deux cœurs bien épris, c'eſt la loi de l'Amour qu'il faut ſuivre. C'eſt celle que le Maitre de l'Univers a gravée dans notre Ame. Mais, ſi l'Amour ne peut rien ſur vous, ſi vous êtes inſenſible aux prières d'une Amante qui n'a pas balancé à ſacrifier tout ce qui pouvoit l'empêcher de vous rendre heureux, du moins ſongez au malheur de l'infortunée Elvire. Ha! Madame, s'écria Dom Sanchez, ſi je vous fus jamais cher, faites que cette Elvire ne ſe reſſente point du triſte ſort que je vais eſſuyer. Je ſuis prêt à mourir. Je livre avec plaiſir ma vie à la vengeance de votre Père; mais il doit être ſatisfait. Hélas! vous ſavez qu'Elvire n'eſt malheureuſe, que parce qu'elle a voulu vous plaire. Pourez-vous vous réſoudre à la voir périr? Pourquoi, répondit Adelaïde, lui donnez-vous vous-méme le coup de la mort? Je connois mon Père: rien ne poura calmer ſa colère & ſes premiers tranſports, lorſqu'il apprendra votre refus. Il ſe croira avec raiſon doublement offenſé par un Eſclave. C'eſt vous, cruel, c'eſt vous, qui nous faites deſcendre, Elvire & moi, dans le tombeau. Vous ne voulez point par un peu de contrainte,

par une légère dissimulation finir nos malheurs & les vôtres. Hé bien, vous serez satisfait; vous ne passerez pas pour être Musulman; mais vous deviendrez le bourreau d'Elvire & le mien.

Les pleurs qu'Adelaïde répandoit en abondance l'empêchèrent de continuer de parler. Dom Sanchez agité de mille pensées différentes, déchiré par la douleur que lui causoit l'état d'Elvire, étoit absorbé dans lui-même. Comme il ne répondoit point, Adelaïde ayant encore gardé quelque tems le silence, lui dit: vous n'avez donc rien à me dire, & je dois me résoudre aux maux que vous m'allez causer? Que ne puis-je, repartit Dom Sanchez, parler; mais je ne saurois vous découvrir un secret qui met un obstacle invincible à ce que vous exigez. Ha! dit Adelaïde, apprenez-moi ce secret. Pourquoi vouloir me cacher une chose à la quelle peut-être je puis apporter du remède? Pouvez-vous vous défier de cette Adelaïde qui vous adore, qui n'a pas balancé à vous sacrifier son Père & sa grandeur? Que craignez-vous? Parlez. Quel que soit ce secret que vous n'ôsez m'apprendre, soyez assuré qu'il ne diminuera jamais l'amour que j'ai pour vous.

Je vous jure, par cette tendresse que vous m'avez inspirée, je vous jure par vous-même qui me tenez lieu de tous les biens, aux quels je vous ai préferé, que je ne veux savoir ce que vous voudriez me taire, que pour trouver du remède à vos maux. Rien ne peut en finir le cours, repliqua Dom Sanchez. Laissez, laissez périr, belle Adelaïde, un Malheureux que la Fortune a pris plaisir d'accabler. Conservez seulement les jours d'Elvire. Vivez heureuse, & je mourrai content. Eh! comment, cruel, dit Adelaïde, voulez-vous que je vive heureuse, si vous mourez? Connoissant mon amour, avez-vous pu penser que je voulusse vivre un instant après vous? Oh! Dom Sanchez, par pitié, éclaircissez-moi de votre sort. Faut-il pour vous en prier que je me jette à vos genoux? Adelaïde fondante en larmes voulut en effet embrasser les genoux de Dom Sanchez. Il l'arrêta, & la faisant assoir, puisque vous l'exigez, lui dit-il, il faut vous satisfaire. Mais je sens que je vais encourir votre haine. Au moins promettez-moi qu'elle ne s'étendra pas sur Elvire. Non, non, ne craignez rien, répondit Adelaïde, pour elle, n'y pour vous. Hé bien, reprit Dom

Sanchez, quand même l'horreur de manquer à mon Dieu & à ma Religion ne seroit point un éternel obstacle à ce que veut le Dei votre Père, il en resteroit un autre, qui rendroit impossible ce qu'il exige de moi. Eh! quel est cet obstacle, repliqua Adelaïde? Parlez. Je veux absolument être éclaircie de ce mistère. Vous avez des raisons indépendamment du changement de Religion qui vous empêchent d'être à moi? Hé! pourquoi donc, cruel, avez-vous attendu jusqu'à présent à me les apprendre? Que ne me disiez-vous: Adelaïde, je ne puis recevoir votre cœur: songez à vous défendre d'un amour que je ne saurois rendre heureux: fuyez-moi, oubliez-moi? Peut-être aurois-je pu me guérir de ma foiblesse. Vous avez fait tout ce qu'il falloit pour augmenter ma passion. Vous n'avez donc voulu que me tromper...? Mais je veux connoître toute l'étenduë de mon malheur. Il faut parler; il faut m'apprendre quel est cet obstacle; je veux le savoir; dut-il être celui de l'amour d'une Rivale. Les maux que je souffre ne peuvent être augmentés. Ingrat, si dans ce moment vous ne rompez le silence, si vous ne m'apprenez la cause de mon malheur,

je

je vais me poignarder à vos yeux, & vous serez la seule cause de ma mort, de la vôtre, & de celle de votre Sœur. Vous me forcez, répondit Dom Sanchez, à rompre le silence. Souvenez-vous au moins que c'est moi qui suis le seul coupable. Elvire.... Hé bien, Elvire? demanda Adelaïde. Ciel! où suis-je reduit, dit Dom Sanchez? Achevez, repliqua Adelaïde. Elvire, reprit Dom Sanchez, est mon Epouse. Dieu! s'écria Adelaïde, c'est donc ainsi, Couple ingrat & perfide, que vous abusiez de ma crédulité! Dans quel abîme affreux ils ont voulu me précipiter! Les lâches, ils me faisoient descendre du plus haut rang, pour me couvrir d'infamie. Quand je leur rendois la liberté, ils vouloient sans doute me faire leur Esclave. Mais il est tems que ma vengeance éclate: vous périrez tous deux. Quel plaisir de voir immoler à mes yeux cette Elvire qui t'est si chère! Je te rendrai, perfide Dom Sanchez, tous les maux que tu m'as fait souffrir, & ceux que tu me fais souffrir encore. Oui, Elvire mourra, & mourra de ma main. Mon plus grand plaisir sera la peine que tu sentiras d'être la cause de sa perte par ton indiscretion.

ADELAIDE, dit Dom Sanchez, je n'avois que trop prévû votre fureur; mais pourquoi haïssez-vous Elvire ? Pourquoi voulez-vous la punir d'une faute dont moi seul je suis coupable ? Elle étoit Maîtresse de mon cœur avant de vous connoître. Elle n'a point par une perfidie voulu vous enlever l'amour de votre Amant. Hélas! elle a prétendu conserver celui de son Epoux. Pouvez-vous lui en faire un crime ? Loin de vouloir abuser de votre foiblesse, elle vous servoit sans que vous le sussiez, & peut-être malgré vous. Nous partions elle & moi seuls pour l'Espagne. Notre fuite vous conservoit à votre Père. L'absence m'auroit aisément banni de votre cœur. Vous m'auriez oublié. Je t'aurois oublié, répondit Adelaïde ? Cruel, peux-tu le croire? Pense-tu que jamais mon amour pour toi puisse finir ? Hélas! dans ce moment je sens que mon courroux s'éteint. Un mouvement secret me raproche de toi, lorsque je voudrois m'en éloigner. Pardonne à ma colère, pardonne à ma tendresse des menaces que tu devois bien juger ne devoir être suivies d'aucun effet. Au lieu de te donner des marques de ma haine, je veux te donner de nouvelles

preu-

preuves de mon amour. Il dépend de toi, si tu veux, de conserver Elvire, & de rendre heureuse Adelaïde. Deviens Musulman, ou du moins fais semblant de l'être. Quoiqu'Elvire soit ton Epouse, je puis aussi la devenir. Je ne demande point dans ton cœur la prémière place, je me contenterai de la seconde. Le plaisir de t'aimer, de te voir, de te parler, suffira pour me rendre heureuse. Cette Elvire fortunée ne peut-elle donc pas souffrir qu'une Personne qui lui sauve la vie, & qui te conserve pour elle, ait quelque droit sur ton cœur? Ha! quelque jalouse que je sois de ton amour, si j'étois à la veille de te perdre, je sens que je te céderois à celle qui conserveroit tes jours. Ecoute, je veux t'ouvrir le fond de mon cœur: juge de la différence de mes sentimens à ceux d'Elvire. Si je pouvois te sauver la vie sans être à toi, je sens que je serois capable de te sacrifier le bonheur de mes jours. Je mourrai de douleur de n'avoir plus aucune espérance sur ton cœur. Cependant j'aimerois mieux te voir entre les bras de ma Rivale, que d'exposer ta vie. Hé quoi! Elvire, te conserve, Elvire peut t'aimer; & elle veut te livrer au

cour-

courroux de mon Père? Car enfin, Dom Sanchez, il ne faut point vous flatter : si vous ne devenez pas Musulman, rien ne peut empêcher votre mort & celle d'Elvire. Mes pleurs ne feront qu'aigrir la colère de mon Père. Il croira en vous punissant me vanger avec lui. Hé bien, répondit Dom Sanchez, si je vous suis cher, belle Adelaïde, faites retomber sur moi toute la colère de votre Père. Dites-lui qu'Elvire est innocente, qu'elle m'a pressé de devenir Musulman. Faites-lui entrevoir que vous serez peu sensible à ma perte, pourvû qu'Elvire vive. Vous ne répondez point, continua Dom Sanchez? Vous êtes inflexible? C'en est fait; je suis perdu. Hé bien, mourons : j'aime encore mieux périr avec Elvire, que de lui être infidelle, & que de manquer à mon Dieu. Ce seroit acheter trop cher les jours d'une Epouse, que de les payer par une action qui me rendroit méprisable devant les Hommes, & criminel devant le Ciel. Adieu, Adelaïde. Je vous pardonne ma mort; & je verrois avec plus de regret les maux que je vous ai causé involontairement, si je ne vous regardois pas comme coupable en partie de la mort d'Elvire.

A

A ces mots, Dom Sanchez voulut ſortir de l'appartement d'Adelaïde pour retourner dans ſa priſon. Elle l'arrêta par le bras, & ſe faiſant un effort pour parler, vous vivrez, lui dit-elle, Dom Sanchez, vous vivrez, & Elvire ſera heureuſe. C'en eſt fait: je ſai que l'effort que je fais, va me couter la vie; mais elle m'eſt déſormais ſi à charge, que ceſſer de vivre eſt pour moi le ſeul bonheur qu'il me reſte à eſpérer. Dom Sanchez voulut ſe jetter aux genoux d'Adelaïde pour la remercier: levez-vous, lui dit-elle; vos diſcours ne feroient qu'aigrir ma douleur. Adieu; je vous quitte; vous ſerez bientôt heureux. Ne ſoyez point inquiet d'être encore retenu un jour en priſon: je dois, pour tromper la colère de mon Père, faire ſemblant d'être auſſi animée que lui contre vous.

ADELAIDE ne donna pas le tems à Dom Sanchez de répondre. Elle paſſa dans une autre Chambre; & quelques momens après, on vint prendre ſon Amant, & le ramener en priſon.

PENDANT que Dom Sanchez étoit raſſuré ſur le ſort d'Elvire, elle étoit dans une inquiétude mortelle d'être inſtruite

truite de celui de ce cher Epoux. Elle craignoit la colère du Dei. Elle se représentoit Dom Sanchez prêt à être conduit à la mort. Cette idée la frapoit à un tel point, qu'elle ne songeoit pas au danger qu'elle pouvoit courir elle-même. Il sembloit que le péril où elle croyoit que Dom Sanchez étoit exposé, lui avoit fait entièrement oublier celui qui la menaçoit. Elle avoit passé près d'un jour dans cette triste situation, lorsqu'on vint la tirer de l'endroit où elle étoit pour la mener dans un autre. Elle crut qu'on alloit lui donner la mort; & ne doutant pas que son Epoux n'eut déjà péri, elle dit à ceux qu'elle prenoit pour ses bourreaux: je ne crains point les coups que vous m'allez porter. Frapez; délivrez-moi d'une vie importune. Je vivois pour Dom Sanchez; je le suis au tombeau. Si j'avois été la maitresse de mon sort, j'aurois déjà prévenu la cruauté du Dei. Les Gens à qui parloit Elvire l'assurèrent que Dom Sanchez n'étoit pas mort. Vous allez, lui dirent-ils, le voir dans un moment, & c'est dans sa prison où nous vous conduisons. Quoi! dit Elvire, Dom Sanchez vit encore, & je

pourai

pourai le voir! Allons, partons. Quel que soit le sort qui m'attende, il me sera doux de l'essuyer auprès de lui.

LORSQUE Dom Sanchez vit arriver Elvire, il fut saisi d'une frayeur mortelle. Il crut que le Dei ne les rassembloit tous les deux, que pour les faire mourir ensemble. Ah! cruelle Adelaïde, s'écria-t-il, est-ce là, ce que vous m'avez promis? Sans doute vous vous êtes unie à votre Père, & vous ne m'avez flatté d'une délivrance prochaine, que pour me rendre plus cruels les maux que vous me destinez.

PENDANT que Dom Sanchez se plaignoit d'Adelaïde, les Gens qui avoient conduit Elvire s'étoient retirés. Pourquoi, dit-elle à son Epoux, accusez-vous Adelaïde du sort qui nous menace? Peut-être est-elle aussi à plaindre que nous. Le Dei dans sa colère ne l'aura point épargnée, & ce sera la prémière victime qu'il aura immolée à son ressentiment. Ignorez-vous, chère Elvire, répondit Dom Sanchez, que les pleurs d'Adelaïde ont fléchi son Père? Elle avoit obtenu votre grace & la mienne: c'étoit à une condition bien pire que la mort. Et quelle étoit cette condition, demanda Elvire?

vire? Il falloit, reprit Dom Sanchez, vous quitter, il falloit l'épouser. Ha! le trépas est pour moi un bien, dès qu'il faut vous être infidelle. Mais je dois l'avouer, la crainte de votre mort ébranloit ma constance. Si Adelaïde ne m'avoit pas promis de prendre soin de vos jours, j'aurois chéri à regret une fidélité, qui en vous montrant mon amour, vous entrainoit dans mes malheurs. J'avois crû, dit Elvire, que vous connoissiez mon cœur. Quoi! Dom Sanchez, avez-vous pu penser que j'eusse conservé une vie que j'aurois dû à votre infidélité? En voulant me sauver, vous n'auriez fait que hâter ma perte. Mourons: la mort n'est point un mal dans l'état où nous nous trouvons. Le Dei en nous immolant à sa fureur va nous réunir pour toujours. Vous auriez vécu, & vécu pour une autre; & moi, pour jouïr d'une vie remplie d'amertume, j'aurois été la cause d'une infidélité dont la seule idée me paroit plus affreuse que la mort. Mes jours ne m'étoient chers, qu'autant qu'ils étoient destinés à faire le bonheur de mon Epoux. Il meurt pour m'être fidelle; je le suis dans le tombeau; & j'aime-mieux cent fois l'y voir descendre,

que

que de le céder à une Rivale. Je vous l'avouë, Dom Sanchez, votre mort, à mes yeux, n'eſt pas le plus grand de tous les maux ; mais votre changement le ſeroit.

ELVIRE fut interrompuë par un Eſclave, qui ouvrant bruſquement la porte, lui ordonna de paſſer avec Dom Sanchez dans la Chambre prochaine. Quelle fut la ſurpriſe de ces deux Epoux d'y trouver Adélaïde ! Je viens, leur dit-elle, me vanger des maux que vous m'avez fait tous les deux. Je ne vous ferai point ici, Elvire, des reproches inutiles. Le tems preſſe ; & les momens nous ſont chers. Vous auriez dû m'apprendre que Dom Sanchez étoit votre Epoux. J'aurois peut-être étouffé une paſſion qui n'avoit point encore fait les progrès qu'elle a fait dans la ſuite. Vous êtes coupable, Dom Sanchez, du même crime. Je veux, pour vous punir tous les deux, vous donner la vie & la liberté. Je vous livre aux remords que vous devez ſentir de m'avoir rendu la Femme la plus infortunée de l'Univers. Partez. Cet Eſclave vous conduira au bord de la Mer, où vous trouverez un Vaiſſeau qui vous conduira en Eſpagne. J'ai trompé mon Père. Il

croit que Dom Sanchez, séduit par Elvire, est résolu à devenir Mahometan. Fuyez, partez, profitez de la nuit. Demain mon Père découvrant ma feinte en hâteroit plutôt votre perte.

PENDANT qu'Adelaïde parloit, Elvire & Dom Sanchez touchés de sa grandeur d'ame versoient des larmes. Elle s'en apperçut, & leur dit: je vois couler vos pleurs; vous plaignez mon destin; votre amitié en adoucit la rigueur. Adieu. Souvenez-vous quelques-fois de la triste Adelaïde. Elvire, elle vous aime comme sa Sœur. Dom Sanchez, si elle ne vous eut jamais vû, elle eut vécu heureuse.

ADELAIDE se retira, sans attendre la réponse d'Elvire & de Dom Sanchez. L'Esclave chargé de les conduire leur fit signe de les suivre. Il les mena à la faveur des ténèbres sur le bord de la Mer; & comme ils étoient prêts à s'embarquer, il remit à Dom Sanchez une cassette remplie d'or & de pierreries.

LE vent étoit favorable. A peine Elvire & son Epoux furent-ils sur le Vaisseau, que le Capitaine fit appareiller & faire voile.

PENDANT que Dom Sanchez pé-

netré des bontés d'Adelaïde s'éloignoit des côtes d'Afrique, cette infortunée Amante se livroit à la douleur la plus profonde. L'effort qu'elle venoit de faire lui déchiroit le cœur. Elle avoit pour jamais perdu l'espoir de revoir un Amant qu'elle adoroit. Elle avoit conservé cet Amant pour sa Rivale. Elle croyoit toujours le voir aux piés d'Elvire jurer à cette Epouse un amour éternel. Cette image, qu'elle ne pouvoit éloigner, redoubloit tous ses maux. Dans les cœurs malheureux, la jalousie est le comble de l'infortune. Bien loin de diminuer l'amour, elle l'augmente; & le desespoir d'être méprisée, au lieu d'inspirer de la haine, acroit la tendresse. Effet bizarre & singulier, mais qui n'en est pas moins vrai; effet que tous les Amans qui ont eu des Rivaux ont éprouvé, & sur lequel peut-être ils n'ont pas également tous réfléchi. L'idée du bonheur dE'lvire étoit toujours présent à l'esprit d'Adelaïde. Heureuse Elvire, disoit-elle, dans le moment que je répands des pleurs, tu goutes le plaisir d'être unie à Dom Sanchez! Mon malheur fait ton bonheur. J'ai payé du repos de ma vie ton union avec ton Epoux. Sort cruel!

Deſtin fatal! Qu'avois-je fait, pour me reduire dans l'état le plus affreux? Et toi, Dom Sanchez, la cauſe & la ſource de tous mes maux, je te pardonne la douleur que je ſens. Je te pardonne ma mort. Hélas! peut-être m'as-tu déja entièrement oubliée? Ha! du moins, ſi mes bontés s'effacent de ta mémoire; ſonges que tu tiens de ma main cette Elvire que tu adores; & qui cauſe tout mon malheur.

ADELAIDE paſſa le reſte de la nuit à ſe plaindre entièrement des rigueurs de la Fortune. A peine fut-il jour, que le Dei, qui venoit d'apprendre l'évaſion de Dom Sanchez & d'Elvire, & qui croyoit que ſa Fille l'ignoroit, entra dans ſa Chambre pour lui annoncer cette nouvelle. A l'air pâle & défait d'Adelaïde, il comprit qu'elle devoit en être inſtruite; mais il crut qu'on la lui avoit appriſe dans le même tems qu'à lui, & il n'eut aucun ſoupçon qu'elle eut fait ſauver elle-même Dom Sanchez & Elvire. Ma Fille, lui dit-il, je vois à ta douleur que tu es inſtruite de la fuite de ces deux Chrétiens. Si tu avois voulu en croire un Père qui t'aime tendrement, tu ſerois vangée, & je le ſerois auſſi; mais

je

je t'ai pardonné ta faute, & je ne veux plus te la reprocher désormais. Je ne cherche pas à aigrir ton chagrin, mais plutôt à le diminuer. Juge de ma tendresse & de mon amitié par la complaisance que j'avois pour toi. Je consentois, pour secher tes larmes & finir tes douleurs, de te donner un Esclave pour Epoux. J'élevois cet Esclave, malgré sa perfidie, à un rang qui le rendoit digne de l'honeur qu'il recevoit. La Fortune a voulu me servir, malgré toi & malgré moi. Elle a épargné à tous les deux une démarche honteuse que l'amour faisoit faire à l'un, & l'amitié à l'autre. Oublie, Adelaïde, oublie un Misérable, un Ingrat, qui n'a jamais voulu se servir de ton amour, que pour te tromper. Je te jure sur tout ce qu'il y a de plus sacré, que je n'ai aucune part à sa fuite. Ne pense pas, que pour éviter de te tenir la parole que je t'avois donnée, j'aye contribué moi-même à l'évasion de ces deux Chrétiens. Dès que je l'ai apprise, jugeant quelle seroit ta douleur, & craignant pour tes jours, j'ai tout mis en usage pour les faire arrêter, & pour découvrir ceux qui les avoient favorisé. Mes recherches ont été inutiles. J'ai seu-

lement appris que l'Esclave, à qui tu avois toi-même confié la garde de ces Chrétiens, avoit disparu. Ils l'auront sans doute corrompu, & il se sera sauvé avec eux. Mon Père, dit Adelaïde, si ma douleur pouvoit recevoir quelque soulagement, ce seroit par les marques de tendresse que vous me donnez. Mais dans l'état où je suis, les consolations ne servent qu'à augmenter mes chagrins. Souffrez que je me livre à ma tristesse; elle a pour moi des charmes. Ne pouvant voir Dom Sanchez, les larmes que je repands pour lui me paroissent douces; son absence me semblera moins cruelle, s'il m'est permis d'en gemir avec liberté. N'imposez point, mon Pére, à mon cœur la contrainte de chercher à se guérir d'une passion qu'il conservera toujours. Je sens que le tems ne fera qu'augmenter mon amour, & que l'absence, au lieu de le détruire, lui donnera de nouvelles forces.

Ce que disoit Adelaïde, arriva. Elle partit pour se rendre à Tunis; & lorsqu'elle y fut, sa mélancolie s'accrut. On commença à désespérer de ses jours. Le Dei étoit presqu'aussi infortuné que sa Fille. Il faisoit tout ce qu'il pouvoit pour sou-

ſoulager les chagrins d'Adélaïde. Il prévenoit tout ce qu'il croyoit qu'elle pouroit déſirer. Il regretoit même quelque fois le départ de Dom Sanchez, & il auroit ſouhaité qu'il fût encore en ſa puiſſance, pour ſauver la vie à ſa chère Adélaïde, qu'il voyoit à chaque inſtant aprocher du tombeau.

LE Dei étoit dans cette triſte ſituation, lorſqu'un jour on vint lui apprendre qu'un Bâtiment Tuniſſièn, qui revenoit de la courſe, avoit arrêté une barque conduite par quelques Chrétiens qui ſe ſauvoient, & ſur la quelle il y avoit deux Eſclaves qui s'étoient échapés de priſon. Le Dei, frapé de cette nouvelle, ordonna qu'on lui amena ces Eclaves. On lui répondit que l'un des deux étoit une Femme, qui avoit été bleſſée aſſez dangereuſement dans un combat que ces Chrétiens avoient ſoutenu avec beaucoup de courage contre le Bâtiment Tuniſſien. N'importe, dit le Dei, qu'on prenne un brancart couvert, & qu'on m'amenne ces deux Eſclaves. Dieu ! ajouta le Dei, faites que ce que je penſe ſoit vrai, & les jours de ma chère Fille ſont en ſûreté. Au portrait que l'on me fait de ces deux Eſclaves, au tems dans lequel ils ont été

arrêtés, il eſt preſque impoſſible que mes conjectures ſoient fauſſes.

Le doute du Dei fut bientôt éclairci. On conduiſit chez lui les deux Chrétiens qu'il déſiroit ſi fort depuis quelque tems d'avoir en ſa puiſſance. Elvire étoit couchée ſur le brancart où on l'avoit miſe. Dom Sanchez marchoit à côté, & tenoit une de ſes mains dans les ſiennes. Dès que le Dei apperçut ces deux Infortunés, il leur dit d'un air doux: ne craignez rien; je vous pardonne; vous m'avez trompé; vous m'avez outragé; vous avez fui; ma vengeance cède à la conſervation des jours d'Adelaïde. Elle vous à donné deux fois la vie; & votre dureté, votre mauvaiſe foi reduit la ſienne à l'extremité. Seigneur, dit Elvire, d'une voix foible & tremblante, Adelaïde, malgré ſa paſſion, nous a peut-être moins condamnés que vous, parce qu'elle ſavoit des ſecrets que vous ignorez, & qui nous juſtifioient auprès d'elle. Mais faites, s'il eſt poſſible, Seigneur, que je puiſſe parler à Adelaïde & à Dom Sanchez en particulier. Vous ne pouvez vous-même être préſent à cette converſation. Le tems preſſe; & peut-être depuis quatre jours que je ſuis bleſſée, le

Ciel

Ciel ne m'a-t-il conservé la vie, que pour exécuter ce que j'ai médité, dès que j'ai reconnu que ma blessure étoit mortelle, & qu'on me conduisoit à Tunis. Non, vous ne mourrez point, s'écria Dom Sanchez. Le Ciel accordera votre guérison à mes vœux. Votre blessure n'est point aussi dangereuse que vous le pensez. Les Chirurgiens ne desespérent point. Pourquoi voulez-vous ne les pas croire? Ne nous flattons point, dit Elvire. Ma foiblesse est redoublée depuis quelque tems; mais quel que soit mon sort, il m'est doux de mourir entre les bras d'un Epoux que j'adore, & dont je suis tendrement aimée. Votre tendresse, Dom Sanchez, ne me laisse point sentir l'horreur de mes derniers momens.

ELVIRE fut interrompuë par Adelaïde. Elle avoit appris le retour de Dom Sanchez à Tunis, son arrivée dans le Palais, & le malheur survenu à son Epouse. Elle s'approcha d'Elvire, l'embrassa tendrement, & baignant son visage de ses larmes, ma chère Elvire, lui dit-elle, dans quel état vous vois-je? Hélas! que nous sommes vous & moi également le jouet des caprices de la plus rigoureuse Fortune!

L'EMOTION qu'avoit causé à Elvire la vuë d'Adelaïde la fit tomber en foiblesse. On craignit que cet évanouïssement ne terminât sa vie. Cependant, comme elle respiroit encore, Adelaïde ordonna qu'on la portât dans son appartement. Lorsqu'elle y fut, à force de remèdes on la fit revenir à elle. Ma chère Adelaïde, dit-elle en ouvrant les yeux, il est destiné que vous m'aurez accablé de bien-faits pendant tout le cours de ma vie, & que moi, je n'aurai pû vous prouver ma reconnoissance, que dans mes derniers momens. Ordonnez que l'on nous laisse seules. Il faut que je profite des instans qui me restent. Adelaïde fit signe aux Esclaves & aux Médecins qui se trouvoient dans la Chambre de se retirer. Le Dei n'avoit point suivi dans l'appartement de sa Fille les deux infortunés Epoux. Ainsi Elvire eut la liberté d'expliquer ses sentimens. Approchez-vous de moi, dit-elle à Dom Sanchez qui versoit un torrent de larmes. Donnez-moi cette main qui m'est si chère, & promettez-moi que vous m'accorderez la dernière grace que je vous demande. Je l'exige de vous; & je mourrai le désespoir dans le cœur, si vous me la refusez.

ſez. Jurez-moi par votre amour, par le ſouvenir que vous aurez de moi, que vous exécuterez mes dernières volontés. La douleur empêchant Dom Sanchez de retrouver l'uſage de la parole, vous ne répondez point, lui dit Elvire? Hé quoi, après m'avoir aimé auſſi tendrement pendant toute ma vie, vous vous démentez lorſque je vais mourir? Ces mots augmentèrent l'accablement de Dom Sanchez. Il fit un effort pour parler, & ne pût pouſſer que des ſanglots. Je vois, dit Elvire, que votre cœur m'accorde ce dont votre douleur ne permet pas que votre bouche m'aſſure. Voici ce que j'exige, & ce que vous me jurez d'exécuter. Je vous défends, après ma mort, de vous livrer à une triſteſſe immodérée. Plaignez-moi, pleurez-moi. Je mourrois avec regret, ſi je croyois que vous ne le fiſſiez point. Mais modérez votre douleur; & lorſqu'elle ſera un peu appaiſée, vous épouſerez Adelaïde. Vous le devez, pour finir les maux que vous lui avez cauſé, & pour réparer le manque de confiance que j'ai eu pour elle. Adelaïde, vous voyez que Dom Sanchez ne ſauroit vous épouſer ſans vous faire Chrétienne. Vous y étiez déjà réſolue. Cela

ne vous arrêtera point. Il m'est doux en mourant, que la dernière de mes actions soit de rendre Chrétienne une Personne qui en avoit déjà toutes les vertus. Donnez-moi votre main. Je sens que je meurs, & je n'ai que le tems de la mettre dans celle de Dom Sanchez. Ce fut là en effet la dernière chose que fit Elvire. Elle tomba dans un évanouïssement dont elle ne revint plus,

La douleur de Dom Sanchez fut inexprimable. Cependant la promesse qu'il avoit faite à Elvire, & les charmes d'Adelaïde le consolèrent dans la suite. il resta encore près d'un an à Tunis, flattant toujours le Dei qu'il se feroit Mahometan. Mais ayant pris toutes les précautions nécessaires pour n'être plus arrêté, il partit avec Adelaïde, qu'il épousa en arrivant en Espagne, & qu'il aima toujours tendrement. Le Dei fut si affligé de la fuite de sa Fille, qu'il mourut bien-tôt après.

Fin de la Nouvelle.

REFLEXIONS

Diverses sur les douceurs de la Société.

Par Monsieur le Marquis d'Arg. **.

§. I.

Du choix de la Société.

ON peut établir comme un principe certain, que c'est des douceurs de la Société que dépendent celles de la vie. Un Homme destiné à vivre avec des Personnes d'un caractère dur, incommode, vitieux, est cent fois plus malheureux, que s'il étoit dans la solitude la plus affreuse. Du moins pourroit-il dans cette solitude jouïr de la satisfaction de n'être pas exposé à des maux, qu'il ne sauroit ni éviter, ni prevenir, dès qu'il n'est point assez heureux pour être lié avec des Gens véritablement aimables.

UN Galant-Homme d'un caractère doux & sociable, qui vit dans une Société disgracieuse, peut être comparé à un Européen poli & civilisé, qui se trouve

ve exilé dans un Pays barbare. Je suis fermement persuadé, qu'il y a plusieurs Personnes, qui au milieu des plus grandes Villes de l'Europe, sont aussi malheureuses, que l'étoit Ovide chez les Pannoniens. Elles trouvent dans les Gens qu'elles fréquentent plus de dureté, plus d'impolitesse, plus de férocité, que le Poëte Latin n'en rencontra chez les Peuples Barbares où il finit ses jours.

Il est impossible, lors que nous fréquentons journellement une Société qui nous déplait, que nous ne perdions notre enjoûment, & notre bonne humeur. Il n'est point de tempéremment, quelque guai qu'il soit, qui puisse tenir contre une contrainte perpétuelle. A la fin, la vivacité fait place à l'ennui, & l'ennui se change en mélancolie. Il arrive même assez souvent que l'esprit s'aigrit, & diminuë la bonté des sentimens. Les mouvemens du cœur dépendent ordinairement de la situation où se trouve l'esprit. Le même Homme qui dans un état heureux & tranquille se feroit porté avec empressement à une action louable, la néglige dans un état rempli de troubles & d'inquiétudes.

QUELQUES chagrins que l'on ait, quel-

quelque mauvaise fortune que l'on essuye, on trouve contre tous ces accidens un secours certain dans la douceur d'une aimable Société. Les inquiétudes se dissipent par les conseils donnés avec amitié; les douleurs s'affoiblissent par les consolations sensées; les craintes s'évanouïssent par l'appui qu'on nous promet; & le desespoir cesse par les espérances dont on nous flatte. Ces avantages sont les suites de la bonne Société. Elle nous donne des avis salutaires, qui nous empêchent de nous livrer à l'orgueil, à la jalousie, à la colère; & ces avis sont d'autant plus d'effet, qu'ils partent toujours du cœur, & jamais de l'envie de dominer & de gouverner. Rien n'est plus inutile que des conseils qui paroissent des ordres, ou des reproches. L'amour-propre se revolte contre eux. On n'en doit pas cependant espérer d'autres de certaines Gens, qui ne prennent part à nos affaires, que pour avoir le plaisir de condamner notre conduite, ou de prescrire ce qu'il leur plait que nous exécutions.

Les biens que nous produit la bonne Société sont si considérables, les maux auxquels nous expose la mauvaise sont si

cuisants, qu'un Homme sensé doit employer tous ses soins à se procurer le commerce des Personnes aimables qu'il est à portée de pouvoir fréquenter. Par la mauvaise Société, je n'entends point celle de Gens capables d'une mauvaise action. Quel est l'Homme né avec des sentimens, qui ne sache ce que son devoir exige sur ce point? Je veux parler de ces Sociétés dures, dans lesquelles on ne rencontre point cette aménité, cette politesse, cet enjoûment, cette cordialité, cette honête liberté, enfin ces douceurs qui font le bonheur de la vie, & sans lesquelles l'Ame ne goute point une certaine tranquilité qui fait l'essence de la véritable volupté.

Pour connoître tout le prix d'une Société aimable, il faut l'avoir fréquentée. Quand on a été assez heureux pour jouïr d'un pareil bonheur, il est impossible de pouvoir s'en passer. Dès qu'il nous est ravi, nous languissons; nous nous appercevons sans cesse qu'il manque quelque chose d'essentiel à notre satisfaction. Nous tâchons inutilement d'y supléer. Rien ne peut récompenser du défaut de la bonne Société. C'est, après la vertu & le témoignage d'une bonne conscience;

ſcience, le plus grand de tous les biens. Elle aſſaiſonne tous les plaiſirs; elle les fait valoir; elle les épure; elle en ôte ce qu'ils peuvent avoir de vitieux & de bruyant, ſans rien diminuer de leur vivacité. J'ôſerai dire une choſe, que ceux qui ont gouté de la bonne & de la mauvaiſe Société ne trouveront pas extraordinaire. Un Homme aimable ne vit, qu'autant qu'il vit dans une bonne Société. Par-tout ailleurs il eſt dans un état de langueur & d'ennui, qui tient de la léthargie.

IL faut diſtinguer la bonne Compagnie de la bonne Société. On peut avoir fréquenté pendant trente ans très bonne Compagnie, & n'avoir jamais gouté les douceurs de la Société. Un Homme ſort tous les jours de chez lui, pour aller paſſer une grande partie de la journée dans une Aſſemblée compoſée de trente Femmes & de cinquante Hommes. Il voit ſes Gens, & il en eſt vû. Il les ſaluë, ils lui font la reverence à ſon tour. Il jouë pendant trois ou quatre heures avec quelques uns d'eux. La partie finie, il retourne chez lui, ou bien il ſouppe avec trente Perſonnes. Cet Hom-

me fréquente bonne Compagnie; mais il n'a aucune idée de la bonne Société. Celui au contraire qui vit journellement avec trois ou quatre Femmes ſpirituelles, avec quatre ou cinq Hommes aimables, qui fuit la cohue, qui ſe contente du commerce de peu de Perſonnes, qui ne ſe répand que parmi elles; celui-là connoît ce que c'eſt que la bonne Société.

§. II.

De l'Utilité de la bonne Société.

J'AI déjà parlé de quelques avantages de la bonne Société. J'ai fait ſentir qu'elle formoit le cœur & nouriſſoit les ſentimens. Je ferai actuellement quelques réfléxions ſur les biens que l'eſprit peut en retirer.

RIEN n'élève plus notre Ame, que l'uſage de s'appliquer à des choſes utiles. On peut s'amuſer agréablement, & cependant utilement. La bonne Société fournit des plaiſirs, des amuſemens, des jeux ſpirituels: elle a une converſation engageante, inſtructive; & l'on profite ſouvent beaucoup plus dans le commer-

ce

ce de quelques Amis aimables, que dans la solitude ennuyeuse d'un Cabinet.

UN des principaux avantages de la bonne Société, c'est celui d'empêcher que l'esprit ne s'accoutume aux sotises & aux impertinences qui font les sujets des entretiens ordinaires. Que de puérilités, que de fadeurs ne dit-on pas tous les jours dans les Cercles & dans les Assemblées? Que de réfléxions ridicules sur le Gouvernement & sur les intérêts des Princes n'y fait-on point? Combien de sentimens romanesques n'y étale-t-on pas? C'est encore bien pis, lorsqu'une Femme & un Petit-Maitre font le recit de leurs vapeurs, de leur migraine, & de leurs insomnies.

QUI peut se promettre d'éviter dans une Société, qui n'est point choisie, la rencontre de certaines Gens, qu'on diroit être faits exprès pour mettre le bon sens à la gêne & à la torture? Ils ne discontinuent point de parler, & ne disent que des sotises qu'ils débitent avec emphaze. Si quelqu'un s'avise de vouloir faire usage de la raison, ils lui imposent silence, l'interrompent, ne lui donnent pas le tems de parler. Par là

fréquentation de pareilles Gens, il faut tôt ou tard que le plus beau génie s'avilisse, se gâte, & perde beaucoup de sa douceur & de sa justesse. Le caractère des Gens que nous fréquentons influë pour la suite du tems sur le nôtre. Nous gagnons donc autant dans la bonne Société, que nous perdons dans la mauvaise. Nous prenons la douceur, la politesse d'une Homme aimable, tout comme nous imitons les emportemens, les brutalités d'un Homme rustre & impoli. L'esprit se familiarise avec les impressions dont il est affecté ordinairement. Ce qui d'abord lui paroissoit difficile, lui semble dans la suite naturel; & ce qu'il regardoit comme un mal, lui devient une action indiférente, & quelquefois louable. C'est aux bons & aux mauvais exemples que l'on doit attribuer les vertus & les crimes de la plus-part des Hommes. Consultons, examinons le fond de notre cœur, nous verrons que le caractère des Gens que nous avons frequenté a toujours beaucoup influé sur notre conduite.

§. III.

§. III.

Des Caractères opposés à la bonne Société.

QUOIQUE tous les caractères vitieux soient contraires à la Société, il en est pourtant quelques uns, qui le sont plus les uns que les autres. Je dirai ici un mot de ceux qui me paroissent les plus incompatibles avec cette douceur & cette aménité qui sont l'ame de la bonne Société.

IL y a des Gens d'un caractère fier, hautain, qui ont de l'esprit, & qui ne l'employent qu'à se louer eux-mêmes, & à rabaisser le mérite des autres. Ils ne sauroient souffrir qu'on approuve quelqu'un : les louanges qu'on lui donne, leur paroissent un vol qu'on leur fait. Ils voudroient qu'on ne fut occupé que d'eux, qu'on ne parlât que de leurs talens, qu'on ne fit mention que de leurs actions, qu'on ne lut que leurs Ouvrages. Ces Gens sont insuportables dans la Société. Ils le sont même aux Personnes les plus modestes. L'Homme qui a le moins de vanité s'ennuye à la fin d'être toujours obligé de louer un Fat qui

paye par le mépris les éloges perpétuels qu'il exige.

Je ne trouve rien d'aussi déplacé, que de parler de ses richesses, de ses revenus, de ses ameublemens devant des Personnes qui sont mal partagées des biens de la Fortune. C'est leur rappeller mal-à-propos leur état malheureux. C'est leur rendre la Société désagréable. La solitude leur épargne du moins cette espèce de reproche d'un mal qu'ils n'ont pas mérité, & auquel ils ne peuvent remédier.

On rencontre souvent dans le Monde des Gens dont la fureur est de décider de tout. Ils ont au certain jargon, qu'ils se sont formé, qui leur est propre. Ils parlent du mérite de Virgile dans les mêmes termes qu'ils parlent de celui de Tive-Live. Ils ignorent que l'un est un Poëte, & l'autre un Historien. Mais ils savent que quelques Personnes, au gout des quelles ils se rapportent, disent que ces Auteurs sont excellens. Ils prononcent avec emphaze: *qu'ils sont divins*, *qu'ils ne peuvent être égalés*. Si l'on entre dans la discussion des legers défauts qui peuvent être dans ces Ecrivains; comme ils les ignorent, ils ne font aucun cas de

ce

ce que l'on peut dire de ſenſé à ce ſujet. Ils répètent toujours : *ces Auteurs ſont divins : ce ſont les plus grands Génies que la Nature ait produit. Ceux qui cherchent à les critiquer n'en approchent point.* On eſt heureux s'ils ſe contentent d'une prémière apoſtrophe, & s'ils ne s'emportent point jusqu'à dire des injures, pour ſoutenir qu'il n'y a point de défaut dans un Livre qu'ils n'ont point lû, & qu'ils ne liront jamais.

Il eſt une autre ſorte de Gens, qui décident avec plus de connoiſſance, mais avec autant de préſomption. Ils croyent être les Directeurs du goût, les Juges ſouverains de tout ce qui a quelque raport à l'eſprit. Ils ſe perſuadent d'exceller, non ſeulement dans les Sciences ; mais ils penſent poſſeder tous les Arts, quoi qu'ils ne les ayent jamais appris, & qu'ils n'en ayent qu'une foible teinture. Ces Gens s'érigent eux-mêmes en Dictateurs perpétuels de la République des Lettres. Ils n'ont jamais rien écrit, & ils ſe regardent comme de grands Auteurs. Ils parlent Grec, & ne ſavent pas le lire. Ils ſont Géomètres, & n'entendent pas les Elémens d'Euclide. Rouſſeau

les a parfaitement dépeint dans cette Epigramme charmante.

Chrisologue toujours opine:
C'est le vrai Grec de Juvenal.
Tout Ouvrage, toute Doctrine
Ressortit à son tribunal.
Faut-il disputer de Phisique?
Chrisologue est Phisicien.
Voulez-vous parler de Musique?
Chrisologue est Musicien.
Que n'est-il point? Docte Critique,
Grand Poëte, bon Scholastique,
Astronome, Grammairien.
Est-ce tout? Il est Politique,
Jurisconsulte, Historien,
Platoniste, Cartésien,
Sophiste, Rheteur, Empirique;
Chrisologue est tout, & n'est rien.

De tous les caractères, le plus insupportable dans la Société, c'est celui de ces Personnes aigres, qui n'ont jamais rien de gratieux à vous dire; qui ne vous parlent, que pour vous piquer; dont les complimens ont même quelque chose de desagréable & de fâcheux. La Bruyere a fait de sages réfléxions sur ces

ces Gens, qu'on doit regarder comme la peſte de la Société Civile. „ Parler & „ offenſer, dit-il, pour certaines Gens, „ eſt préciſément la même choſe. Ils „ ſont piquants; leur ſtile eſt mêlé de „ fiel & d'abſinthe; la raillerie, l'inju- „ re, l'inſulte leur découlent des lèvres „ comme leur ſalive. Il leur ſeroit „ utile d'être nés muets ou ſtupides. „ Ce qu'ils ont de vivacité & d'eſprit „ leur nuit d'avantage, que ne fait à „ quelques autres leur ſotiſe. Ils ne „ ſe contentent pas toujours de repliquer „ avec aigreur, ils attaquent ſouvent „ avec inſolence; ils frappent ſur tout „ ce qui ſe trouve ſous leur langue, „ ſur les préſens, ſur les abſens, ils „ heurtent de front & de côté, comme „ des Beliers. Demande-t-on à des Be- „ liers qu'ils n'ayent pas de cornes? De „ même n'eſpère-t-on pas reformer par „ cette peinture des caractères ſi durs, „ ſi farouches, ſi indociles. Ce que „ l'on peut faire de mieux, d'auſſi loin „ qu'on les découvre, eſt de les fuir de „ toute ſa force, & ſans regarder derriè- „ re ſoi ".

Le mauvais cœur n'eſt point compatible avec la bonne Société. L'eſprit ne

goûte jamais de véritables douceurs ; & ne prend son essort qu'à regret, lorsqu'il craint le caractère de ceux devant lesquels il doit se montrer. Mettez dans une Compagnie de quatre ou cinq Personnes aimables & enjouées un Homme dont le mauvais cœur soit connu ; la contrainte succède à la gayeté, le serieux à la joye. Chacun craint la langue empoisonnée d'une Homme qui cherche à nuire à la réputation des honêtes Gens, qui n'employe le génie qu'il a, qu'à dénigrer la vertu, & qu'à donner, s'il lui est possible, un ridicule à la probité & au vrai mérite. Il est impossible que dans les bonnes Sociétés, même dans celles dont le génie n'est point porté à la plaisanterie, il ne se passe bien de petites choses, auxquelles un mauvais esprit peut donner aisément un tour malin. Il est telle badinerie, je dirai plus, telle polissonnerie aimable & plaisante quand elle reste entre quatre ou cinq Personnes, qui paroit sous un autre point de vuë, lorsqu'elle est connuë du Public.

Si la malignité gêne & détruit bientôt la bonne Société, la mauvaise plaisanterie ne lui est guères moins contraire.

re. L'incommodité d'essuyer sans cesse de mauvais quolibets, d'entendre répéter à chaque instant un discours qui fait de la peine, de voir tourner en ridicule les choses les plus sensées, est trop forte pour qu'un galant Homme veuille l'essuyer pendant long-tems. Il appréhende avec raison un mauvais plaisant, comme un fin gourmet craint un vin fade qui souléve le cœur, & laisse un mauvais goût au palais.

JE ne sais lequel des deux est le plus condamnable, de plaisanter sans cesse, & mal à propos, ou de ne point entendre la plaisanterie, lorsqu'elle est polie, & qu'elle n'est point faite dans le dessein de nous piquer. Les Sots s'offensent aisément des plaisanteries les plus legéres. Ils se figurent toujours qu'on veut les rendre ridicules. Cette pensée est une suite de leur peu de mérite. Ils sentent, malgré leur amour-propre, qu'ils sont faits pour être blâmés plutôt que pour être loués, & donnent une interpretation maligne aux choses les plus innocentes. Un Homme sage ne doit plaisanter que des Gens qui ont assez d'esprit pour distinguer la bonne & ho-
nête

nête plaiſanterie, de la mauvaiſe & de la maligne.

On eſt ſouvent obligé d'eſſuyer la pétulance de certaines Gens, dont l'eſprit & le corps ſont dans une perpétuelle agitation. Ils parlent, ſans ſavoir ce qu'ils diſent: ils ont un ton de voix perçant. On diroit, à la façon dont ils crient, qu'ils craignent qu'on ne faſſe pas aſſez d'attention aux ſotiſes qu'ils débitent pendant tout le cours de la journée. Ils danſent, ils chantent, ils ſiflent, ils parlent dans le même inſtant. Ils reſſemblent à des Perſonnes piquées par la Tarentule. Ils ſont cependant bien moins incommodes que ces Médiſans, qui n'ouvrent la bouche que pour déchirer tous ceux dont le nom malheureuſement ſe préſente à leur imagination; il n'eſt pas beſoin, pour exercer leur langue empoiſonnée, qu'ils connoiſſent perſonnellement ceux dont ils parlent; il leur ſuffit de ſavoir qu'ils exiſtent; ils leur donnent tous les défauts que la malignité de leur cœur leur ſuppoſe. D'ailleurs ils veulent qu'on diſe qu'ils ont de l'eſprit; & s'ils ne médiſoient point, on les verroit bientôt con-

contraints de garder le silence. Il seroit cependant heureux pour eux qu'on pût leur persuader une vérité, dont tous les Gens de génie sont convaincus, c'est qu'il faut très peu d'esprit pour plaire en médisant, & qu'il en faut beaucoup pour amuser en louant. Pour quiconque se connoit en génie, un Médisant de profession est un Homme d'un esprit médiocre.

§. IV.

Ce n'est point avec les Grands qu'on jouit des douceurs de la Société.

LE respect n'est presque jamais sans la contrainte, & la joye fuit la gêne. On trouve rarement dans les Sociétés des Grands les douceurs qu'on rencontre dans celles des Particuliers. Les Princes se figurent que les autres Hommes sont faits pour eux. Ils veulent que ceux avec lesquels ils vivent leur tiennent compte de ne pas leur faire sentir tout le poids de leur autorité, toute la grandeur de leur naissance, tout le pouvoir de leur crédit. Ils pensent qu'on leur doit être fort obligé de ce

qu'ils

qu'ils ne sont point aussi incommodes dans la Société qu'ils pouroient l'être. Ils se croyent totalement dispensés d'avoir les attentions aimables, les politesses prévenantes, les soins empressés & flateurs, qu'on trouve chez les Particuliers qui veulent plaire à ceux avec qui ils vivent.

Les Grands sont uniquement occupés de vastes projets, d'entreprises difficiles, qui ne leur laissent pas le loisir d'entrer dans le détail des besoins des autres. Ils sont beaucoup plus occupés des moyens d'obtenir quelques grandes charges, que des expédiens qui pouroient faire cesser les maux de ceux dont ils se disent les Amis & les Protecteurs. Ils préfèrent la gloire de faire abbatre une forêt, de bâtir un Palais, à celle de rendre un cœur content.

Non seulement les Grands, mais encore tous les Courtisans, sont peu propres à former une Société gratieuse. Ils sont trop dissipés, trop pleins de leurs projets ambitieux, trop accoutumés à faire de leur avancement leur unique occupation, pour avoir le loisir d'entrer dans les détails qu'exige la Société. Ordinairement pour un Grand, & pour un

Cour-

Courtisan, un Homme malheureux, est un Homme qui doit souffrir ; pour un Particulier, c'est un Homme qu'on doit soulager.

LA vanité des Grands est directement opposée à la bonne Société. Ils pensent être seuls parfaits. Ils se persuadent que l'esprit & le génie sont des apanages de leur naissance. A peine accordent-ils au commun des Hommes quelques foibles talens. Un peu de réflexions les guériroit de leur erreur. Les Corneilles & les Racines, les Descartes & les Gassendi, les Montagnes & les Bayles, les Lebrun & les Sueurs, les Pujets & les Girardons, les Lully & les Campras n'étoient ni Princes ni Ducs. Ce que nous avons de meilleur pour l'esprit, pour le cœur, pour les yeux, & pour les oreilles, n'est point sorti du sein de la grandeur. Quant à ce qui regarde le goût, je ne voudrois pas assurer que quelque Grand dans les excès de la débauche n'eut fait un ragoût à l'ombre, ou un salmi au vin de Champagne plus piquant, plus échaufant, plus capable d'abréger la vie, que tous les plats assaisonnés par les plus habiles Cuisiniers.

Ce qu'on nomme communément Sociétés de plaisir chez les Grands, doit être appellé partie de débauches. On y boit avec excès; on n'y garde aucune modération, ni dans les discours, ni dans les actions. Est-ce là de quoi contenter l'esprit & le cœur? Le premier se gâte, le second se perd. L'Homme du monde le plus aimable change bientôt de caractère & d'humeur au milieu d'une Société aussi dangereuse pour les mœurs.

Il n'est aucune régle qui n'ait son exception. Il est chez les Grands quelques Gens qui s'élevant au dessus des préjugés de leur état, connoissent que les biens que la Fortune leur a prodigués sont infiniment au dessous de ceux que peut leur procurer une Société douce. Ils la cherchent chez quelques Particuliers qu'ils rapprochent d'eux autant qu'il leur est possible. Ils sentent que moins il restera de distance entre eux, & les Personnes dont ils veulent faire leurs Amis, plus ils gouteront de plaisirs dans leur commerce. Ils préviennent tous les inconveniens que le respect, la timidité, la crainte, pouroient causer, & donnent à l'amitié ce que les Grands, moins sensés qu'eux, donnent à une vanité

té mal placée, & à une oſtentation dont ils ſont les prémières victimes. La gravité & l'air de grandeur cauſent autant de ſoin à ceux qui veulent les faire entrer dans toutes leurs manières, que de peine aux autres qui ſont obligés de les eſſuyer.

J'AI remarqué dans l'Hiſtoire que le petit nombre des Princes qu'elle nous propoſe pour des modelles de probité & de vertu, a été ſenſible aux douceurs de la Société. Veſpaſien, Titus, Marc-Aurelle, Trajan vécurent en ſimples Particuliers avec leurs Amis. Ils oubliè-rent pour eux qu'ils étoient Empereurs; & s'ils s'en reſſouvinrent quelques-fois, ce ne fut que lorſqu'il fallut leur faire du bien. Le grand Prince de Condé, & quelques Héros modernes ont imité les Anciens que je viens de citer. Nous voyons aujourd'hui un des plus grands Souverains de l'Europe être ſenſible aux douceurs de la Société, & en connoître tout le prix. Il gagne des Batailles; il ſoumet des Provinces conſidérables; il fortifie les frontières de ſes Etats; il fait conſtruire des Bâtimens ſuperbes; il fonde des Académies; il protège les Arts; il voit, il règle, il conduit tout par lui-

même; & ces occupations, quelques grandes qu'elles soient, ne lui font pas renoncer au plaisir d'une conversation spirituelle, dans la quelle il répand sans fierté & sans ostentation les graces du beau génie & de l'esprit brillant qu'il a reçu du Ciel. Il seroit heureux pour les Grands, que l'exemple du Vainqueur de la Silésie put les instruire.

§. V.

Des Caractères propres à la Société.

LA douceur & la complaisance sont les qualités les plus essentielles aux caractères propres à la Société. A ces deux prémières qualités, j'en ajoute une troisième, c'est l'égalité d'humeur, sans la quelle le meilleur caractère ne laisse pas d'être défectueux. Il est fâcheux pour ceux avec qui nous vivons, & qui partagent nos chagrins, que nous fassions retomber sur eux une partie de l'inquiétude que nous ressentons. Nous devons leur tenir compte de la part qu'ils prennent à ce qui nous regarde, & ne point faire rejaillir sur eux des embarras qu'ils n'essuiroient pas, si nous leur étions indiffé-

différens. Il faut prendre garde que notre amitié ne soit à charge à nos Amis, & qu'on ne soit plus heureux de ne pas nous connoitre que d'être lié avec nous. Un Auteur moderne nous a donné à ce sujet un excellent conseil.

Surmontez les chagrins où l'esprit s'abandonne,
Et ne les faites point rejaillir sur personne.

CE seroit détruire une des plus grandes utilités de la bonne Société, que de prétendre qu'on ne peut point dire son sentiment, & être d'une opinion contraire à celle des autres. Mais il faut la soutenir sans aigreur, sans emportement. Il y a de la sagesse, & même du génie à savoir céder à propos. Quand on voit qu'un Homme, avec qui l'on vit tous les jours, s'échauffe, qu'il veut soutenir une chose qu'il a avancée légèrement, pourquoi s'attacher à lui faire sentir la faute qu'il se force de cacher? C'est vouloir déplaire à son Ami pour un sujet frivole. C'est même être impoli, & manquer aux bienséances.

UN Homme qui a de l'esprit, n'a pas be-

besoin pour le montrer de faire sentir la supériorité qu'il a sur les autres. Loin de chercher à s'élever au-dessus d'eux, il doit les raprocher de lui autant qu'il est possible, les mettre à leur aise, si j'ôse me servir de cette expression. C'est avoir un grand génie, que de faire briller ceux sur lesquels on a un avantage considérable. Ce secrèt est sû de peu de Gens, & n'est guères mis en pratique, que par les Personnes en qui l'esprit se trouve joint au bon sens.

Il faut essuyer dans la Société des petites gênes, dont on est bien recompensé. Il y a des attentions, il y a des bienséances, il y a des prévoyances dont la familiarité ne dispense point. Ce seroit produire dans la Société une licence qui dégenereroit en grossiéreté & en rusticité, si l'on s'affranchissoit de ces bienséances nécessaires.

§. VI.

Les Femmes influent beaucoup sur la bonne ou la mauvaise Société.

LES Femmes ont fait de tout tems le principal ornement de la Société. Elles y répandent un agrément, qu'elles seules

feules font capables de lui donner. Les Perfonnes qui connoiffent parfaitement le cœur humain conviennent de cette vérite. *Une belle Femme*, dit un excellent Auteur moderne, *qui a les qualités d'un honête Homme, eft ce qu'il y a au Monde d'un commerce plus délicieux : l'on trouve en elle le mérite des deux Sexes.*

JE ne veux point faire ici l'éloge des Femmes ; mais je ne puis m'empêcher de dire, qu'on ne fauroit nier qu'on retrouve dans quelques-unes autant de génie, autant de prudence, & autant de fageffe, que dans les Hommes qui paffent pour avoir beaucoup d'efprit & de bon fens. Ce font ces Femmes qui font faites pour la Société, & fans lefquelles on ne peut en gouter toutes les douceurs.

L'AME n'a point de Sexe : elle fe porte au bien ou au mal indépendemment de la configuration du Vafe qui la contient. Les Femmes font fujettes aux mêmes défauts que les Hommes : elles ont les mêmes vertus. Il eft des Femmes médifantes, fourbes, jaloufes, cruelles, vindicatives, débauchées, ignorantes. Il eft des Hommes médifans, fourbes, jaloux, cruels, vindicatifs, débauchés, ignorants.

On doit donc chercher dans les Femmes les mêmes qualités qu'on exige dans les Hommes avec lesquels on souhaite de vivre. Il n'est pas plus commun de rencontrer un Homme doux, poli, affable, serviable, vertueux, qu'il l'est de trouver une Femme douce, polie, affable serviable, vertueuse.

Plusieurs Anciens ont fort loué une réponse de Sophocle touchant le commerce des Femmes. J'avoûrai hardiment qu'elle me paroît peu digne de l'approbation qu'elle a reçuë. Quelqu'un demandoit à ce fameux Poëte, s'il ne fréquentoit plus les Femmes. *A Dieu ne plaise*, répondit-il, *il y a long-tems que j'ai secoué ce joug-là, comme celui d'un Maitre barbare & furieux.* Je fais deux réfléxions très naturelles sur cette réponse. La prémière, c'est que Sophocle devoit avoir vécu avec des Femmes d'un caractère peu sociable, puisqu'il les compare à des Maitres barbares & furieux. La seconde, c'est qu'il est faux que le commerce des Femmes aimables soit un joug. C'est au contraire un moyen pour suporter la pesanteur de celui sous lequel on pouroit être sommis, la bonne Société fournissant à l'esprit des ressources

&

& des consolations contre les peines qu'on ressent. Quel est l'Homme d'esprit qui n'oublie pas ses chagrins dans la conversation d'une Femme spirituelle, & qui cherche à plaire? Il n'est point nécessaire que l'amour soit le sujet de cette conversation. Il suffit que ce qu'on appelle enjoûment, badinerie ingénieuse, agaceries polies & fines en soient le fondement.

LES Femmes aimables ont une douceur dans l'esprit à laquelle des Hommes ne peuvent jamais atteindre. Il reste toujours à ces derniers quelque chose de moins complaisant, de moins gracieux, je dirois volontiers de moins tendre, & de moins engageant qu'aux prémières.

IL faut quelques-fois de la fermeté & de la grandeur d'ame dans la Société. Ces qualités deviennent nécessaires pour le soutien ou pour l'augmentation de la fortune des Gens avec lesquels on vit dans une étroite union. On trouve dans ces cas autant de ressources chez certaines Femmes, que chez les Hommes. Elles se portent avec ardeur à tout ce qui peut être utile à leurs Amis, & les

servent souvent beaucoup mieux, que ne pouroient le faire des Hommes bien intentionnés.

ON ne peut nier que les Femmes n'aiment la véritable gloire. L'Histoire est remplie des belles actions qu'elles ont faites. Les Carthaginoises & les Romaines se sont signalées par leur zèle dans tous les malheurs de leur République. Il ne manque à nos Femmes modernes que les mêmes occasions qu'ont eu les anciennes. Notre Siècle n'est point au dessous de ceux qui l'ont précedé. Peut-être même connoissons-nous mieux aujourd'hui la véritable grandeur, qu'on ne la connoissoit autrefois. On a pris souvent chez les Anciens la cruauté pour la fermeté, la dureté pour la justice, la férocité pour la véritable valeur, & la rusticité pour la simplicité.

§. VII.

De la nécessité de la Société.

NOUS sommes nés pour vivre dans le Monde. La solitude est un état qui ne nous est point naturel. Les Hommes

mes ne sauroient se passer les uns des autres. Ils sont obligés d'avoir recours à la Société pour prévenir une certaine inquiétude qui vient du vuide qu'ils sentent en eux, & qu'ils ne peuvent remplir eux-mêmes. Les Mysantropes, qui semblent détester le commerce des Hommes, ne peuvent s'empêcher de chercher quelqu'un avec lequel ils puissent épancher leur bîle & exhaler leur venin. C'est là une preuve convaincante qu'il n'est rien que la Nature-Humaine puisse moins suporter que la privation de toute Société. Elle est comme les plantes qui ne peuvent se passer d'appui, & elle n'en trouve que dans cette même Société.

TOUTES les choses que nous pouvons souhaiter dans la vie ont chacune leur usage; mais elles n'en ont qu'un. Les richesses fournissent aux dépenses; les charges, le crédit, les honeurs nous font respecter; les Ouvrages d'esprit nous attirent des louanges; les délices nous donnent du plaisir; la santé nous garantit de la douleur; mais la Société est bonne à tout. Elle se fait sentir en quelque état, en quelque lieu que

nous ſoyons ; elle ſert à notre bonheur ; quelle que ſoit notre ſituation, jamais elle ne ſauroit nous être importune.

La Nature a gravé elle-même l'amour de la Société dans le cœur des Hommes. Elle leur a donné cet amour comme un lien qui, en les uniſſant les uns avec les autres, les porte à s'entraider mutuellement. Ceux qui ſavent profiter ſagement des impreſſions de la Nature, ne ſe contentent point de cette Société générale qu'elle a formé entre les Hommes, & qui eſt d'une étenduë infinie. Ils en établiſſent une qui leur eſt particulière, & de laquelle ils retirent des avantages très conſidérables. Quelques Hypocondres ſe figurent qu'un Homme ſéparé du reſte des Mortels pouroit être véritablement heureux. Ils ſont la dupe de leur imagination chagrine. Eux-mêmes qui ſemblent fuïr le commerce du Monde mourroient bientôt de triſteſſe, s'ils étoient privés entièrement de la Société. Un des plus grands Génies de l'Antiquité fortifie par ſon autorité cette vérité. „ Suppoſons, dit Cicéron, un Homme „ tranſporté par quelque Dieu dans une „ ſolitude inacceſſible, où ce Dieu lui four-

„ fournisse en abondance tout ce que la
„ Nature peut désirer; mais sans lui laisser
„ ser nul moyen, ni nulle espérance de
„ voir jamais aucun autre Homme. Je
„ soutiens qu'il n'y a Personne qui puisse
„ supporter une telle vie, & qu'une affreuse
„ freuse solitude ne rende insensible à
„ tous les plaisirs dont il sera environné.
„ Il n'y a donc rien de plus vrai, que ce
„ que Architas de Tarente avoit accoutumé
„ tumé de dire, comme nous l'avons appris
„ pris de nos Pères, qui l'avoient appris
„ eux-mêmes des leurs, qu'un Homme
„ qui seroit monté au Ciel, d'où il pourroit
„ roit contempler à son aise le spectacle
„ cle admirable de l'Univers & de la
„ Nature, & jouïr de tout l'éclat & de
„ toute la beauté des Corps Célestes, seroit
„ roit aussi peu touché de ce plaisir-là,
„ s'il étoit seul, que ce même plaisir lui
„ seroit doux, s'il avoit quelqu'un avec
„ lequel il put s'entretenir. "

ON dira peut-être que plusieurs Chartreux & plusieurs Moines de la Trape sont parfaitement heureux & satisfaits, quoiqu'ils ayent renonçé à toute Société. Je réponds à cela que les Moines de la Trape sont ensemble pendant toute la journée, travaillent à des Ouvrages communs,

muns, parlent à leurs Supérieurs. Les Chartreux ont une heure dans la journée, & un jour dans la semaine, où il leur est permis de parler & de commercer entre eux. Cette Société, quelque génante qu'elle soit, est toujours une Société. La Religion suplée à ce qui peut la rendre trop dure, & les consolations douces & pieuses que donnent souvent les Supérieurs récompensent de la contrainte où l'on est obligé de vivre avec les autres. Malgré ces ressources, lorsque le secours de la grace n'agit point efficacément, quelques-uns de ces Solitaires perdent le bon sens. Un de nos meilleurs Poëtes à dit dans une de ses ingénieuses Fables:

La raison d'ordinaire
N'habite pas long-tems chez les Gens sequestrés.
Il est bon de parler, & meilleur de se taire:
Mais tous deux sont mauvais, alors qu'ils sont outrés.

§. VIII.

Des moyens pour trouver une bonne Société.

IL est naturel qu'il soit plus aisé de trouver une Société qui nous convienne

vienne dans les grandes Villes que dans les petites. Le grand nombre fournit facilement ce que l'on ne rencontre pas dans un beaucoup moins considérable. La bonne Société demandant une conformité d'humeur, il arrive quelquesfois que parmi quelques Personnes il n'en est aucune dont le caractère & la façon de penser nous convienne parfaitement. Cependant on peut remédier à cet inconvénient, en tâchant de se conformer le plus qu'il est possible au génie des Gens qu'on veut fréquenter, & en supléant soi-même à ce qu'on apperçoit de défectueux en eux, ou à ce qu'on souhaiteroit de trouver. Tout le monde ne peut pas être aussi savant que Mairan, aussi ingénieux que Fontenelle, aussi aimable que Crébillon le Fils. Il seroit malheureux pour un Homme d'esprit de ne pouvoir se lier qu'avec des Personnes qui eussent le mérite de celles que je viens de nommer. Il courroit risque très souvent d'être privé de la Société. La complaisance étant l'ame de la bonne Société, un Homme dont les talens sont supérieurs à ceux des autres, ne doit employer ces mêmes talens, qu'à faire briller

ceux des honêtes Gens avec lesquels il veut vivre.

J'AI remarqué, dans toutes les Villes où j'ai été, un certain nombre de Gens aimables, quelquefois petit à la vérité, mais toujours assez considérable pour former une Société gracieuse. On se figure en France, & sur-tout à Paris, qu'on ne sauroit vivre gracieusement dans les Pays étrangers. C'est une erreur très grande. On vit à Turin, à Berlin, à la Haye, & dans plusieurs autres endroits, avec beaucoup de liberté, beaucoup d'aisance, & beaucoup de politesse. Il est peu de Villes en France, où il y ait des Femmes aussi aimables, qu'à Berlin. Plusieurs d'elles ont autant de vivacité & d'enjoûment, que nos Françoises, & plus de lecture.

LORSQU'ON s'est formé un caractère accommodant, on est assuré de trouver à former une Société gracieuse, pourvû qu'on veuille se donner la peine d'étudier pendant quelque tems le génie des Gens avec lesquels on veut vivre. L'ingénieux Ovide eut le moyen d'adoucir les chagrins que lui causoit son exil, par la fréquentation de quelques Panno-

niens qu'il polit lui-même, & qui lui rendirent plusieurs services. Ne seroit-il pas étonnant que nous ne pussions pas trouver au milieu des Nations policées ce qu'il rencontra chez des Barbares?

JE finirai ces réfléxions par une remarque qui me paroît très utile. Bien des Gens se lient sans réfléxion & sans examen des Personnes qu'ils connoissent à peine. Ils ont ensuite sujet de s'en plaindre, & déclament contre la Société. C'est contre eux que ces Gens doivent être fâchés. Ils auroient dû reflechir qu'il faut connoître, avant d'aimer; & qu'on ne doit former une étroite union, qu'avec les Personnes dont on connoît le caractère. La nécessité d'être assuré de la probité & de la sagesse de ceux avec qui l'on veut vivre, est aussi essentielle, que celle de jouïr d'une Société agréable, puisque l'une de ces deux choses ne va point sans l'autre. La Fontaine a eu raison de dire

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant Ami:
Mieux vaudroit un sage Ennemi.

FIN.

LET-

LETTRE

DE

MADEMOISELLE CO**.

VOS Réfléxions fur la Société font le fruit de l'expérience que vous avez acquis dans le Monde. Elles font véritablement inftructives, & tendent au but que devroient fe propofer tous ceux qui écrivent. On voit que vous avez voulu les rendre utiles. C'eft employer l'efprit à l'ufage pour lequel il a été créé, que de s'en fervir pour rendre les Hommes bons, & pour exciter à la Vertu. C'eft en même tems travailler à les rendre heureux; car il n'eft de vrai bonheur, que dans la Vertu. C'eft le feul véritable bien de la vie. Tous les autres ne font ordinairement que de pures chiméres, qui, bien loin de rendre l'Homme heureux, lui caufent mille inquiétudes. Un Homme fenfé peut-il prifer les préfens de la Fortune autant que le font les Gens du Monde? On n'eft redevable de ces prefens, qu'au hazard; & fi le mérite y a quelque part, cette fatisfaction n'éloigne

pas

pas les soins & les embarras, que ces prétendus biens entrainent avec eux. Plus on veut être heureux, & moins l'on y parvient, lorsque l'on prend une autre route que celle de la Vertu. L'ambition qui conduit à la grandeur, accable de mille remords: elle rend les victimes de cette même grandeur les Gens qu'elle y élève. Mais dans quelque rang que nous place la Vertu, elle nous fait jouïr d'un sort heureux. Un Homme, privé de ces richesses & de ces plaisirs, qu'on recherche avec tant d'avidité, est mille fois plus heureux par la simple probité, que celui qui se trouve dans l'abondance sans elle. Les plaisirs des Sens ne satisfont point entiérement l'Ame. Sans les douceurs de la Vertu, elle n'est jamais parfaitement contente; j'entens de cette Vertu aimable, amie des plaisirs purs & innocens, auxquels un Homme peut s'abandonner sans crainte. C'est cette Vertu qui fait l'ame, le lien, le soutien, la durée de toutes les Sociétés aimables, comme vous l'avez fort bien remarqué. Sans elle, on ne goute jamais une parfaite joye. En vain l'on cherche à s'étourdir au sein des plaisirs les plus bruyans; la Vérité se fait connoître; nous la sen-

tons au fond du cœur. Nous avons beau l'éviter ; elle nous suit en tous lieux veillant sans cesse à nos actions. Nous l'entendons souvent nous les reprocher même avant leur effet ; & quelque soin que nous prenions pour ne pas l'apercevoir, elle fait naître les remords, dès le moment que nous avons l'idée du crime. La Nature, sage & prudente dans ses loix, l'a attachée intimement à l'Humanité ; & le cœur de l'Homme, quelque vicieux qu'il soit, ne peut se refuser à sa clarté. La Conscience peut être voilée ; mais elle ne peut être détruite. L'opposition qu'on apporte à ses mouvemens, ne sert souvent qu'à les rendre plus forts ; & qui veut être heureux & tranquile, doit être absolument vertueux. Il me paroit essentiel d'établir cette vérité comme le fondement de la bonne Société ; & c'est ce qui a occasionné ce que je viens de vous est dire. Je suis &c.

DIS-

DISSERTATION,

Par Monsieur le Marquis d'Arg. * *.

Sur le Feu, sur le Son, sur la Lumière, & sur les Couleurs.

CHAPITRE PREMIER.

§. I.

S'il y a un Feu Elementaire.

MALGRE' les peines que se sont données les Philosophes anciens & modernes, pour connoître la nature des Feux que l'Auteur de l'Univers a placés à de grandes distances de la Terre, tout ce qu'ils ont pû découvrir se reduit à la diversité & à la régularité des mouvemens sensibles & apparens de ces Feux. Nous n'avons donc aucune connoissance certaine de la constitution du Soleil & des Etoiles. Les Phisiciens ont fait à ce sujet plusieurs Systhèmes. Ils sont tous également faux, puisqu'il se trouve dans tous des difficultés insurmontables.

L'OPINION, que le Soleil doit être un Globe de feu immense, qui nous envoye sans cesse les rayons lumineux dont il est composé, est la plus ordinaire. Elle n'est pas moins fausse. Il est impossible que cet Astre soit un Globe de particules ignées, de feu élementaire. Une des principales propriétés du Feu, c'est celle de se répandre de tous côtés, lorsqu'il n'est pas retenu par quelque obstacle. Si le Soleil étoit un Globe de feu élementaire, s'il n'étoit pas un Corps solide, un seul instant d'émanation suffit pour le détruire ; il auroit été dissipé presqu'aussi-tôt que formé. Il en eut été de même des Etoiles, si elles avoient été composées de parties ignées, les parties du feu étant dans une agitation continuelle, & ayant une force qui les fait répandre, dès qu'elles ne sont point arrêtées par quelque obstacle.

LES Philosophes, qui ont prétendu que le Soleil étoit un Globe de feu élementaire, ont bien senti la force de ces objections. Ils ont eu recours à une foible ressource. Selon eux, le Soleil ne se dissipe pas par l'émanation & par l'expension; parce que l'Atmosphère, qui l'entoure, repousse sans cesse vers lui les particules

ignées

ignées & lumineuses qui émanent de sa substance. Mais l'existance de ce prétendu Atmosphère est impossible, en suivant même le Sisthème de ceux, qui voulant que le Soleil soit un Globe de feu élementaire, prétendent qu'il nous envoye les parties ignées dont il est composé. Car si cet Atmosphère est assez épais & assez dense pour arrêter l'expension & sa dissipation, il doit aussi repousser les parties lumineuses, & par conséquent empêcher la lumière de venir jusqu'à nous; & s'il n'est point assez dense pour s'opposer au passage des particules ignées, il ne peut aussi empêcher l'expension & la destruction du Soleil. Il doit lui-même être dissipé par sa chaleur.

PRESQUE tous les Philosophes adoptent aujourd'hui le Sisthème de Copernic, & placent le Soleil au centre des Orbes diférents que décrivent les Planètes. Si le Soleil est un Globe de feu, il est impossible que le Sisthème soit vrai. Je dis plus, il n'est pas même vrai-semblable. Car les corpuscules de feu, qui composent le Soleil, doivent tendre au centre de cet Astre, puisque tout ce qui est corps a une tendence déterminée vers un centre. Or toutes les parties ignées du Soleil ten-

dant vers son centre, comment peuvent elles aquerir une force centrifuge assez grande, pour s'éloigner de ce même centre avec tant de force & tant de vitesse? Et comment peuvent-elles parcourir en 7. ou 8. minutes trente trois millions de lieuës, ainsi que le prétendent ceux qui soutiennent que la lumière nous est transmise du Soleil?

Les Newtoniens, qui veulent que le Soleil soit un Globe de feu, fournissent des armes pour combattre leur Hypothèze de l'Attraction. C'est ce qu'a fort bien remarqué l'aimable & ingénieuse Marquise Du Châtelet. „ Le Soleil, *dit-* „ *elle*, dans ce Sisthème, est au centre „ de notre Monde Planetaire, & cette „ place lui est assignée par les loix de „ la Gravitation; parce qu'ayant plus de „ masse que les autres Globes, il les force „ à tourner autour de lui.... Il est „ donc nécessaire dans le Sisthème de „ l'Attraction que le Soleil soit un corps „ solide; & qu'il tende vers un centre. „ Mais si le feu du Soleil tend vers son „ centre, par quelle puissance s'éloignera- „ t-il toujours du centre? ”

Mais enfin une raison qui doit forcer tous les Newtoniens, les Gassendistes, &

& les Partisans du vuide à convenir que le Soleil ne sauroit être un Globe composé de feu qui nous envoye sans cesse des parties ignées, c'est que depuis la création du Soleil, ses parties auroient dû nécessairement remplir tout le vuide qu'ils admettent.

VOILÀ, si je ne me trompe, des objections qui sont suffisantes, pour montrer le peu de fondement qu'il y a dans l'opinion de ceux qui veulent que le Soleil soit un Globe composé de parties ignées. Et le Père Regnault, qui dans ses Entretiens Phisiques prétend que l'idée du feu terrestre convient au Soleil-même, puisqu'il échaufe, éteincelle, & brille comme le feu terrestre, me paroît raisonner avec beaucoup moins de justesse que le Père l'Ozeran de Fieze, qui dans un Discours, qui a remporté le prix de l'Académie des Sciences, établit sagement ,, que si nous voulons penser ,, raisonnablement sur la nature & la ,, constitution du Soleil & des Etoiles, ,, nous serons persuadés que toutes les ,, recherches de ces grands Philosophes ,, n'ont abouti, qu'à montrer la témérité ,, de leurs entreprises. Le Soleil, qui est ,, le plus voisin d'entre tous les feux, est

 ,, en-

„ encore à 30000000. de lieuës. Comment
„ irons-nous faire l'analyse des princi-
„ pes qui le composent ? Si c'est un
„ Mixte, ou si ce n'est pas un corps
„ Mixte, quel Télescope assez bon pou-
„ roit nous en montrer les petites par-
„ ties pour en découvrir la forme & le
„ mouvement? Par quelle voye même
„ pourions-nous nous assurer que le feu
„ du Soleil & des Etoiles est de la même
„ nature que nos feux ordinaires &
„ usuels?

Après avoir prouvé suffisemment que les Soleil & les Etoiles ne peuvent être des Globes composés d'un feu tel que le feu terrestre, j'établirai une seconde vérité; c'est que le feu n'est pas un Element réel, & qu'il n'y a point de feu principe ou élementaire. Les Chimistes, qui par leurs travaux assidus sont venus à bout de pénétrer les secrets de la Nature, & de décomposer les Mixtes, n'y ont jamais découvert du feu. Ils ont trouvé cinq différentes Substances, l'Esprit ou le Mercure, le Soufre ou l'Huile, le Sel & le Flegme, l'Eau ou la Terre. Si le feu étoit un Element, & que les Mixtes fussent tous composés des quatre Elemens, savoir: du Feu, de l'Air, de l'Eau
&

& de la Terre, comme l'ont cru les Anciens, & comme le pensent encore bien des Modernes, il faudroit que les Chimistes, après toutes leurs opérations sur les Mixtes, eussent trouvé quelques vestiges de feu. C'est ce qu'ils n'ont point fait, & ce qu'ils ne feront jamais. Cependant s'il y avoit du feu dans les Mixtes, il feroit aisé de le découvrir; car il n'en est pas du feu ainsi que de l'air. Ce dernier n'est visible, que lorsqu'il traverse quelque fluïde de différente densité. Le feu, au contraire, est non seulement toujours visible; mais c'est par lui que les autres objets le sont. Par quel miracle pouroit-il donc échaper à la vuë des Chimistes, s'il sortoit des Mixtes qu'ils décomposent?

MR. de Voltaire, dans un Discours imprimé dans les Mémoires de l'Académie, soutient l'existance d'un Feu Elementaire; mais les raisons qu'il apporte me paroissent peu convaincantes. „ Il faut, „ *dit-il*, que le feu sortant d'une matière „ quelconque soit un Element simple, „ enfermé auparavant dans cette matiè- „ re, ou que cet Element soit formé „ tout d'un coup par cette matière, dans „ laquelle il n'étoit point. Mais être „ produit par un Etre, dans lequel on n'é-

„ toit point, ce feroit être crée par cet „ Etre; ce feroit être formé de rien. „ Donc le feu eft un Element exiftant „ indépendamment de tous les autres „ Corps."

La réponfe à cette objection eft la chofe du monde la plus fimple. Le feu qui fort d'une matière n'eft ni un Element fimple qui y étoit, ni un Element produit tout-à-coup. C'eft un Corps compofé de matière fubtile, puifqu'il pénètre les corps les plus durs & les plus folides. C'eft un Corps qui renferme des parties plus groffières, puifqu'il diffout & reduit en poudre les Corps les plus maffifs. Ce qui jette dans l'erreur ceux qui foutiennent l'exiftance d'un feu Elementaire, c'eft qu'ils ne diftinguent point la lumière du feu, & qu'ils penfent que la lumière eft le feu lui-même. Mais il eft abfolument néceffaire de ne point leur donner la même effence. Celle de la lumière confifte dans la propagation d'un mouvement vibratoire dans un milieu élaftique, qu'on nommé l'Ether. C'eft ce que je traiterai bientôt plus amplement en parlant de la lumière.

VOYONS encore une objection de Mr. de Voltaire. „ Si le mouvement „ feul,

„ seul, *dit-il*, pouvoit produire du feu,
„ comment est-ce que le vent du Mi-
„ di nous apporteroit toujours de la
„ chaleur en tems sérein, & le vent du
„ Nord du froid en tems sérein? Un vent
„ du Nord violent devroit échaufer la Ter-
„ re plus qu'un vent du Midi médiocre".
Je réponds à cela, que l'agitation du vent du Nord est violente, mais directe: or le chaud & la chaleur du feu consistent dans l'agitation en tout sens des parties insensibles. C'est au défaut de cette agitation qu'il faut attribuer la froideur du vent du Nord. L'air qui sort rapidement de la bouche par une petite issuë que lui laissent les lèvres serrées, est froid, parce qu'il a une agitation directe: quand il sort plus lentement de la bouche toute ouverte, il est chaud. D'ailleurs le vent du Nord apporte une grande quantité de nître & de petits glaçons. Si l'on met devant la bouche d'un Souflet une poussière de glace & de sels pilés, le vent qui sort du Souflet en est beaucoup plus froid. Le vent du Midi, qui se charge peu de ces corpuscules, est moins froid par cette raison.

Il paroît que Newton n'a pas regardé le feu comme un Element qui ne chan-

change aucune Subſtance, ou la ſienne propre, puiſqu'il a dit dans ſon Optique: *que la Terre peut ſe changer en feu, comme l'eau eſt changée en terre.* Mr. de Voltaire prétend que Newton auroit corrigé cette idée, s'il avoit eu le tems de la revoir. Mais qui eſt-ce qui empêchera à un autre Philoſophe d'aſſurer que Newton l'auroit confirmée? Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'un des plus grands Phiſiciens qu'il y ait en Europe, & dont je parlerai très ſouvent dans la ſuite de ce Diſcours, eſt très perſuadé que l'idée de Newton, que Mr. de Voltaire condamne, eſt véritable, & peut être juſtifiée par des expériences.

§. II.

Sur la nature du Feu.

LES Philoſophes ſont très diviſés ſur la nature du Feu. Quelques-uns des plus fameux Newtoniens avouent qu'ils ne la connoiſſent point; mais ſeulement quelques-unes de ſes propriétés. Mr. s'Graveſande s'explique ſur ce ſujet en termes précis. *Nous avons,* dit-il, *plu-*

ſieurs

sieurs notions distinctes de certaines propriétés du Feu. Mais il y en a beaucoup dont nous n'avons aucune connoissance. Après cet aveu modeste, Mr. s'Gravesande fait succéder le détail des qualités qu'il connoît dans la nature du Feu. La première est celle de pénétrer dans tous les corps, quelques denses & quelques durs qu'ils soient. La seconde de se mouvoir avec beaucoup de rapidité. La troisième de se joindre aux corps. La quatrième d'être attiré par eux à une certaine distance. A ces propriétés de la nature du Feu, Mr. s'Gravesande ajoute une observation; c'est que tous les corps contiennent en eux des parties de feu, puisqu'ils s'échaufent, s'embrasent même, lorsqu'ils sont violemment agités & frottés les uns contre les autres. Nous avons déjà prouvé qu'il n'y avoit point de feu principe. Ainsi nous ne nous arrêterons pas à examiner ce dernier sentiment de Mr. de s'Gravesande. Nous dirons seulement en passant, que c'est sur les mêmes propriétés qu'il reconnoît dans le feu, que nous fonderons l'opinion que nous avons de sa nature. Ainsi nous combattrons les sentimens des Newtoniens par les mêmes observations sur

lesquel-

lesquelles il prétend les établir. Voyons encore les opinions différentes de quelques Philosophes.

Mr. de Voltaire, dans ses Elémens de Newton, établit „que la lumière, c'est le
„ feu lui même, lequel brule à une pe-
„ tite distance, lorsque ses parties sont
„ moins tenuës, ou plus rapides, ou plus
„ réunies ; & qui éclaire doucement
„ nos yeux, quand il agit de plus loin;
„ quand ses particules sont plus fines,
„ moins rapides, & moins réunies". Le feu & la lumière étant donc une seule & même chose, qui connoît la nature de l'un, doit connoitre celle de l'autre. Nous venons de voir que Mr. s'Gravesande avoue qu'il n'a découvert de leur nature que certaines propriétés, & qu'il en ignore beaucoup d'autres. Mr. de Voltaire pensoit différemment de ce profond Newtonien; car lorsqu'il composa ses Elémens de la Philosophie Newtonienne, il étoit persuadé qu'il connoissoit, ou peu s'en faut, la nature intime du feu. Voici comment il s'explique. „ La
„ lumière est, de tous les corps qui se font
„ sentir à nous, le plus délié, le plus appro-
„ chant de l'infini en petit. C'est pour-
„ tant celui que nous connoissons davan-
„ tage,

„ tage. On l'a suivi dans ses mouvemens, „ dans ses effets. On est parvenu à l'a„ natomiser, à le séparer en toutes ses „ parties possibles. C'est celui de tous „ les corps, dont la nature intime est „ le plus dévelopée ". Mr. de Voltaire écrivoit ainsi en 1737. Mais comme plus on philosophe, & plus on devient circonspect, il a parlé differemment en 1739. Il a sans doute senti que dire que la nature intime d'une chose est dévelopée, c'est prétendre en connoître si parfaitement l'essence, & par conséquent toutes les propriétés, que cette chose n'ait d'autres propriétés que celles que nous lui attribuons, & qui découlent par une suite nécessaire de son essence. C'est sans doute cette réflexion qui a engagé Mr. de Voltaire à s'expliquer, dans le Discours qu'il a présenté à l'Académie des Sciences, avec une retenuë qui égale celle de Mr. de s'Gravesande. „ Nous ne connoissons, *dit-il*, „ guères plus la nature du Feu, que les „ prémiers Hommes ont dû connoître „ son existance. Nous avons des ex„ périences qui, quoique très fines pour „ nous, sont encore très grossières par

„ rap-

„ rapport aux principes des choses. Ces
„ expériences nous ont conduits à quel-
„ ques vérités, à des vraisemblances, &
„ sur-tout à des doutes en grand nom-
„ bre ".

Je ne saurois m'empêcher, avant de finir cette Section, d'examiner le sentiment que Madame la Marquise Du Châtelet a voulu établir dans son Discours imprimé dans les Mémoires de l'Académie. Elle a prétendu que le Feu n'est point le résultat du mouvement; que c'est une substance simple, que rien ne produit, qui ne se forme de rien, & qui ne se change en rien; que le Feu a quelques unes des propriétés primordiales de la matière, son étenduë, sa divisibilité; mais que l'impénétrabilité de ce même Feu n'étoit pas démontrée; qu'il n'est pas pesant, qu'il ne tendoit point vers un centre comme les autres corps; que sa nature est de tendre à l'équilibre, qu'il est répandu dans tout l'espace, & que dans un même air, tous les corps contiennent une égale quantité de Feu dans leur substance, si l'on en excepte les Créatures qui ont reçû la vie; que le feu enfin est d'une nature mitoyenne; qu'il n'est ni matière ni espa-

ce.

ce. Si le ſentiment de Madame la Marquiſe Du Châtelet étoit véritable, il s'en ſuivroit que le Feu ſeroit l'ame du Monde, ce qui le vivifieroit, & lui donneroit la force motrice. Il paroit même que cette ingénieuſe Savante penche aſſez vers cette opinion ; car elle prétend qu'une des propriétés du Feu, c'eſt de n'être déterminé vers aucun point, & de ſe répandre également. Ses parties ont la même tendance à ſe fuir, que celles des autres corps ont à s'attirer. C'eſt cette propriété que le Feu oppoſe ſans ceſſe à l'adunation des corps, & c'eſt par elle qu'il vivifie & conſerve l'Univers. C'eſt le même Feu qui imprime à la matière le mouvement. La direction de ce mouvement tend également en tous ſens ; ainſi toutes les parties internes de la matière ſont par cette action dans un mouvement continuel. C'eſt ce mouvement qui eſt la cauſe de l'accroiſſement & de la diſſolution de tout ce qui exiſte dans l'Univers. Car enfin, la Marquiſe tranche le mot. *Le Feu*, dit-elle, *eſt, pour ainſi dire, l'ame du Monde, le ſoufle de vie répandu par le Créateur ſur ſon Ouvrage.* Ces dernières paroles mettent ce Siſthème à l'abri de toutes les objections

qu'on pouroit lui faire du côté de la Religion. Dieu peut avoir donné une ame aux Bêtes. Cette ame eſt émanée de ſa puiſſance, & lui étant ſoumiſe n'a rien de contraire à la Nature Divine. Le ſavant Gaſſendi a beaucoup de pente à croire que non ſeulement la Terre, la Lune, le Soleil, & tous les autres Globes qui compoſent la machine du Monde, ont chacun leur ame, prenant à peu près l'ame ſelon les idées de Démocrite, d'Hypocrate, & d'Ariſtote; mais il penſoit encore qu'il n'y a rien en particulier qui ne ſoit animé, comme les Pierres précieuſes, l'Aiman, les Plantes, les Semences, & qu'ils ont leur ame à leur manière, par le moyen de la quelle ils connoiſſent, pour ainſi dire, ce qui leur eſt propre pour leur conſervation, ou qui leur eſt nuiſible. *Je penſois*, dit Gaſſendi, *que cela ne dérogeoit aucunement à la Foi, en ce que cette ame ſeroit ſenſée n'être autre choſe qu'une certaine force dépendante de Dieu, & une ame à ſa manière*, c'eſt-à-dire, *d'une eſpèce particulière, différente de la ſenſitive, de la raiſonnable, & nommément incapable des dons ſpirituels de la grace & de la béatitude.*

Le Siſthème, qui admet le Feu pour l'a-

l'ame du Monde, n'est point nouveau. C'est celui des Stoïciens, des Pitagoriciens, & de tous les Philosophes anciens qui faisoient Dieu l'ame du Monde. Car ils entendoient, par la Divinité qu'ils admettoient, un Feu subtil qui vivifioit l'Univers. Le Père Morgues, qui a si bien dévelopé les diverses opinions des anciens Philosophes dans son Plan Théologique du Pitagoricisme, en convient.
„ Ils croyoient avoir beaucoup fait, *dit-*
„ *il*, d'avoir choisi le corps le plus sub-
„ til (*le feu*) pour en composer l'intelli-
„ gence ou l'esprit du Monde, comme
„ on le peut voir dans Plutarque. Il faut
„ entendre leur langage; car dans le nô-
„ tre, ce qui est esprit, n'est pas corps:
„ & dans le leur au contraire, on prou-
„ voit qu'une chose étoit corps, parce
„ qu'elle étoit esprit. Je suis obligé de
„ faire cette observation, sans laquelle
„ ceux qui liroient avec des yeux mo-
„ dernes cette définition du Dieu des
„ Stoïciens dans Plutarque: *Dieu est*
„ *un esprit intellectuel igné, qui n'a-*
„ *yant point de forme peut se changer en*
„ *telle chose qu'il veut, & ressembler à*
„ *tous les Etres*, croiroient que ces
„ termes d'esprit intellectuel détermi-

„ nent la signification du terme suivant „ à un Feu purement métaphorique ”. Il n'y a donc dans le Sisthème de l'ame du Monde d'autre différence entre les Anciens & Madame la Marquise Du Châtelet, qu'en ce que ces prémiers prétendoient qu'elle étoit matérielle, & Dieu même, & que Madame Du Châtelet la suppose incorporelle & crée par Dieu. Si les Anciens avoient pensé que l'ame du Monde étoit émanée de la puissance de Dieu par la voye de création, leur opinion m'auroit paru beaucoup plus soutenable que celle de l'ingénieuse Marquise. Car je crois qu'on peut démontrer que le Feu a des parties étenduës, qu'il est impénétrable, enfin qu'il est matière. C'est ce que nous allons examiner.

§. III.

Que le Feu est matière, & qu'il est impénétrable.

LE Feu doit être un corps, puisqu'on le voit, qu'on le touche, qu'il resoût & réduit en poudre les corps les plus massifs. Or il n'y a qu'un corps qui puisse

ſe toucher un corps & agir ſur lui; & il faut que les parties du Feu ſoient très ſolides, puiſqu'elles diviſent les corps les plus ſolides. Comment eſt-ce que l'aiguille d'une Bouſſole tourneroit au foyer d'un Verre ardent, ſi les parties matérielles dont les rayons ſont compoſés ne la frappoient, & ne déterminoient ſon mouvement? La ſolidité emporte néceſſairement l'impénétrabilité; & il eſt abſurde de prétendre qu'une choſe ſolide ſoit pénétrable, c'eſt-à-dire, qu'une partie de matière en admette une autre en elle-même.

Dès qu'il eſt prouvé que les parties du Feu ſont ſolides, il eſt auſſi prouvé qu'elles ſont matérielles; & dès qu'elles ſont matérielles, elles ſont néceſſairement impénétrables. Si la matière n'étoit pas impénétrable, bien-tôt les Aſtres, les Cieux, la Terre s'aprocheroient, ſe pénétreroient, & ſe retréciroient infiniment par cette pénétration, & l'Univers ſeroit détruit. Deux particules unies enſemble, quelques petites, quelques déliées qu'elles ſoient, forment une étenduë. Car ſi deux parties ne tiennent point d'étenduë, pourquoi quatre, pourquoi dix en occuperont-elles? Il faut donc convenir

que chaque partie de la matière est étenduë, solide, & impénétrable. Les parties de Feu sont matérielles ; elles frapent les corps, elles agissent sur nous, causent des sensations de douleur & de plaisir, elles sont solides ; elles desassocient l'assemblage des corpuscules les plus durs, elles fondent les Métaux. Elles sont donc impénétrables, puisque tout ce qui est étendu & solide est nécessairement impénétrable.

POUR éviter la force de ces raisons convaincantes, l'ingénieuse Marquise Du Châtelet soutient que le Feu n'est ni matière, ni esprit ; mais un Etre d'une nature mitoyenne. Cette supposition ne peut avoir lieu, & elle est insoutenable. Car enfin, tout ce qui est étendu, & qui agit sur les corps, est matière, comme nous l'avons prouvé d'une manière invincible. Le Feu, non seulement agit sur nous, mais il paroit à nos yeux, nous le voyons ; nous en distinguons les différens effets, nous en considérons avec plaisir les différens mouvemens. S'il n'est pas matière, comment donc pouvons-nous l'appercevoir & le sentir ?

IL n'y a que deux façons d'exister : ou matériellement, ou spirituellement.

Tout

Tout ce qui a des parties étenduës & solides, est matière. Tout Etre, qui n'a point de parties étenduës, est esprit. Mais, dira-t-on, l'espace existe; cependant il n'est ni matière, ni esprit; on peut donc exister, sans exister matériellement ou spirituellement; & il y a peut-être une infinité d'Etres dans l'Univers qui sont très différens de ceux que nous connoissons. Je répondrai à cette objection, que partout où il y a de l'étenduë, il y a de la matière, & que l'espace des corps n'est point distinct des corps. D'ailleurs, quand j'admettrois le Vuide, loin de le regarder comme un Etre, je le considererois au contraire comme la privation de tout Etre.

La coutume d'admettre des Etres, dont nous n'avons aucune idée, & dont même la nature est contraire aux notions les plus claires, est venuë à la mode dans ces derniers tems. Mr. Boulier a forgé une spiritualité particulière, qui tient un milieu entre la matière, & la spiritualité de l'ame Humaine. Il a reglé que cette nouvelle spiritualité seroit mortelle, & en a fait l'ame des Bêtes. Les Leibnitiens ont inventé leurs Monades, qui n'ont point d'étenduë & de parties, & forment cependant l'étenduë & les corps. La Mar-

quise Du Châtelet, & quelques autres Philosophes font du Feu une espèce de substance spirituelle. Oserai-je le dire? Il a été un tems, où l'impiété conduisoit les Hommes au matérialisme. L'envie de briller, & le desir d'écrire des choses nouvelles & singulières, les pousse aujourd'hui au *spiritualisme*. Le Père Mallebranche a dit qu'il n'y avoit aucune preuve Métaphisique qu'il y eut dés corps. Incessemment on assurera qu'il n'y en a point. On a déjà avancé que les premières parties qui les composoient ne sont pas matière. N'est-ce pas avoir fait un chemin considérable? Je crois que c'est être arrivé au but.

§. IV.

Des matières qui produisent le Feu.

DANS tous les Feux, on trouve des sels, des soufres, de l'air, & de la matière étherée mélée ensemble. Dès qu'une de ces substances manque, le Feu ne peut avoir lieu. Dès qu'elles sont réunies, il paroit & se manifeste aux yeux par le moyen du mouvement On ne peut donc s'empêcher de conclure que sa nature

ture doit resulter du mélange de ces différentes substances. Si une vient à manquer, il n'y a point de Feu. L'air, la matière étherée, & les soufres mêlés ensemble n'en produisent point. Les sels, les soufres, & la matière étherée n'en donnent pas davantage. Le Feu s'éteint dans la Machine du vuide, dès qu'on a pompé l'air. Il est vrai qu'il y a quelques Feux qui s'y soutiennent. C'est parce qu'ils sont composés de sels volatils, & de soufres extrèmement exaltés. Le peu d'air qui reste dans le récipient suffit pour composer, avec la matière étherée & les deux autres substances, un Feu qui peut subsister.

PLUSIEURS Chimistes soutiennent que les soufres sont inflammables sans être mêlés avec des sels. Pour le prouver, il faudroit qu'il y eut des soufres exemts de sel qui pussent s'enflammer; mais il n'y en eut jamais. C'est ce que le Père l'Ozeran de Fieze a très bien objecté aux Chimistes. „ Selon eux, *dit-il*, „ l'huile, ou le soufre, se tire toujours impure des mixtes, étant toujours mêlée „ avec des esprits, comme les huiles de „ Romarin & de Lavande qui surnagent „ sur l'eau. Or ces esprits ne sont que

 „ des

„ des fels volatils extrèmement exaltés.
„ Ou elle eſt remplie de ſels qu'elle en-
„ traine dans la diſtillation, comme les
„ huiles de Buis, de Gayac & de Gerofle, qui
„ ſe précipitent dans l'eau. Pour le ſoufre
„ commun & minéral, on ſait qu'avec
„ l'huîle il contient du ſel: on en tire
„ un eſprit qui n'eſt qu'un ſel vitrioli-
„ que. Tout cela étant avoué par les
„ Chimiſtes mêmes, qui veulent que les
„ ſoufres ou les huîles ſoient inflam-
„ mables, ſur quoi peuvent-ils appuyer
„ leur ſentiment? "

La matière immédiate du Feu conſiſte donc dans un mêlange de ſels, de ſoufre, d'air, de matière étherée; & les petites parties de ces quatre ſubſtances doivent être deſunies, entièrement mêlées, & aſſez dégagées de toutes ſubſtances étrangères, pour n'en être point embaraſſées; ſans cela, elles ſeroient liées par des parties hétérogènes qui les tiendroient ſéparées, & les ſerrant les contraindroient à demeurer en repos. Or ſans le mouvement, il ne peut jamais y avoir de Feu. Les ſubſtances qui le compoſent ne ſont ſans lui qu'un Corps ſans ame. Le mouvement qui leur donne *la forme* du Feu eſt un mouvement de tour-

bil-

billon, qui fait tourner toutes leurs parties chacune autour de son propre centre, & plusieurs autour d'un centre commun. „ La fumée, *dit le Phisicien que je* „ *viens de citer*, qui se change en flamme, „ est composée de la même matière que „ le Feu; mais elle n'a pas encore assez „ de mouvement pour être Feu: elle ne „ devient flamme, que lorsque le mouve„ment des parties a acquis la vitesse „ nécessaire. Or il est certain que le mou„vement des parties de cette fumée „ est un mouvement de tourbillon. On „ le voit à l'œil. On voit la vitesse de ce „ mouvement augmenter à mesure que „ la fumée qui sort du bois est prête à „ s'enflammer. Cette vitesse est si rapi„de, l'instant qui précède l'inflammation, „ qu'on a peine à l'apercevoir. Donc le „ mouvement de ces mêmes parties, „ l'instant suivant, c'est-à-dire lorsque „ cette fumée est enflammée, est enco„re un mouvement de tourbillon, le „ mouvement qu'elles avoient n'ayant „ fait qu'augmenter à chaque instant, „ & n'y ayant aucune cause qu'on puisse „ soupçonner légitimement d'un mouve„ment différent. On doit d'autant moins „ soupçonner ce changement, que le

„ grand

„ grand éclat de cette fumée, l'instant
„ qui précède son inflammation, vient
„ apparemment de ce qu'il y a plusieurs
„ parties qui ont assez de vitesse pour
„ être feu, & donner de la lumière; lu-
„ mière sans doute qui vient de leur
„ mouvement de tourbillon, puisqu'il est
„ certain qu'elles ont alors ce mouve-
„ ment."

„ Le mouvement de tourbillon qu'on
„ voit dans les parties de la flamme
„ lorsqu'elle s'est changée en fumée, nous
„ prouve encore assez bien que le mou-
„ vement étoit un mouvement de tour-
„ billon avant que la flamme fut
„ changée en fumée. L'expérience nous
„ montre que l'éclat de la flamme s'affoi-
„ blit peu à peu, jusqu'à ce que changée
„ en fumée, elle ne donne plus de lumiè-
„ re. Cette diminution qui se fait par
„ degrés de la lumière de la flamme, ne
„ peut venir que de l'affoiblissement ou
„ de la diminution du mouvement des
„ parties de la flamme, & non du
„ changement de leur mouvement en un
„ mouvement d'une autre espèce.

§. V.

§. V.

De la cause des différens degrés de la force du Feu.

IL y a des Feux compactes, il y en a de legers. Les prémiers sont des Feux dont les parties ne sont pas entièrement séparées. Les seconds au contraire sont des Feux dont les parties sont tout à fait séparées, & s'élancent librement de toutes parts. Le charbon ardent est plus violent que la flamme, parce qu'il contient plus de parties grossières qui conspirent au même effet. D'ailleurs la force & la quantité du mouvement se mesure également & par la vitesse & par la masse; & s'il y a quelque excès de vitesse dans les parties de la flamme de plus que dans celles du charbon, l'excès de masse l'emporte dans les parties du charbon.

LES parties grossières ayant plus de force que les subtiles & déliées, la flamme est plus ou mois forte, selon qu'elle contient plus ou moins de parties grossières. La flamme de l'esprit de vin roule sur le papier sans le bruller. Elle se fait

fait à peine sentir à la main, parce que les parties de cette liqueur enflammée sont très déliées, & que leur excès de vitesse ne produit que peu de mouvement sur les corps qu'elles heurtent, à cause de la petitesse de leur masse.

§. VI.

De la communication & de la propagation du Feu.

LA propagation du Feu n'est qu'une fermentation. Le Feu agit sur les corps auxquels il se communique, comme le ferment sur les Mixtes auxquels on le mêle. La cause occasionnelle de la fermentation est un mouvement causé par la matière étherée, par lequel ébranlant & desunissant les parties des Mixtes analogues, le ferment les convertit en un ferment semblable. Ainsi le levain change la pâte en levain.

UN nombre infini d'expériences prouve que la fermentation est la cause de la propagation du feu. Si l'on enferme du foin encore humide, il vient souvent à fermenter; il prend feu tout à coup. Si l'on verse de l'eau sur de la chaux, elle s'échau-

chaufe & s'enflamme par la fermentation. M. le Mery fit une pâte de parties égales de soufre pulvérisé, de limaille de fer détrampée dans un peu d'eau. Il enterra environ cinquante livres de ce mêlange. Au bout de huit jours, la terre qui le couvroit se gonfla & s'ouvrit. Il en sortit d'abord des vapeurs sulfureuses & chaudes qui furent suivies de flammes.

Le Feu ne se répand pas avec la même vitesse dans toutes les matières combustibles; parce que les quatre substances qui le forment n'y sont pas dans la même proportion. Elles y sont aussi plus ou moins mêlées de parties hétérogènes, qui les tiennent fortement liées, & les empêchent de se mettre en liberté. La propagation est plus lente dans le bois verd que dans le sec; parce que les parties aqueuses tiennent resserrées les substances ignées. Plus les corps combustibles ont de soufre, plus ils s'allument aisément. S'ils manquent de parties sulfureuses, comme l'eau, la cendre, à peine brulent-ils.

§. VII.

§. VII.

De la conservation du Feu, & de sa dissipation.

LE Feu est entretenu par tous les corps qui peuvent lui fournir de la nouriture, & reparer la perte qu'il fait continuellement par la dissipation de ses parties. Il est aussi conservé quelque tems par la cendre & par l'air, qui l'environnant, empêchent & diminuent la dissipation de ses parties. Une bougie s'éteint dans la Machine du vuide, dès que l'air ne s'oppose plus à la dissipation de la flamme.

LA flamme ne peut subsister sans l'air qui la presse de tous côtés, & qui lui sert pour ainsi dire de vase. Lorsque cet air est ôté, elle se répend dans l'instant, & l'expension qu'elle essuye est si considérable, que la dissipation totale s'enfuit. On voit par cette raison d'où vient que le Feu est plus vif pendant l'Hyver que pendant l'Été. Lorsqu'il fait froid, il est environné d'un air plus épais, il se dissipe moins, il est plus compacte, & par conséquent il échaufe plus.

C'EST

C'est encore l'air qui donne à la flamme la figure pyramidale. La flamme violemment agitée tâche à se dissiper par les côtés; mais étant arêtée, & comme contenuë par l'air latéral, le poids de cet air l'emporte sur le sien, & elle monte. Dans son élévation, ses particules s'éloignant du foyer donnent plus de force à l'air à mesure qu'elles perdent de la leur, & se dissipent enfin. La flamme se termine en pyramide, parce que cette figure est plus propre à fendre l'air, & qu'il lui faut moins de mouvement pour résister à l'air supérieur.

Les changemens qu'on apperçoit dans la flamme, qui tout-à-coup bondit, augmente, diminue, viennent des différentes impulsions de l'air, & de l'inégalité de la nouriture qu'elle reçoit. Une bougie ou une lampe, prêtes à s'éteindre, poussent une flamme qui s'élève, & dont la lueur est plus éclatante qu'auparavant. L'air, en soulevant & détachant cette foible flamme qui n'est plus nourie par la cire ou par l'huile, lui communique une agitation qui ranime pour un instant ses parties languissantes, & leur donne cette vivacité qui produit cette clarté.

Le Feu ne subsistant que par la nouri-

ture qu'il reçoit, il eſt naturel qu'il s'éteigne par le défaut de cette même nouriture. Ses parties ſe diſſipant peu à peu en fumée, le Feu ceſſe, & ne ſauroit plus avoir lieu.

Un grand vent, un ſoufle trop violent éteint la flamme, parce qu'il la détaché tout-à-coup du corps combuſtible qui lui fourniſſoit de la nouriture. Si elle peut au contraire avoir aſſez de maſſe pour reſiſter au vent, il ne fait que lui donner de nouvelles forces en augmentant ſon agitation par la percuſſion.

Les Liqueurs, qui ne ſont pas ſulfureuſes, éteignent le Feu. L'eau, par exemple, produit cet effet; parce que ſe gliſſant dans les pores & dans les interſtices des corps embraſés, elle arrète le mouvement des ſubſtances ignées, ſe lie avec elles, & les change en fumée. Mais lorſque le Feu eſt violent, une petite quantité d'eau lui donne plus de force; parce qu'elle ne fait pour lors qu'empêcher la diſſipation des corpuſcules ignés. L'eau que l'on jette dans la forge ne ſert qu'à rendre le Feu plus violent.

Le Feu s'éteint, ainſi que je l'ai déja dit, par le défaut & le manque d'air, qui lui donne le moyen de ſe répandre & de ſe diſſi-

dissiper. Il s'éteint aussi lorsqu'il est dans un endroit trop serré, parce que les corpuscules de Feu y perdent leur agitation, sans pouvoir se réparer. Si le Feu se met à la cheminée, & qu'on bouche l'ouverture avec un drap mouillé, le Feu cesse, la flamme se change bien-tôt en fumée. Si l'on allume du Feu dans un caveau, & que l'on en bouche les soupiraux, il s'éteint.

§. VIII.

Pourquoi le Feu se rallume aisément.

IL reste encore dans les corps où le Feu vient de s'éteindre un grand nombre de parties fort agitées, qui n'ont besoin pour s'enflammer de nouveau que d'un leger accroissement d'agitation; ainsi ces corps doivent s'enflammer plus aisément que les autres. Si l'on approche une bougie allumée d'une bougie qu'on vient d'éteindre, & qui fume encore, la flamme va la chercher, parce qu'elle est poussée avec plus de force vers la bougie par l'air extérieur, qu'elle n'est repoussée par l'air rarefié qui se trouve entre elle & la bougie. Il en est de même des autres corps combustibles que de la bougie; & les mêmes

raisons qui la font ralumer aisément, lorsqu'elle fume encore, agissent sur un tison qui étoit mal éteint.

CHAPITRE SECOND.

Sur le Son.

§. I.

Sur la ressemblance des propriétés du Son & de la Lumière.

IL y a entre les propriétés du Son & de la Lumière une très grande ressemblance, qui considerée avec soin peut servir beaucoup à découvrir de quelle manière ils agissent. C'est par des lignes droites que la Lumière & le Son parviennent tous les deux jusqu'à nous, nous affectent, & nous causent des sensations diverses, lorsqu'il n'y a aucun obstacle qui empêche ce mouvement direct.

Nous voyons souvent la Lumière par refléxion & par refraction. Cette refléxion & cette refraction se trouvent également dans le Son. L'Echo nous rend le Son par refléxion, comme le mi-

roir nous présente les objets. La Lumière passant d'un milieu plus dense dans un milieu plus rare, ou d'un plus rare dans un plus dense, essuye toujours quelque changement dans sa direction. Cette même refraction se trouve dans le Son, qui passe au travers d'une muraille ou de quelque autre corps pour parvenir jusqu'à nous. Alors la refraction, ou le changement de direction que soufre le Son, fait qu'on se trompe en jugeant de l'endroit où il est parti.

§. II.

Comment le Son est produit.

Le Son consiste dans un mouvement vibratoire des particules de l'air. C'est une vérité dont on ne sauroit douter, & qu'on peut démontrer à chaque instant. Une cloche qu'on sonne, une corde de violon pincée ne sauroient produire que des vibrations, des fremissemens dans le fluïde qui les environne: or elles produisent le Son; donc il est causé par des vibrations dans ce fluïde. Ces vibrations doivent être de l'air, puisque, lorsqu'on a pompé l'air dans la Machine du

Vuide, l'on ne peut entendre le Son d'une clochette.

Le mouvement vibratoire des particules de l'air qui produisent le Son, est d'une grande vitesse. On a vérifié, par plusieurs expériences, que le Son fait cent quatre-vingt toises en une seconde. Si nul obstacle étranger ne s'oposoit à son cours, il feroit deux cens quatre vingt lieuës de France dans une heure. L'air étant un fluide élastique, d'abord qu'une de ses parties vient à être comprimée par quelque cause qui la fait sortir de son état naturel, son ressort en devenant plus grand se débande, & comprime les parties voisines, qui à leur tour communiquent cette impression à celles qui les environnent; de sorte qu'elle se fait sentir à des distances très considérables, quoique l'effet en devienne continuellement plus petit. La vitesse avec laquelle une pareille compression se répand, dépend de l'élasticité & de la densité conjointement; car elle est proportionnelle à la racine quarrée de l'élasticité divisée par la densité.

Une seule compression dans quelques particules de l'air n'est pas capable de produire aucun Son; parce que cette com-

pression, quoiqu'elle soit transmise bien loin, n'étant pas suivie d'autres compressions, ne cause pas des vibrations dans les particules de l'air, & la force se perd & se dissipe dans la propagation. Il faut, pour former le Son, des compressions réiterées, c'est-à-dire, que chaque particule de l'air doit avoir un véritable mouvement vibratoire, ensorte qu'elle soit comprimée & rarefiée alternativement, & que l'organe de l'ouye en reçoive des impressions réiterées. C'est le nombre de ces impressions reçuës dans l'organe de l'ouye, dans un tems fixé, qui détermine l'essence du Son, & qui fait que nous jugeons s'il est grave ou aigu. Les vibrations sont-elles promptes & très fréquentes? C'est un Son aigu; & ce Son est d'autant plus aigu, que les vibrations sont plus promptes & plus fréquentes. Par la même raison, plus elles sont lentes, plus le Son est grave. Une corde plus courte qu'une autre, mais également tenduë, rend un Son plus aigu; parce qu'elle fait dans un tems égal un plus grand nombre de vibrations, que celle qui est plus grande. De là le Son des cordes qui sont les plus longues est le plus grave.

D'ABORD que le mouvement vibra-

toire eſt arrêté, le Son ceſſe ſubitement ; & il ne ſe forme plus d'impreſſions dans l'air, dès que la corde ne lui en imprime plus. Le ſavant Monſieur Euler, Membre de l'Académie des Sciences de Petersbourg, & Directeur de la Claſſe de Mathématique de celle de Berlin, m'a fait la grace de me communiquer une trés belle Diſſertation qu'il a lû il y a quelque tems à l'Académie, dans la quelle il fait une remarque qui me paroit très utile. Je citerai ici ſes propres mots. „ Il me ſemble que Mr. de Mairan n'a pas fait aſſez de réflexion à cette circonſtance dans les Lettres qu'il a écrites à ce ſujet à M. Cramer. Car, pour expliquer la diverſité des Sons que l'air eſt capable de nous ſaire apercevoir, il croit qu'il y a dans l'air autant de particules différentes par rapport au reſſort, qu'il y a de Sons différens, & qu'il n'y a qu'une eſpèce de ces particules qui ſoient miſes en mouvement par chaque Son. Mais, outre qu'il eſt très difficile à concevoir comment une infinité de particules d'un reſſort différent peuvent être en équilibre entre elles, il ſeroit bien aiſé de faire voir que la diverſité des Sons vient uniquement du

„ mou-

„ mouvement de la corde, ou autre corps
„ ſonore & que l'air eſt indiférent à
„ toutes ſortes de Sons; car du reſſort de
„ l'air dépend uniquement la propagation
„ des impreſſions reçuës. Ce reſſort é-
„ tant plus ou moins grand, la propaga-
„ tion ſe fait plus ou moins vîte, ſans
„ changer la nature du grave ou de l'ai-
„ gu dans le Son; & cette même pro-
„ pagation dépend uniquement du mou-
„ vement vibratoire de la corde, dont
„ chaque vibration communique à l'air
„ une impreſſion. De là nous tirons cet-
„ te définition du Son : *qu'il eſt une ſuite*
„ *des impreſſions ſucceſſives produites dans*
„ *les particules de l'air.*

§. III.

Sur quelques effets du Son.

LORSQU'ON pince la corde d'un Inſtrument, le Son ſe communique à une corde d'un autre Inſtrument qui ſe trouve à l'uniſſon de celle qu'on a pincée; parce que la prémière corde ayant communiqué ſes vibrations à l'air, l'air les communique à la ſeconde: & comme la reſſemblance qui ſe trouve entre ces

deux cordes fait que les vibrations émanées de la prémière sont propres à la seconde, & trouvent prise sur elle, une autre corde qui n'est point à l'unisson ne sauroit les recevoir, & par conséquent être muë; parce que les recevoir, c'est les faire dans le même tems.

Tous les différens effets que produit la Musique, soit sur certains Malades qu'elle guérit, soit sur des Gens sains qu'elle ravit & qu'elle enchante, peuvent être expliqués en deux mots. Le Son de la voix & des Instrumens agite les fibres, sur-tout celles qui sont à l'unisson, remue les esprits animaux, & leur rend leur cours naturel. L'Ame se ressent de l'état du Corps, & jouït de la douceur de l'harmonie. On a plus ou moins de goût pour la Musique, selon que les fibres de l'organe de l'ouÿe sont plus ou moins susceptibles de vibrations sonores. Le Père Regnault raconte un fait très singulier & très plaisant. „ Il n'est pas étonnant, „ *dit-il*, que des Hommes soient plutôt „ touchés que d'autres par les Sons har- „ monieux de la Voix & des Instrumens. „ Parmi les Animaux les plus stupides, il „ s'en trouve qui par le même principe „ apparemment n'y sont pas insensibles.

„ Un

„ Un jour, comme je jouois de la flûte
„ à bec, assis sur le bord d'un ruisseau
„ dans une prairie, un Ane qui paissoit
„ à vingt pas, leva la tête dès qu'il m'en-
„ tendit, s'approcha de moi, s'arrêta
„ quelque tems à huit ou dix pas tou-
„ jours fort attentif; puis il vint si près,
„ qu'il avoit la tête presqu'audessus de
„ la mienne. Il m'écouta tranquilement
„ dans cette situation pendant un demi
„ quart d'heure environ uniquement oc-
„ cupé du son de la flûte. Je ne sai s'il
„ se lassa; mais enfin, après avoir écouté
„ fort attentivement, il prit avec les
„ dents mon chapeau sur ma tête, & le
„ porta du moins à dix pas; & tournant
„ la tête, il s'enfuit au galop, & alla
„ chercher au milieu de la prairie une
„ nouriture plus solide.

Les fremisemens causés par le Son dans certaines liqueurs, les tremblemens dans les parties du verre qui se rompt & se brise quelques fois, sont produits par les mêmes causes qui remuent les fibres, les nerfs, & les cordes qui sont à l'unisson.

CHA-

CHAPITRE TROISIEME.

Sur la Lumière.

§. I.

De la nature de la Lumière.

SI l'on reflèchit ſur la reſſemblance qui ſe trouve entre le Son & la Lumière, de la quèlle j'ai deja fait mention, on comprend qu'il eſt naturel que la production de la Lumière ſe faſſe de la même manière que celle du Son. Nous venons de voir qu'il conſiſte dans la propagation d'un mouvement vibratoire par l'air. Il eſt donc très vraiſemblable que la Lumière conſiſte dans une pareille propagation d'un mouvement vibratoire dans un autre milieu élaſtique, plus rare & plus ſubtil que l'air. Ce ſentiment eſt celui de Monſieur Euler. Je citerai encore ici un paſſage de ſa ſavante Diſſertation. J'en uſerai pluſieurs fois de même, l'autorité d'un auſſi habile Homme, & auſſi généralement eſtimé étant d'un très grand poids, & ne pouvant appuyer mon ſentiment d'un nom plus reſpectable que le ſien.

sien. „ Avant que d'embrasser, *dit-il*, „ ce sentiment, il faut lever un obstacle „ de la dernière importance. Le grand „ Newton, à qui nous sommes infiniment „ redevables sur cette matière, étoit d'un „ sentiment tout à fait contraire. Il sou- „ tenoit que les rayons de la Lumière „ sortoient immédiatement du Soleil, „ où il semble que l'hypothèze du Vuide „ ait porté ce grand Philosophe à soute- „ nir ce sentiment; quoique, par ce mê- „ me mouvement rapide de la matière „ Solaire, il a été obligé de remplir tout „ l'Univers. Mais il y a de si fortes ob- „ jections à opposer à cette hypothèse, „ & elle se trouve exposée à de si gran- „ des difficultés, que nous nous trouvons „ obligés de l'abandonner tout à fait. En „ prémier lieu, nous ne pouvons pas nier „ l'existance d'un Ether, ou d'un fluïde „ incomparablement plus subtil & plus „ élastique que l'air. Les phénomènes de „ la Dureté, de l'Elasticité, de la Pesan- „ teur, du Magnétisme & de l'Electrici- „ té des Corps prouvent absolument „ l'existance d'un tel fluïde, si nous ne „ voulons pas recourir à des qualités oc- „ cultes. Or l'existance d'un tel fluïde „ est absolument incompatible avec l'ex-

„ plo-

„ plosion actuelle des rayons du So-
„ leil. "

J'AJOUTERAI aux sages réfléxions de Monsr. Euler, que si l'hypothèse Newtoniene avoit lieu, la perte de la matière du Soleil seroit si grande, que cet Astre seroit détruit & dissipé depuis longtems, comme nous l'avons montré dans le prémier Chapitre de ce Discours. Il faut donc établir que la Lumière est la même chose dans l'Ether, que le Son dans l'air. Nous avons vû qu'il n'émane aucune partie d'une corde frapée pour venir à nos oreilles. Nous établirons encore qu'il ne sort aucun rayon du Globe Solaire, c'est-à-dire du corps du Soleil. Cet Astre en remplissant continuellement un espace prodigieux de Lumière, ne perd rien de sa matière, comme une cloche ne perd rien de son poids en remplissant une grande étenduë du bruit qu'elle cause.

LES Corps lumineux pressent la matière étherée, lui donnent un mouvement de vibration, c'est-à-dire un mouvement qui fait avancer & reculer les rayons; c'est pourquoi tantôt les rayons sont dardés dans l'oeil, tantôt ils réjaillissent repoussés par le ressort des fibres sur les quels ils tombent. D'ailleurs les

par-

parties angulaires des corps lumineux tournant sur leur centre présentent tantôt la pointe aux rayons qui sont forcés d'avancer, tantôt le côté; & alors les rayons, trouvant un petit espace libre, reviennent l'occuper.

L'on ne peut douter que la Lumière ne soit une matière. Elle touche, elle blesse l'organne de la vuë; elle cause, lorsqu'elle est trop vive, une sensation de douleur. Il faut donc qu'elle heurte & frappe ces fibres: elle ne pouroit les frapper, si elle n'étoit pas matière, puisqu'il n'y a qu'un corps qui puisse toucher un corps.

La matière, de la quelle est composée la Lumière, doit être plus déliée que l'air, puisqu'elle pénètre le verre, le christal. Lorsqu'on a pompé l'air dans la Machine du Vuide, le Réci ient reste toujours plein de Lumière.

Le mouvement de vibration dont la lumière est agitée doit être excessivement prompt. Il l'est infiniment plus que celui du Son qui parcourt cent quatre-vingt toises dans une seconde. La Lumière va du moins six cens mille fois plus vîte. La promptitude des impressions de la Lumière transmise dans l'Ether dépend de son élasticité & de sa densité. Si ces

deux choses nous étoient connuës, elles nous serviroient à découvrir la véritable vitesse de la Lumière. Mais quoique ni l'une ni l'autre naient pu encore être déterminées par les expériences qui prouvent l'existance de l'Ether, il est pourtant certain que ce milieu est incomparablement plus subtil & moins dense que l'air. Ainsi la vitesse de la Lumière doit être beaucoup plus grande que celle du Son, puisque la vitesse avec la quelle les impressions se répandent dans un milieu élastique est comme la racine quarrée de l'élasticité divisée par la densité; de sorte que la diminution de la densité auroit aussi bien la vitesse que l'augmentation de l'élasticité. Or les expériences, par les quelles on a prouvé l'existance de l'Ether, ont servi à faire connoitre que son élasticité est infiniment plus grande que celle de l'air que nous respirons. Il s'en suit donc que la vitesse de la Lumière doit être infiniment plus prompte que celle du Son.

Le mouvement de la Lumière est droit. Si dans une chambre l'on fait un trou à deux portes diamétralement opposées, & que l'on approche par déhors de la Lumière d'un des deux trous, la Lumière traverse

ſé la chambre ſans l'éclairer, & va par l'autre trou ſe peindre hors de la chambre ſur quelque objet. Je conclus donc de tout ce que je viens de dire que la Lumière eſt un mouvement de vibration de la matière étherée promt & droit.

§. II.

De la manière que la Lumière produit des ſenſations.

UNE ſeule impreſſion de l'air ſur l'organe de l'ouye ne produit point l'idée du ſon. Ainſi une ſeule impreſſion de l'Ether ſur nos yeux n'eſt pas capable d'y produire aucune ſenſation. Il faut donc une ſuite déterminée d'impreſſions pour ébranler les nerfs; & la Lumière affectant nos ſens n'eſt que la perception d'une ſuite d'impreſſions de la matière étherée. Par exemple, trois mille impreſſions imprimées au fond de l'œil cauſeront une perception différente de celle que produiront quatre mille impreſſions. De même que la diverſité des ſons vient uniquement du différent nombre d'impreſſions qui ſe font ſentir à l'organe de l'ouye dans un tems détermi-

 né,

né, de même auſſi la quantité d'impreſſions qui frappent les yeux dans un tems déterminé produiſent la diverſité des objets qui s'offrent à la vuë. Lorſque je parlerai des couleurs, j'aurai occaſion de rapeler ce que je viens de dire, les diverſes couleurs n'étant produites que par les différens nombres des impreſſions que nous recevons dans un tems déterminé.

§. III.

Sur la propagation de la Lumière.

LA Lumière ſe répandant de tous côtés en ligne droite avec une viteſſe prodigieuſe, s'affoiblit toujours davantage. Les rayons qui entourent les Corps lumineux ſont diſpoſés en forme de cônes, ou de piramides, dont les ſommets ſont dans ces mêmes Corps lumineux. Les baſes de ces rayons répanduës dans de vaſtes eſpaces font paſſer l'impreſſion qu'ils reçoivent ſur tous les objets qui les environnent. On peut comparer le Soleil, ou une flamme, à une cloche ſonnante qui eſt frappée inceſſamment. Le bruit de cette cloche ébranlera des cor-

des

des tendues, de manière que chacune se fera entendre par un ton convenable à la tention. Les Corps lumineux produisent le même effet sur les rayons, & voilà la Lumière répanduë de tous côtés. Les rayons étant entre d'autres rayons de même force, ne se dérangent point: ainsi la Lumière se répand en ligne droite, avec d'autant plus de vitesse & de facilité, que l'impression qu'une extrémité des rayons reçoit des Corps lumineux, l'autre extrémité la reçoit & la communique à l'organe de l'ouye; comme un bâton dont un bout est appuyé sur la main, & l'autre est poussé, cause dans l'instant qu'il est mû une sensation. La vitesse de la Lumière est si prompte, qu'elle ne reste que huit minutes de tems pour être refléchie par les Planètes jusqu'à nous.

La Lumière, en s'éloignant des Corps lumineux, s'affoiblit; parce que la force communiquée par les Corps lumineux à la pointe des cônes des rayons se distribue & se divise toujours en avançant vers la base à un plus grand nombre de parties qu'elle fait tourner sur leur centre. Ces parties employent encore la force qu'elles reçoivent à comprimer l'air, perdent ainsi de leur mouvement, & par

conféquent la Lumière doit s'affoiblir peu à peu, & fe perdre enfin.

§. IV.

Sur la refléxion de la Lumière.

L'EXPERIENCE démontre clairement que les rayons de la Lumière ébranlent les Corps fur lefquels ils tombent. La vifion ne pouroit avoir lieu, fi les rayons qui rentrent au fond des yeux, & qui vont peindre les objets fur la rétine, n'y produifoient aucun changement. Nous éprouvons tous les jours que la force des rayons du Soleil échauffe non feulement les corps, mais les brule, détruit, defaffocie les parties des plus durs & des plus compactes. Nous ne pouvons donc nous empêcher de convenir que tout Corps fe reffent de l'action des rayons qui y tombent. Les plus légéres & les plus infenfibles des particules de fa furface doivent être ébranlées & agitées proportionnellement à la force des rayons: c'eft là la caufe de la refléxion de la Lumière. Les rayons répandus fur les objets des parties folides, impénétrables, &

& élaſtiques ne ſauroient avancer: ils ſont repouſſés par l'éficace du reſſort de ces parties élaſtiques, & ſe refléchiſſent avec d'autant plus de viteſſe, que leur figure eſt plus propre au mouvement. Si nous nous regardons dans l'eau, ou dans un miroir, auſſi-tôt les rayons partis de notre viſage ſont refléchis par les parties ſolides du miroir & de l'eau.

Il eſt aiſé de comprendre pourquoi il y a des Corps qui refléchiſſent plus la Lumière les uns que les autres. La raiſon principale, c'eſt le plus ou le moins d'élaſticité des particules légères qui compoſent leurs ſurfaces. On peut diviſer en trois différentes ſortes les Corps. La prémière contient ceux dont les ſurfaces ont des particules lâches, ſans reſſort, qui ſouffrent beaucoup des impreſſions des rayons; mais qui manquent de force pour les repouſſer, qui ne peuvent en renvoyer aucun, & qui ne ſauroient produire la moindre impreſſion dans l'Ether voiſin. Les Corps de cette nature doivent nous paroitre noirs, & nous le paroiſſent en effet. Je range dans la ſeconde claſſe les Corps qui ont des particules élaſtiques, qui ſe remettent des impreſſions qu'elles ont reçû avec autant

de force qu'il en faut pour produire de nouveaux rayons dans l'Ether voisin, mais qui ne sont point déterminées à un certain nombre de vibrations; de sorte que chaque impression dont elles sont frappées les comprime, & qu'elles renvoyent autant d'impressions qu'elles en reçoivent. Les Corps de cette nature doivent nous paroître blancs, & nous le paroissent. Enfin la dernière sorte de Corps est celle dont les particules sont élastiques, mais déterminées à un certain nombre de vibrations qui conviennent à leur tension. Ces particules peuvent-être comparées à des cordes tendues, qui ne peuvent être mises en mouvement que par un son uniforme, ou consone. De même elles ne font des vibrations, que lorsqu'elles sont frappées par des rayons qui sont formés par un pareil nombre de vibrations. Les Corps de cette espèce sont colorés d'une couleur qui répond au nombre des vibrations que rendent les particules légères & insensibles de leur surface. Par exemple, un Corps rouge paroit rouge, parceque les particules de sa surface sont disposées de manière qu'elles achèvent autant de vibrations dans une seconde,

qu'il

qu'il en faut pour causer la sensation du rouge; de même qu'une corde est du ton de *G. re sol*, ou de *C. sol ut*, lorsqu'elle est capable de rendre autant de vibrations dans une seconde, qu'il en faut pour former ce ton, & qu'elle ne peut jamais en former un autre; ne pouvant, tant qu'elle demeure dans la même tension, recevoir que la quantité de vibrations que demande le ton pour lequel elle est montée. Cela suffiroit, pour ainsi dire, pour montrer toute l'harmonie des couleurs; mais j'en parlerai cependant dans la suite beaucoup plus amplement.

§. V.

Des Corps opaques.

LA différence entre les Corps opaques & les Corps lumineux consiste en ce que nous voyons les Corps opaques par les rayons qui viennent de leur surface, & qui y sont poussés par le mouvement vibratoire des plus petites particules; mais ce mouvement y est produit par une force étrangère, c'est-à-dire, par des rayons d'autres Corps qui

y tombent; au lieu que dans les Corps lumineux, le mouvement vibratoire qui cause les rayons est produit en eux-mêmes par leur propre force, & que leurs moindres particules se trouvent dans un mouvement vibratoire & continuel qui est causé & conservé par une force intérieure.

Ces rayons d'un Corps lumineux sont plus forts que ceux qui viennent d'un Corps opaque; parce que le mouvement produit par une force intérieure est beaucoup plus vif que celui qui resulte du choc des rayons.

§. VI.

Des Corps lumineux qui n'ont point de chaleur.

C'EST dans la différence de la force du mouvement vibratoire des rayons qu'il faut chercher la raison pourquoi certains Corps lumineux ne brulent point. Le Soleil & la flamme, où ce mouvement est impétueux, mettent toutes les moindres particules, de quelque ressort qu'elles soient, en vibration; d'où resultent des rayons composés de toutes les

les couleurs qui ont une force très grande. Mais la clarté des Corps opaques, lorſqu'ils ſont illuminés, ne peut produire aucune chaleur, parce que, quoi qu'un mouvement inteſtin, tel qu'eſt celui des particules qui compoſent la ſurface des Corps opaques, ſoit capable de produire un mouvement vibratoire, tel que la production de la Lumière le demande, cependant ce mouvement n'eſt point auſſi grand qu'il le faut pour cauſer une chaleur ſenſible : ainſi il produit la Lumière, & ne donne point de chaleur. C'eſt ce que nous voyons dans les Vers luiſans, dans le bois pouri, & dans d'autres Corps qui luiſent ſans bruler ; & c'eſt la raiſon pourquoi les rayons de la Lune ne peuvent jamais produire la moindre chaleur, même avec le ſecours des verres & des miroirs ardens.

§. VII.

De la refraction de la Lumière.

La refraction de la Lumière a été expliquée différemment par les plus grands Philoſophes; & ce qu'ils ont dit à ce ſujet ne paroit guère vraiſemblable.

C'est une règle générale, & dont

tous les Philosophes conviennent, qu'un Corps qui passé obliquement d'un milieu dans un autre, quand il atteint la surface d'un milieu qui resiste plus que celui dont il vient, comme il arrive lorsqu'une bale passe de l'air dans l'eau, elle s'éloigne de la ligne perpendiculaire qui coupe les deux milieux, & c'est une réfraction. Quand au contraire un Corps atteint un milieu qui resiste moins: il s'approche de la ligne perpendiculaire aux deux milieux, & c'est une refraction. Ainsi, si l'on veut tuer un Poisson dans l'eau d'un coup de fusil, il faut viser un peu plus bas: la refraction fera monter la bale, & l'éloignera de la ligne parallelle. Mais si un Homme dans l'eau vouloit viser à un Oiseau dans l'air, il faudroit qu'il visât plus haut: la refraction fera baisser la bale, & la portera dans le corps de l'Oiseau. La raison de cette refraction, c'est qu'un Corps qui passe obliquement d'un milieu dans un autre a deux directions, une parallelle à la surface du milieu dans lequel il passe, l'autre perpendiculaire. Quand il atteint la surface du milieu qui resiste plus que celui d'où il vient, il trouve plus de resistance à la direction perpendiculaire, qu'à la parallelle. Cet excès de resistance

ſiſtance diminuë la direction perpendiculaire, tandis que nul excès pareil ne diminuë la direction parallelle. Il faut donc que le Corps mû, après la diminution de la direction perpendiculaire, donne plus à la parallelle; & il ne peut le faire, ſans s'éloigner de la ligne perpendiculaire, & par conſéquent ſans refraction. Par la même raiſon, après la diminution de la direction parallelle, le Corps qui ſe meut doit lui donner moins, & donner plus à l'autre. Il ne peut le faire, ſans s'approcher de la ligne perpendiculaire des deux milieux, & c'eſt la cauſe de la ſeconde ſorte de refraction. Cette bale (*a. b. c.*) qui paſſe obliquement de l'air dans l'eau, s'éloigne de la perpendiculaire (d. e.) ceſſant de regarder le même point (f.). Paſſe-t-elle de l'eau dans l'air? Elle s'approche de la perpendiculaire (d. e.) ceſſant de regarder le même point (g.) FIG. I.

LES refractions de la Lumière ſont directement oppoſées aux règles des refractions de tous les autres Corps. Elles furent découvertes par Snellius, & miſes dans un grand jour par l'illuſtre Deſcartes. Ainſi un rayon de Lumière qui paſſe obliquement de l'Air dans l'Eau, de l'Eau dans

dans le Verre, du Verre dans le Criſtal, ſe rompt en approchant de la perpendiculaire. Pour expliquer cette ſingularité preſque inexpliquable, les Cartéſiens diſent que plus les Corps ſont denſes, plus ils ont des paſſages & des pores directs, au travers deſquels les rayons plus libres & moins interrompus paſſent plus aiſément. Le Verre, par exemple, eſt plus ſolide que l'eau, & il contient moins d'air: de là les paſſages y ſont plus libres que dans l'eau. Par la même raiſon, ils doivent auſſi l'être davantage dans le Diamant, que dans le Verre. Ce raiſonnement des Cartéſiens eſt peu convainquant; car, pour que la Lumière trouvât des paſſages plus aiſés dans les milieux denſes que dans les rares, il faudroit qu'il y eut dans ces milieux des pores infinis en tous ſens diſpoſés en droite ligne, & qui ne laiſſeroient aucune place pour la matière propre des Corps. Et quand même on accorderoit la réalite de tous ces tuyaux formés par les pores, il faudroit alors que les rayons paſſaſſent dans la même direction, & la refraction ne pouroit avoir lieu: où bien elle devroit ſe faire ſans cauſe; ce qu'il eſt abſurde de ſuppoſer.

LES

LES Newtoniens ont explique différemment la refraction de la Lumière ; & il faut convenir que la raison qu'ils en ont donné découle très naturellement de leur Sisthème. L'Attraction, disent-ils, existe dans toutes les parties de la matière. Les parties de la superficie d'un Corps quelconque éprouvent donc ce pouvoir avant qu'il pénètre l'intérieur de la substance, & avant qu'il parvienne au centre où il est dirigé. Ainsi, dès que le rayon b. est près de la superficie du Cristal où de l'Eau, il se brise, parce que plus les Corps sont proches, plus ils s'attirent.

CE raisonnement des Newtoniens n'est convainquant, qu'autant qu'on admet comme eux l'Attraction, & qu'on suppose que les Corps ont une tendance les uns vers les autres, sans le secours de l'impulsion. Or c'est ce qui paroitra toujours impossible à bien des Gens. J'aime donc mieux une nouvelle explication, que vient de donner Monsieur Euler. Si elle a ses doutes, ils me paroissent moins considérables, que ceux des deux opinions que je viens de rapporter FIG. 3.
„ Les Corps transparens, *dit Mr. Euler*, étant composés d'une matière
„ plus

„ plus grossière que l'Ether, il est clair
„ que la propagation de la Lumière
„ doit se faire plus lentement dans un
„ tel Corps que dans l'Ether; car les
„ vitesses sont réciproquement comme
„ les racines quarrées des densités du
„ milieu. Or la diversité des vitesses,
„ avec lesquelles la Lumière se mut par
„ différens milieux, produit la refraction
„ des rayons. Considérons deux mi-
„ lieux transparens E. & F. différens,
„ séparés par une ligne droite. A. C.
„ B. & soit la vitesse des compressions
„ dans le milieu E. M. & dans le mi-
„ lieu F. N. soit C. D. une couche
„ comprimée de la Lumière prête en
„ C. d'entrer dans le milieu F. de sorte
„ que la direction de la Lumière où le
„ rayon soit exprimé par la ligne M.
„ C. perpendiculaire à la couche C. D.
„ & l'Angle d'incidence sera M. C. E.
„ Ayant tiré la ligne E. C. F. perpen-
„ diculaire à la surface A. C. B. main-
„ tenant pendant que le point D. dans
„ le milieu E. le Point C. dans le mi-
„ lieu F. parviendra en C. ensorte que
„ les espaces D. d. & C. c. seront en-
„ tre eux comme les vitesses M. & N.
„ c'est-à-dire, il y aura D. d:--C. c:--M.
„ N:

,, N: ainsi la couche C. D. sera parve-
,, nuë en C. d. où la droite C. P. per-
,, pendiculaire à. C. d. donnera le ra-
,, yon rompu & F. C. P. sera l'angle
,, de réfraction ". Mais les angles M. C. E. P. C. F. étant égaux aux Angles D. C. L: C. d. c. Il est clair que leurs sinus seront comme les lignes D. d. & C. c. C'est-à-dire, comme M: N; d'où l'on voit que la raison entre les Sinus des angles d'incidence M. C. E. & de refraction P. C. F. doit être toujours la même & celle des Vitesses avec lesquelles la Lumière est transmise dans les différens milieux. Il faut bien remarquer que cela ne regarde que l'inclination d'une seule couche comprimée C. D. qui n'est ni suivie, ni précédée d'autres également comprimées; car il est bien clair que si les couches comprimées se suivoient immédiatement les unes les autres, ensorte qu'il n'y eut presque point d'intervalle entre deux voisines, alors il ne pouroit y avoir aucune infléxion, parce que la couche suivante pousseroit la précédente, & l'obligeroit d'entrer dans un autre milieu suivant la même direction. Cette circonstance bien considérée nous fait connoître que la suite des couches com-

comprimées est capable de changer un peu la loi de refraction établie ici. De-là donc il nous faut conclure que plus les couches comprimées seront fréquentes, & plus la refraction s'écartera de la loi donnée; ou ce qui revient au même, plus les angles d'incidence & de refraction seront toujours d'autant plus proches de la raison d'égalité, que la raison entre les vitesses M. & N. approchera plus de cette égalité. Et comme les rayons de diverses couleurs différent par rapport à la fréquence des couches comprimées, ils doivent aussi différer par rapport à la refraction ; d'où il s'ensuit que les rayons qui ont des couches comprimées plus fréquentes souffriroent aussi la moindre refraction, & que ceux qui ont des couches comprimées moins fréquentes en soufriroent une plus grande réfraction, mais qui sera pourtant moindre que si une seule couche passoit d'un milieu dans l'autre.

§. VIII.

Sur les Couleurs.

LES Newtoniens prétendent que les rayons viennent colorés du Soleil. Ainsi

Ainsi les couleurs, selon eux, sont une disposition particulière des rayons lumineux, propre à faire apercevoir du rouge, du jaune, du verd, du bleu &c. Newton fonda son sentiment sur cette expérience. Exposez transversalement à un rayon de Lumière un Prisme, ensuite mettez à une distance d'environ seize ou dix sept piés une feuille de papier vis à vis ce Prisme, la Lumière se brisera en entrant dans ce Prisme, & se brisera en sens contraire en sortant du même Prisme pour entrer dans l'air, selon les loix de la refraction. Ce rayon qui tombera sur ce Prisme n'est point, comme on l'avoit cru, un simple rayon; mais c'est un faisseau de sept principaux rayons, dont chacun porte en soi une couleur primitive, primordiale, qui lui est propre. Du mélange de ces sept rayons naissent toutes les différentes couleurs de la Nature, & les sept réunis ensemble forment la blancheur. Pour s'assurer que les rayons primitifs ne changent jamais, ont fait au papier, sur lequel étant séparés par le Prisme ils viennent se peindre, une petite ouverture qui ne laisse passer qu'une espèce de rayon, par exemple, le rouge. Si l'on rompt ce

rayon avec un ſecond Priſme, avec un troiſième que l'on faſſe tourner ſur ſon axe, le rayon différemment rompu, différemment refléchi, répréſente toujours la même ſorte de couleur.

UN ſeul faiſſeau de lumière qui fait la couleur blanche eſt donc compoſé de ſept rayons qui ont chacun leur couleur. Si l'on expoſe un Verre lenticulaire de Lunette qui raſſemble tous les rayons à ſon foyer, il raſſemblera les ſept que le Priſme a ſeparés, & la couleur des ſept rayons ſeparés ſera blanche. Le noir par conſéquent ſera le corps qui ne réfléchira point de rayons. FIG. 4.

LES rayons de la Lumière ne ſe refractent pas, ne ſe briſent pas tous également. Ces ſept rayons échapés du corps du rayon qui fait le faiſſeau, & qui ſont anatomiſés au ſortir du Priſme, ſe placent chacun dans leur ordre ſur le papier blanc où ils ſe peignent. Chaque rayon occupant un Ovale, celui qui a le moins de force pour ſuivre ſon chemin, le moins de roideur, le moins de matière, s'écarte plus dans l'air de la perpendiculaire *a* du Priſme. Celui qui eſt le plus fort, le plus denſe, le plus vigoureux, s'en écarte le moins. FIG. 5.

On ne peut nier la vérité de ces expériences. Elles ont été faites dans les plus célèbres Académies, & on les y répète tous les jours. Mais on peut les expliquer d'une manière différente de celle de Newton. Prémièrement il eſt certain, & nous l'avons établi clairement, que les rayons ne partent point de l'intérieur des Corps lumineux, & qu'ils n'émanent point du Soleil qui ne peut être un globe de feu. Nous avons vu auſſi que la Lumière n'eſt qu'un mouvement vibratoire des particules de l'air cauſé par les Corps lumineux. Nous avons prouvé que la refléxion de la Lumière venoit de l'impulſion qu'elle reçoit par le reſſort des plus petites parties des Corps ſur les quels elle tomboit. Nous avons auſſi remarqué en paſſant que la couleur des Corps opaques dépendoit uniquement du reſſort des particules, dont la ſurface étoit compoſée, c'eſt-à-dire, du nombre des vibrations que ces particules donnent dans un tems marqué lorſqu'elles ſont ébranlées. Il en eſt de même de tous les Corps colorés, & c'eſt dans le différent nombre de vibrations que cauſent les particules de leurs ſurfaces qu'on doit chercher la diférence des couleurs. C'eſt

ce que nous voyons dans les bulles de ſavon, qui changent continuellement de couleurs, parce que leur épaiſſeur diminuant toujours, il arrive à chaque inſtant un changement inſenſible dans les parties de leur ſurface. Au reſte, il eſt évident que la refléxion & la refraction ne peuvent changer la nature des rayons, & qu'un rayon rouge doit toujours reſter rouge, ſoit qu'il ſoufre des reflexions, des refractions, où qu'il n'en ſoufre point; puiſque la couleur des rayons dépend du nombre des impreſſions faites dans l'œil dans un tems déterminé, & que ce nombre n'eſt point changé, ni par la reflexion, ni par la refraction. Quant à la refraxibilité, elle s'explique très naturellement dans cette hypothèſe, ainſi que l'a fort bien remarqué Mr. Euler. „ Les rayons, „ dit-il, de différentes couleurs ne diffèrent entre eux que par rapport à la „ fréquence des compreſſions qui viennent frapper l'organe de la vuë dans „ un tems donné, & cette même différence eſt la cauſe que les rayons de „ diverſes couleurs ſoufrent différentes „ refractions. Les expériences faites „ par le moyen d'un Priſme nous montrent que les rayons rouges ſont la

„ plus

„ plus petite refraction, & les rayons „ violets la plus grande dans la couleur „ rouge, & la plus petite dans la cou- „ leur violette. Les autres couleurs, „ comme l'orangé, le jaune, le verd & „ le bleu tiennent un milieu entre le „ rouge & le violet, & leurs vibra- „ tions seront moins fréquentes que dans „ la couleur rouge, mais plus fréquentes „ dans la couleur violette. Cela s'en- „ tend des couleurs pures & hautes, tel- „ les que l'Arc-en-Ciel & le Prisme „ nous les présentent.

„ CAR il faut distinguer ces couleurs, „ des mêlées & des moins hautes ou „ basses. Ces dernières couleurs ne dif- „ fèrent entre elles, que comme le ton „ des diverses octaves. Ainsi supposant „ qu'un rayon rouge fasse 10000. vi- „ brations dans une seconde; des rayons „ qui font 5000. ou 2500. ou 1250. ou „ 625. vibrations dans le même tems „ produiront aussi une couleur rouge, „ mais moins haute que le prémier. Par „ conséquent y aura de chaque nom „ plusieurs couleurs différentes tout de „ même qu'on a dans un Clavecin plu- „ sieurs tons qu'on exprime par la mê- „ me Lettre.

Fin du Discours.

PENSE'ES DIVERSES

Sur le Caprice,

par Mademoiselle Co ** *.

LE caprice eſt une choſe très difficile à définir. On le croit voir ſouvent ſous les traits de la raiſon, & l'on ſe trompe. Quelques fois auſſi l'on prend la raiſon pour caprice. Il ſuffit que la volonté d'autrui ſoit différente de la nôtre pour la traiter de bizarrerie.

PARMI les caprices, il en eſt qui ſont aimables, on peut même dire utiles. Il en eſt auſſi d'inſuportables, qui nuiſent non ſeulement à la Société, mais à nous-mêmes; qui éloignent nos meilleurs Amis, & qui font fuir également ceux qui nous connoiſſent à peine. Quiconque ne fait pas ſes efforts pour les ſurmonter, doit être regardé comme un inſenſé; encore eſt-il plus blâmable. Un Homme privé de l'eſprit & du bon-ſens n'eſt point reſponſable des défauts qu'il peut avoir: il n'eſt qu'à plaindre. Mais une Perſonne qui poſſède la raiſon ſans en faire uſage, qui a de l'eſprit qu'il néglige, des connoiſſances, & qui les mépriſe, n'eſt pas di-

digne de jouïr des avantages attachés à l'Humanité.

TOUT ce qui peut rendre les humeurs & les caractères opposés se rencontre naturellement dans les deux Sexes. Il a plu aux Hommes de nommer les actions de la plus-part des Femmes de purs caprices ; mais c'est leur faire tort en général, que de confondre, dans le nombre des Capricieuses qu'il peut y avoir, plusieurs Femmes remplies d'esprit & de raison.

JE conviens qu'il est des Femmes inconstantes, légères ; & par malheur pour l'Humanité, plus une Femme est aimable, plus elle se croit en droit d'être exempte de penser toujours de même. Il semble qu'elle craindroit d'être trop accomplie, si elle ne joignoit un défaut aussi essentiel aux perfections qu'elle peut avoir.

ON pouroit dire, pour excuser les Femmes de leurs légèretés, que se méfiant sans cesse d'un sexe aussi dangereux que les Hommes, elles cherchent à s'assurer un empire absolu sur leurs cœurs, & veulent juger de leur pouvoir par l'obeïssance que ces derniers doivent leur rendre. Les caprices qui naissent d'un pareil dessein n'ont ordinairement rien que d'aimable. Je dis plus ; une Femme tendre-

ment aimée ne doit point les négliger. L'amour prend de nouvelles forces par la crainte : trop de tranquilité l'endort ; il est souvent nécessaire de l'allarmer. La raison est peu propre à y réussir ; elle tient une conduite trop compassée, & tranquilise un cœur bien plus qu'elle ne l'inquiéte. Il faut donc avoir recours à un simple caprice, qui loin de laisser l'amour dans une triste langueur, le ranime entiérement. Il est juste que les Hommes soient punis de leur fade complaisance à louër chez les Femmes une qualité qui leur est souvent nuisible.

Si l'on examine la conduite des Hommes, on trouvera qu'ils n'ont pas moins de caprices que les Femmes ; & ces caprices ont quelque chose de plus dur, de plus bizarre, & de plus insuportable. Un Petit-Maitre capricieux est moins aimable qu'une Coquette capricieuse. Si l'on compare tous les différens états des Hommes avec ceux des Femmes, on trouvera dans ces états ce qu'on entrevoit plus facilement dans le Petit-Maitre & dans la Coquette, parce que leurs défauts sont plus frappans, & qu'ils ne prennent aucun soin de les cacher.

F I N.

CATA-

CATALOGUE
DES
LIVRES
Qui se trouvent
A LA HAYE,
Chez PIERRE DE HONDT,

LEttres Critiques & Philosophiques par MADEMOISELLE Co**, avec les Réponses de Monsieur le MARQUIS D'ARGENS; 12.

Mémoires du Comte du GUICHE, concernant les Provinces-Unies des Païs-Bas, depuis 1665. jusqu'au 15 de Juin 1672. Ouvrage qui sert de preuve & de confirmation aux Lettres & Negociations de Monr. Le COMTE D'ESTRADES, & aux Mémoires de Mr. AUBERY. 12.

La Consolation Philosophique de Boëce, Nouvelle Traduction, avec la Vie de l'Auteur, des Remarques Historiques & Critiques; une DEDICACE MASSONNIQUE par un FRERE-MASSON, Membre de l'Académie Roïale des Sciences & des Belles Lettres de Berlin. 2 vol. 8.

*Lettres, Mémoires & Negociations de Monsieur le Comte d'*ESTRADES, *Ambassadeur de S. M. T. C. en Italie, en Angleterre, & en Hollande. Ouvrage où sont compris l'Achat de Dunkerque, & plusieurs autre choses très intéressantes, Nouvelle Edition, dans laquelle on a rétabli tout ce qui avoit été suprimé dans les précédentes.* Londres 1743. 9 vol. 12.

La Parfaite Connoissance des Chevaux par Mr. SAUNIER, Haye 1734. avec 60. Belles Figures *Fol.*

Le même en Grand Papier.

La Bibliothèque BRITANNIQUE, ou Histoire des Ouvrages des Savans de la Grande Bretagne, Tom. XXI. & Tom. XXII. qui contiennent les Extraits Suivans.

Tom. XXI. Premiere Partie.

I. Guil. WARBURTON Traité de la Divinité de la Mission de Moïse, démontrée suivant les Principes d'un Deïste Religieux, par la considération que, sous l'Economie Mosaïque, il n'est point fait mention des Recompenses & des Peines d'une Vie à venir.

II. Les Commentaires de JULES CESAR, touchant la GUERRE des GAULES & la GUERRE CIVILE; comme aussi ceux d'AULUS HIRTIUS, & d'autres Ecrivains, sur les Guerres d'ALEXANDRIE, d'AFRIQUE, & d'ESPAGNE; a-

 vec

vec ses Notes & les Remarques de Monsieur TH. BENTLEY, qui y a joint les Conjectures & les Corrections de Mr. JAQUES JURIN.

III. L'Histoire du SCHAH NADIR; ci devant nommé THAMAS KULI KHAN, aujourd'hui Empereur de Perse.

IV. Remarques sur la Resurrection de LAZARE, rapportée dans le Chapitre Onzième de l'Evangile de S. Jean.

V. Recit Historique de la Vie & du Regne de DAVID Roi d'ISRAËL, par l'Auteur de l'*Examen desinteressé de la Revelation*. Tom. II.

VI. Chronique des Rois d'Angleterre, écrite suivant le Style des Anciens Historiens Juifs, par NATHAN BEN SADDI, Pretre de la même Nation.

VII. XENOPHON Memorabilium Socratis Dictorum Libri IV. Gr. & Lat., cum notis integris ERNESTI, aliorumque Selectis; nunc variis etiam novis Observationibus adaucti & illustrati; acced. Capitum, Verborum, & Phrasium Indices locupletissimi. *Oxon.* 1741. 8.

Tom. XXI. Part. II.

I. Pensées Libres sur la Création des Brutes, ou, Examen de l'Amusement Philosophique du P. BOUGEANT sur le Langage des Betes.

II. Remarques sur l'Histoire d'Angleterre, tirées des Papiers Manuscrits de HUMFROI OLDCASTLE.

III. Recit Historique de la Vie & du Regne de DAVID, Roi d'Israël, par l'Auteur *de l'Examen desinteressé de la Revelation.* Tom III.

IV. TRANSACTIONS PHILOSOPHIQUES de la Societé Roiale de Londres. No. 464. 465. 466.

V. Dictionaire Historique de toutes les RELIGIONS, depuis la Creation du Monde, jusqu'à aujourd'hui.

VI, Lettre à M. E..... Pasteur de la S......, sur les Ouvrages de Mr. ARLAUD, celebre Peintre de Geneve.

VII. L'ORTHOPEDIE, ou, l'Art de prevenir & de corriger dans les Enfans les Difformitez du Corps, le tout par des moyens a la Portée des Peres & des Meres, & des Personnes qui ont des Enfans a élever; PAR MR. ANDRY. 2 vol. 8.

VIII. Description de la Hollande, ou Etat Present des Provinces-Unies, contenant une Relation particuliere de la Haye &c.

Tom. XXII. Part I.

I. Vie des Amiraux Anglois & des autres Grands Hommes de Mer de cette Nation; par JEAN CAMBELL.

II. Examen succint d'un Ouvrage de Mr. WARBURTON, intitulé la Divinité de la Mission de Moïse demontrée, adressé a l'Auteur même, par une Societé de Gens de Lettres. III.

III. Description de l'ORIENT, & de quelques autres Païs. I. Volume, ou sont contenues des Observations sur l'EGYPTE; par Mr. RICHARD POCOCKE.

IV. Lettre sur la Conduite de PILATE a l'égard de JESUS-CHRIST.

V. Chronique de la REINE D'HONGRIE, ensemble le Hauts Faits de GEORGE Roi d'Angleterre a la Bataille de Dettingen; & le Cantique d'Action de Graces du Roi GEORGE, pour la Victoire remportée sur les Ennemis; le tout écrit a la maniere des Anciens Historiens Juifs, par ABRAHAM BEN-SADDI Frere de NATHAN LE JUIF.

VI. TRANSACTIONS PHILOSOPHIQUES de la Societé Roiale de Londres No. 467. 468. 469. dans lesquels se trouve Le Memoire de Monsieur TREMBLEY, & les Observations & Experiences sur le POLYPE d'Eau douce, avec des Figures qui Representent le dit POLYPE, vû par le Microscope

VII. Programme pour imprimer par Souscription le Livre de JOB en caractere Hebreu, qu'on a dechifié pour la premiere fois dans une Version Angloise de nouvelle Invention.

VIII. Vingt & quatre Sermons prechés en *1739*, 1740. & 1741. pour la Fondation de Mr. BOYLE; Huit Sermons prechés en 1738 & 1739 pour la Fondation de Milady MOYER, avec trois autres Sermons, par feu Mr. LEONARD TWELLS.

NB Ce Journal, dont on imprime regulierement touts les trois mois une Partie, se fait de Jour en jour plus interessant, & plus estimé. Le Libraire ne neglige rien de tout ce qui peut contribuer a meriter l'accueil dont le Publicq l'honore. Il se flatte d'y réüssir de plus en plus; Plusieurs Scavans du premier Ordre se faisant un plaisir de l'Enrichir d'Extraits les plus agreables & les plus dignes de l'Attention des Curieux & des Gens de Lettres.

*La Nouvelle Mariane, ou les avantures de Madame la Baronne De *****. Haye 1738. 10 Parties 8.

Medailles de Grand & de Moyen Bronze, du Cabinet de LA REINE CHRISTINE; *frappées tant par ordre du Senat, que par les Colonies Romaines, & par les Villes Grecques, gravées aussi delicatement qu'exactement d'après les Originaux, par le Celebre* PIETRO SANTES-BARTOLO; *en LXIII. Planches, expliquées par Monsr.* S. HAVERCAMP, *Professeur dans l'Academie de Leiden.* à la Haye *1741*. François & Latin Fol.

- - - - *Le même Ouvrage*; en Grand Papier. Fol.

L'Histoire du Systheme des Finances sou la Minorité de LOUIS XV., *avec un abregé de la vie du Duc* REGENT *& du Sr.* LAW, *Haye* 1734 6 Vol. *12*.

*Art de monter à Cheval, ou, Description du Manège dans sa perfection, par Mr. le Baron d'*EISEMBERG. Haye 1740. avec 60 belles Planches, gravées par PICART; *Fol.* Obl.

De l'Attaque & de la Defense des Places, par Monsr. le Marechal de VAUBAN. à la Haye 1737 avec 36 Belles Planches. 4.

- - - - *Le Tome second du même Ouvrage.* à la Haye 1742 Fig 4.

Les Cent Nouvelles Nouvelles par Mad. de GOMEZ. Haye 1735. 20 vol. 12.

Discours Historiques, Critiques, Theologiques & Moraux, sur les Evenemens les plus memorables de l'Ancien & du Nouveau Testament, avec de très belles Figures, Lettres Grises, Vignettes, & Culs de Lampe, gravez sur les Desseins de Mrs. HOET, HOUBRAKEN & PICART LE ROMAIN. à la Haye 1727-1739. 6 vol. Fol. *Sur du Papier Median.*

- - - - *Sur du Papier Royal.*

- - - - *Sur du Papier Superoial.*

- - - - *Sur du Papier Imperial.*

Les mêmes Discours XI. Volumes, 8.

Voyage de CORN. LE BRUN, *au Levant, dans l'Asie Mineure, aux Isles de Chio, Rhodes, Chypre &c. de même que dans les plus considerables Villes d'Egypte, de Syrie, & de la Terre Sainte &c.* Haye 1732. 5 vol. 4 Fig.

- - - - *Le même,* en Grand Papier.

Examen du Pyrrhonisme Ancien & Moderne, par Mr. de CROUSAZ Haye 1733. Fol. *Cet Ouvrage est imprimé sur le même Format du Dictionaire & des Oeuvres de* BAYLE, *dont l'Auteur fait une Critique perpetuelle.*

- - - - *Le même;* en Grand Papier, *Fol.*

Essai Historique & Philosophique sur le Gout. Haye 1737. 8.

La GUERRE SERAPHIQUE, *ou, Histoire des Perils qu'a courus la Barbe des Capucins, par les violentes Attaques des Cordeliers; avec une Dissertation sur l'Inscription qui se trouve au Portail de l'Eglise de Rheims:* Deo Homini & Beato Francisco, Utrique Crucifixo. *Haye* 1739. 12.

Les Remarques Historiques, Critiques, & Philologiques, sur le Nouveau Testament, par Monsr. DE BEAUSOBRE LE PERE. *Haye* 1741. 2 vol. 4.

Le Gouvernement Admirable de la REPUBLIQUE DES ABEILLES; *avec les moyens d'en tirer grande Utilite.* Haye 1740. 12.

Histoire METALLIQUE *des XVII. Provinces des Pays-Bas, depuis l'Abdication de l'Empereur Charles V. en* 1555. *jusqu'à la Paix de Baden en* 1716. *par Mr.* VAN LOON. Haye 1736. avec plus de 3060. Medailles, 5 vol. *Fol.*

- - - - *Le même,* en Grand Papier.

- - - - *du XVI. Siecle, par Mr.* DURAND, Haye 1735. 4 vol. 12.

Les Hommes Illustres qui ont paru en France, par Mr. PERRAULT, Haye 1736. 2 vol. 8.

Memoires d'Anne Marie de MORAS, *Comtesse de* COURBON, *écrits par Elle même*, Haye 1740. 4 Parties, 12.

Le PAISAN GENTILHOMME, *ou*, *Avantures de Mr. Ransau, & son Voyage aux Isles Jumelles*, Haye 1735. 12.

Recueil complet d'Estampes, qui representent les Evenemens les plus Memorables de l'Ancien & du Nouveau Testament (sans Discours) gravées sur les Dessems de Mr. HORT, HOUBRAKEN, & PICART. *Sur du Papier Median.*

- - - - *Sur du Papier Royal.*

- - - - *Sur du Papier Superroyal.*

- - - - *Sur du Papier Imperial.*

Le Supplement aux Trophées Sacrez & Profanes du Duché de Braband, par Mr. BUTKENS, 2 vol. avec Figures. *Fol.*

- - - - *Le même*, en Grand Papier.

Le Siege de CALAIS, *Nouvelle Historique*, Haye, 1732. 12.

Traitez Geographiques & Historiques pour l'intelligence de la Sainte Ecriture; par Mr. BRUZEN LA MARTINIERE, Haye 1730. 2 vol. 12.

Traité des Armes, par le Sr. P. J. F. GIRARD, *Ancien Officier de de Marine; enseignant la manière de combattre de l'Epée en pointe seule, toutes les Gardes étrangeres, l'Espadon, les Piques, Hallebardes, Bayonnettes au bout du Fusil, Fleaux brisez, & Batons aux deux Bouts; ensembie a faire de bonne grace le Salut de l'Esponton, l'Exercice du Fusil, & celui de la Grenadiere, tels qu'ils se pratiquent aujourd'hui dans l'Art-Militaire de France; orné de* 116 *Belles Planches*, à la Haye 1739. Quarto Obl.

La Chronique des Rois d'Angleterre, écrite dans le Style des Anciens Historiens Juifs, par Nathan Ben Saddi Pretre de cette Nation. Londres 1743. 8.

Les Oeuvres de Clement Marot, revues sur plusieurs Manuscrits, & sur plus de quarante Editions, augmentées tant de diverses Poesies veritables, que de celles qu'on lui a faussement attribuées, avec les Ouvrages de Jean Marot son Pere & de Michel Marot son Fils, Haye 1731. 6 vol. 12.

LIBRI LATINI.

THESAURUS Antiquitatum & Historiarum Italiæ, Neapolis, Siciliæ, Sardiniæ, Corsicæ, Melitæ, congestus a JOH. GEORG. GRAEVIO; JAC. PERIZONIO ET SIG. HAVERCAMPIO, cum Præfationibus PETRI BURMANNI. *Lugd. Batav.* 45 Volumina; *cum Figures.* Fol.

- - - - Idem Liber; *Charta Majori.* Fol,

- - - - Idem Liber. 39 Volumina. Fol.

- - - - Idem Liber. 39 Volumina *Charta Majori.* Fol.

Nummophylacium REGINAE CHRISTINAE, quod comprehendit Numismata Ærea Imperatorum Romanorum, Latina,

tina, Græca, atque in Coloniis cusa, quondam a PETRO SANTES BARTOLO Summo Artificio Summaque Fide Æri incisa: cum Commentario SIGEBERTI HAVERCAMPI Latine & Gallice. *Hagæ Com.* 1741. *Fol. cum LXIII. Tabulis Numismatum.*

- - - - - - - - - - Idem Liber: Charta Majori. Fol.

BREVIARUM Rothomagense; Illustriss. & Reverendiss. in Christo Patris *Ludovici de la Vergne de Tressan*, Rothomagensis Archiepiscopi, Autoritate reformatum & editum. 1736. *4 Vol.* 18 *Rubro Nigr. cum Fig.*

JAC. DE BIE, Numismata Aurea Imperatorum Romanorum, a Julio Cæsare ad Heraclium usque, Excellentissimi, dum viveret, Caroli Ducis CROI & ARSCHOTANI magno & sumptuoso studio collecta; accedit LUD. SMIDS Romanorum Imperatorum Pinacotheca; ex recensione & cum notis *Sig. Havercampi. Amst* 1738. *cum Fig. & Numismatibus.* 4.

CATALOGUS Librorum qui in Thesauris Romano, Græco, & Siculo continentur. *Leida* 1725. 8.

Compendium Moralis Evangelicæ, Sive, Considerationes Christianæ in NOVUM TESTAMENTUM: *Lovanii* 1694. 4 *Vol.* 12. *Edition Nitidissima.*

JO HARDUINI Opera Varia; in quibus continentur I. Undecim Athei Hodierni: Scilicet, Janssenius, Martin, Thomassin, Mallebranche, Quenel, Arnaud, Nicole, Pascal, Descartes, Le Grand, & Regis. II. Platon expliqué. III. Pseudo-Virgilius. IV. Pseudo Horatius. V Numismata Sæculi Justinianei. VI. Antiqua Numismata Sæculi Theodosiani. VII. Numismata Regum Francorum. *Haga Com.* 1733. *cum LVII. Tabulis Numismatum.* Fol.

- - - Idem Liber. *Charta Majori.*

CLERICI Opera Philosophica, *Amst.* 1722. 4 *Vol.* 12.

JO. HARDUINI Commentarius in Novum Testamentum, accedit ejusdem Autoris Lucubratio, in cujus prima parte ostenditur Cepham, a Paulo reprehensum, Petrum non esse; in altera parte Joanis Apostoli de Sanctissima Trinitate locus explanatur, *Haga* 1741. *Fol.*

- - - Idem *Charta Majori.*

S. JUSTINI Philosophi & Martyris Opera, Studio Benedictinorum, *Haga* 1743. *Gr. & Lat.* Fol.

HOSPITALII Galliarum Cancellarii Carmina. *Amst.* 1732. 8.

LIMBORGI Theologia Christiana adjuncta est Relatio Historica de Origine & Progressu Controversiarum in Fœderato Belgio de Prædestinatione. *Haga Com.* 1736. Fol.

FIN.